Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Première Partie. Bade et ses environs

urn:nbn:de:bsz:31-244848

Visual Library

PREMIÈRE PARTIE

BADE ET SES ENVIRONS

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

FERNAND GUEYMARD

AU PAYS
DU
KIRSCHWASSER

BADE ET LA FORÊT NOIRE

AVEC
UNE PRÉFACE
DE
Camille LEMONNIER

PARIS
à la Librairie Illustrée
7, rue du Croissant

BADEN-BADEN
D. R. Marx
Libraire de la Cour

1882

TOUS DROITS RESERVÉS

1953 M. 320

053
A 79

Landesbibliothek
Karlsruhe

Z 0 B

A ma chère sœur

mademoiselle Irma GUEYMARD

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Monsieur,

Savez-vous bien à qui vous demandez quelques pages d'introduction auprès du public, vous, un voyageur ? A un sédentaire endurci. Mon ambition d'explorateur n'a jamais dépassé un joli verger, que j'aurais à moi, qui serait clos de haies et où je converserais avec une grande vache rouge et une grande vache noire. Je me contenterais très-bien du reste de ma vie passé là, dans la paix des choses. Quelquefois cependant, je vous le confesserai, mon rêve s'aventure au delà de cet idéal borné. Oui, je voudrais, outre le verger et les deux vaches, un coin de forêt et un bout de ruisseau. Il me semble que ce serait le bonheur parfait ; mais je me résignerais à n'avoir que les bêtes et l'enclos, sachant bien que le bonheur parfait n'est pas de ce monde.

Se lever à l'aube, écouter le chamaillis des nids qui s'éveillent, tremper ses pieds dans les rosées

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

fumantes, aller d'un arbre à l'autre comme à de vieux amis, recueillir les confidences de la pâquerette au fond de l'herbe drue, en faut-il plus à un songeur comme moi ? Ce n'est pas que je répugne aux courses longues, aux grandes enjambées, aux arpentées dans la poudre des routes : il me souvient d'un temps où dix lieues, bout à bout, me paraissaient un bon ordinaire ; et sans vanité, peut-être ne m'effraieraient-elles point encore aujourd'hui. Mais à quoi bon ? Ma philosophie, plus rassise, me dit qu'autour de moi, dans le petit verger dont je vous parle, mille amitiés obscures vaudraient bien la peine de ne point pèleriner plus loin.

N'est-ce rien, en effet, que d'être l'ami des fleurs, des abeilles et des scarabées ? N'est-ce rien que le frémissement des branches lentement inclinées sur votre passage ? Et le profond travail des sèves, auquel l'on est en quelque sorte mêlé, n'est-ce rien ? D'innombrables splendeurs sont contenues dans l'espace d'un pas d'homme. J'aurais peur, en dépassant la haie, de ne point rencontrer au delà ce que j'aurais ici sous la main.

Hélas ! du matin au soir enfermé dans ma forge, je pense souvent au verger, au ruisseau, à la forêt, sans me rendre distinctement compte du jour où j'y pourrai oublier la lassitude de mon labeur journalier. Ce jour-là, soyez-en assuré, je deviendrai à ma manière un explorateur ; oui, j'aurai mes Alpes, quelque taupinière médiocre

dont je ferai le tour sans alpenstock, mon fleuve, le limpide filet d'eau coulant à travers l'herbage, et ma Forêt noire, les panaches oscillants de mes graminées abritant un peuple d'agiles fourmis.

. Ah! monsieur, je n'aurai plus rien à vous envier.

Ne me croyez pas pourtant le contempteur des voyages : je fais très-bien la part de ce qu'il y a de profitable et de bon dans cette manie toute moderne d'abuser du chemin de fer. Et vraiment, j'aurais mauvaise grâce à en mal parler, puisqu'elle nous vaut un livre comme le vôtre.

Vous l'avouerai-je même? En attendant l'heure d'aller tremper mes sabots dans la bonne glèbe convoitée, et, à petits pas, de faire, dans un tour de verger, mon tour du monde, je prends plaisir à suivre, du fond de mon fauteuil, l'équipée de ceux qui, à votre exemple, appareillent pour les Eldorados de l'univers. Si casanier que je sois, j'ai voyagé à travers les livres, d'un pôle à l'autre : les glaces boréales m'ont figé le sang ; les soleils indiens m'ont calciné les os ; et j'ai vu les grands fleuves de la terre.

Vous vous êtes contenté de pérégrinations plus modestes. Sans tambour ni trompette, vous êtes parti à la découverte d'un pays, non point trop distant, que d'autres ont découvert avant vous,

et où cependant il vous était réservé de découvrir quelque chose. S'il est une gloire universelle à pénétrer le premier dans les solitudes des terres longtemps inaccessibles, il y a un triomphe tout intime à surprendre les secrètes beautés et les charmes ignorés des contrées battues par de grands passages de foules. La nature garde toujours, pour les esprits attentifs et graves, une fleur de virginité, même aux endroits où il semble qu'elle puisse exister le moins.

Le tout est de savoir la cueillir.

Certes, elle ne germe pas aux itinéraires prévus par les guides Baedeker et consorts. On la chercherait vainement sur les cartes géographiques. Elle n'est pas faite pour le regard banal des blondes misses verbalisant devant un roc ou une chute d'eau. Plus loin et plus haut, dans la retraite et le mystère, elle pousse, cette fleur, discrète comme la Poésie, rare comme l'Imprévu.

Il me semble, monsieur, que vous ne l'avez point trouvée trop rebelle à votre poursuite. Et ce que j'appelais tout-à-l'heure votre part de découverte en ce « pays du Kirschwasser, » comme vous l'avez ingénieusement qualifié, c'est précisément le charme dérobé et l'intime féerie des coins de nature et d'humanité auxquels ne se sont pas arrêtés les autres et que vous avez révélés.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Votre livre est parfumé d'une odeur agreste et saine ; on a, par moment, en le lisant, le doux vertige du grand air ; et il reflète le ciel, les eaux, l'éclat des végétations, toutes les particularités de la contrée, avec pénétration. C'est un inappréciable avantage pour l'écrivain-touriste de savoir donner à ce point l'illusion. Mais la beauté extérieure du pays ne vous touche pas seulement: vous étudiez l'homme qui l'habite, ses mœurs, son histoire; et il y a de tout dans vos chapitres, des guerriers et des fées, des magiciens et de bonnes gens, des Kobolds et des horlogers — beaucoup d'horlogers surtout, pour vous conformer à la couleur locale, — et le bon Dieu et le Diable. Tel est votre enthousiasme que vous ne croyez jamais avoir épuisé la matière.

Lors même que vous ne me l'eussiez point dit, j'aurais reconnu à cette générosité juvénile le livre d'un débutant. Trop vite, dans l'effort littéraire, on arrive à se restreindre pour que l'abondance ne vous soit pas comptée aujourd'hui comme une qualité. C'en est une encore, et non pas la moins précieuse, que la bonne humeur cordiale, dont vous avez fait votre compagne de route, à travers les innombrables kilomètres de votre récit.

Puisse-t-elle vous demeurer longtemps, dans cet autre voyage, la Vie, où sitôt elle nous abandonne!

CAMILLE LEMONNIER.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

LETTRE I.

Comment je fus amené à retracer en quelques mots l'histoire de Bade. — Sa naissance. — Les romains s'en emparent. — Sa renommée comme station thermale. — Sa destruction par les allemands. — Elle reparait dans l'histoire sous le règne de Dagobert. — Ses divers maîtres. — Origine de la maison grand ducale de Baden-Baden. — Alternatives de prospérité et de revers. — Sa destruction par les armées de Louis XIV. — Les margraves protestants de Baden-Durlach. — Les émigrés et la colonie française. — La guerre de 1870. — Suppression des jeux. — Sa déchéance comme ville de luxe.

Je ne voulais point, ma chère sœur, dès ma première lettre, t'importuner d'une foule de renseignements historiques puisés dans de vieux livres bien poudreux et bien moisis. Bade est si beau, si gracieux, qu'on l'admire sans lui demander son histoire ; son cadre de montagnes, de forêts, de vallons, de coquets hameaux, est si séduisant et si poétique, que Clio n'a point à chanter son antique origine pour en rehausser l'éclat.

Ainsi celui qui rencontre au milieu du plus riant paysage une belle et fraiche jeune fille, comtemple

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

sa beauté sans l'interroger sur sa naissance et son nom, ainsi l'étranger qui remonte la vallée de l'Oos, s'arrête émerveillé en présence de son plus riche joyau.

Mais si l'heureux mortel retrouve plusieurs fois sur ses pas la divine créature, dont les charmes l'ont si profondément ému, sa curiosité s'éveille peu à peu et bientôt il veut savoir quelle est l'apparition qui fait battre son cœur.

Telle est l'impression que je ressentis en arrivant à Bade. J'admirai d'abord l'élégante cité, la colline sur les flancs de laquelle elle étage ses vieilles maisons coiffées de toits écarlates, ses grasses prairies, où dorment des villas et des chalets sans nombre, ses hautes montagnes emmitouflées dans un épais et sombre manteau de sapins ; puis je me demandai quel était le peuple assez heureux pour vivre en une pareille contrée, quel était l'ancien seigneur, à qui revenait la gloire d'avoir planté son donjon au milieu de ce décor enchanteur, quelles avaient été les vicissitudes de cette ville, que la nature semblait destiner à vivre sans cesse dans le repos et la volupté ?

J'en vins ainsi à interroger l'histoire. Voici ce qu'elle m'apprit en peu de mots :

Il y a bien des siècles, environ 600 ans avant la naissance du Christ, des Celtes, vaincus et chassés sans doute de la Gaule par quelque tribu puissante, leur ennemie, s'engagèrent dans les sauvages forêts des Vosges. Tandis qu'ils en redescendaient le versant oriental, ils virent le Rhin couler à leurs pieds comme un bandeau d'argent dans la verdure des bois, et, au delà de ce blanc ruban, une fraiche vallée élargissant ses deux bras de montagnes. Ils passèrent le fleuve et vinrent camper sur les dernières ramifications du Battert, au bord du petit ruisseau de l'Oos. Alors, des collines

voisines, le chant des druides monta vers le Ciel et là, où jadis s'entre-déchiraient l'ours et l'aurochs, le lynx et le loup, les hommes s'entr'égorgèrent pour complaire à leur Dieu.

Cependant, depuis longtemps déjà, le bruit des conquêtes romaines avait franchi les Alpes. Les Cimbres et les Teutons se rappelaient encore la sanglante défaite de leurs pères et ne prononçaient qu'avec respect le nom de Marius. Puis voilà l'Helvétie et la Gaule soumises aux aigles des Césars. La faible tribu du Battert ne pouvait échapper aux vainqueurs du monde. Auguste prit les rênes de l'empire et ses armées pénétrèrent jusque dans les vallées les plus profondes de la Forêt-Noire.

Des sources d'eau chaude jaillissaient de la montagne : elles servirent de marraine à la nouvelle colonie transalpine, qui prit le nom de « Civitas Aquensis ». Et comme les Romains d'autrefois étaient plus grands amateurs de bains que ceux d'aujourd'hui, ils y élevèrent des thermes splendides. Aussitôt la Renommée aux cent voix exalta dans la péninsule la magnificence de la jeune cité balnéaire et la vertu miraculeuse de ses eaux : les malades ainsi que les désœuvrés passèrent la chaine glacée des Alpes, afin de demander à l'air doux et pur de l'Oosthal, qui, le rétablissement de sa santé, qui, de nouvelles forces, pour goûter encore les plaisirs de la Rome voluptueuse.

Il paraît qu'il s'y fit des cures étonnantes : des statues, retrouvées au sommet des montagnes et élevées aux divinités que le patient avait implorées, en sont les preuves irrécusables. Sa réputation devint si grande, qu'elle reçut la visite des empereurs les plus célebres, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, qui, en l'honneur de sa femme Aurélie, ajouta au nom de la jeune cité celui d'« Aurélia ».

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Mais telle est l'instabilité des choses humaines, que sa chute fut aussi terrible que sa naissance avait été glorieuse. Les Romains l'avaient conquise sur les Celtes : quatre siècles après, en 363, les Allemands la conquirent sur les Romains. Dès lors, l'oubli jeta un voile épais sur ses ruines et de sa splendeur passée, il ne resta rien, pas même le souvenir.

Ce n'est qu'en 712, sous le règne de Dagobert, que son nom reparaît pour la première fois dans l'histoire. Elle appartenait alors aux Francs et le petit ruisseau de l'Oos, dont le cristal réfléchissait les rustiques cabanes de ses nouveaux maîtres, servait de frontière entre les possessions trans-rhénanes des tributs franques et les états des Allemanni.

Puis Bade change à chaque instant de Seigneur. La voilà soumise à la riche abbaye de Weisemburg ; peu de temps après, elle devient une annexe du puissant duché de Souabe ; elle passe ensuite au pouvoir de la princière maison de Zaehringen ; un mariage la donne à Henri le Lion ; enfin, nous la retrouvons au XI^me^ siècle entre les mains du grand empereur Barberousse.

Ce fut le terme de ses tribulations : Frédéric la remit en fief à un de ses plus fidèles serviteurs, au margrave Herrmann, qui, appréciant l'importance de l'impérial présent, éleva au sommet du Battert un château, que son admirable situation rendait inexpugnable, et fortifia la ville, dont il prit le nom. Telle est l'origine de la famille grand-ducale de Baden-Baden.

Le jeune margrave était un brave et pieux chevalier. Des moines vinrent prêcher la croisade jusqu'aux frontières de la Forêt-Noire : il ne resta point sourd à leur appel. Il revêtit la cuirasse, s'arma de son épée et prit le chemin de la terre sainte, d'où il ne devait plus revenir.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Ses successeurs se montrèrent heureusement dignes de leur aïeul : la ville s'agrandit, ses richesses augmentèrent, ses murs et ses remparts devinrent chaque jour de plus en plus formidables, au point qu'en 1330, l'archevêque Berthold de Strasbourg chercha vainement à s'en emparer.

L'antique manoir du Comte Herrmann ne pouvant suffire aux exigences du fastueux margrave Christophe, celui-ci fit poser en 1479, sur de vieilles fondations romaines, les premières assises du Nouveau-Château. Plus rapproché de ses sujets, sans doute il en apprécia mieux le dévouement et la valeur, car il leur accorda de nombreux privilèges, embellit la ville, s'efforça d'en rendre le séjour le plus agréable possible et fit si bien que, sous son règne, Bade comptait déjà trois mille visiteurs annuels. Mais, jadis, il était rare de voir régner la paix au sein des familles souveraines. Les margraves de Baden-Baden avaient souvent maille à partir avec leurs remuants voisins de Baden-Durlach et c'était naturellement le pauvre peuple, qui payait les frais de ces querelles intestines.

Ces maux passagers n'étaient rien cependant en comparaison du malheur irréparable, qui menaçait la florissante cité. Déjà le Rhin portait à la mer des flots rougis du sang français et allemand ; les vieux donjons, qui couronnaient les collines du fleuve, brûlaient comme d'énormes flambeaux dans l'obscurité de la nuit ; les villes croulaient ainsi que des châteaux de cartes devant les armées sauvages du Roi-Soleil ; le Palatinat tout entier était en flammes ; la Bergstrasse ravagée ; Heildelberg tombait en cendres ! La ville des margraves pouvait-elle échapper au fléau ? En 1689, on vit le maréchal de Duras déboucher dans la vallée avec des troupes avides de rapine et de carnage. Le sort en était jeté ! Bade avait vécu, et le courrier n'avait point atteint

Versailles pour y annoncer la victoire, qu'il ne restait, de la malheureuse cité, que des ruines sous lesquelles gisaient les cadavres de ses héroïques défenseurs

Une ville ne renaît point en un jour de ses cendres : il faut du temps et bien des efforts pour qu'elle guérisse ses blessures, et, quand elle est convalescente, a-t-elle encore besoin d'un aide qui soutienne et dirige ses pas chancelants. Cet aide lui fit défaut, car ses margraves ingrats l'abandonnèrent et allèrent fixer leur résidence à Rastatt, où ils firent bâtir un nouveau château. Livrée à elle-même, Bade ne put recouvrer sa prospérité d'autrefois. Toujours exposée aux coups des armées, qui ensanglantèrent l'Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut toutes les peines du monde à échapper à la tempête sans cesse menaçante, durant ces temps orageux.

Mais son courage et sa constance allaient être enfin récompensés ; une période de bonheur, de richesse allait succéder à ces années de faiblesse et de trouble. En 1771, Charles-Auguste mourut sans héritiers : avec lui s'éteignit la ligne des margraves catholiques de Baden-Baden. Son héritage passa à la branche protestante de Baden-Durlach, et Charles-Frédéric occupa, par droit de succession, le trône des descendants du vieux comte Herrmann. Bade trouva dans son nouveau prince un protecteur habile, éclairé ; la ville sortit de ses ruines comme par enchantement; des routes sillonnèrent la forêt; le commerce et l'agriculture prirent un vigoureux essor ; de riches moissons couvrirent la vallée d'un voile d'or et les coteaux se tapissèrent de vignobles.

Puis éclata la révolution française : les royalistes durent franchir la frontière pour sauver leurs têtes. Beaucoup d'entre eux échouèrent sur les bords de l'Oos, où ils attendirent qu'un nouveau souffle eût refroidi l'effervescence populaire et qu'ils pussent regagner leur patrie. Quelque cruel que fût l'exil, ils n'admirèrent pas

moins la splendide nature où le hasard les avait jetés. Echappés avec peine aux fureurs de la révolution, ils jouirent, à l'ombre de ces forêts sans bornes, du repos qu'ils ne pouvaient trouver chez eux, et le murmure des ruisseaux qui couraient dans les vallons leur parut bien doux, lorsqu'ils songeaient à l'orage qui grondait de l'autre côté des Vosges.

Cependant, la France se remettait peu à peu de la commotion violente, qui l'avait secouée jusque dans ses entrailles ; le calme et la tranquillité succédaient au règne de la terreur : les émigrés reprirent avec joie le chemin de la terre natale. Mais en quittant la ville hospitalière, ils contractèrent envers elle une dette de reconnaissance, que d'ailleurs il leur fut bien doux d'acquitter, et, chaque année, l'aristocratie française se donna rendez-vous à Bade. Ces fidèles baigneurs remorquèrent bientôt d'autres hôtes à leur suite, à tel point que la petite cité devint en peu de temps trop étroite pour recevoir l'affluence de ses visiteurs. On perça de nouvelles rues, on créa des palais, on ouvrit des promenades, on agrandit la Maison de conversation. Ne fallait-il pas recevoir dignement ces quinze mille français, qui apportaient tous les ans leur élégance et leur or?

Cette ère de paix et d'abondance ne pouvait malheureusement durer toujours. Vint l'année 1870 : un sinistre cri de guerre envahit la France et l'Allemagne, et deux peuples, faits pour vivre amis, à la honte de l'humanité, se ruèrent l'un sur l'autre comme des bêtes fauves. La France fut battue! Ses wagons suffirent à peine à transporter les trésors que sa cupide rivale avait exigés pour sa rançon. Pouvait-elle encore l'enrichir de ses fêtes et de ses plaisirs? Dès lors, plus un pied gaulois ne foula le sol de la victorieuse Germanie.

Toutefois il n'y avait pas à Bade que la colonie française. Chaque année, aux premières journées d'été, les

trains déversaient dans ses murs des Russes, des Anglais, des Américains, des Italiens, des Espagnols,.... toute l'aristocratie des cinq parties du monde. C'est que chacun se donnait rendez-vous aux salons de la roulette et du trente et quarante.

Un beau jour, on trouva les jeux immoraux et leur suppression fut décidée : le 31 Octobre 1872, le tapis vert disparut à jamais. La morale était vengée, mais Bade était perdue au profit de Monaco. Le chiffre de ses visiteurs, il est vrai, n'a guère diminué et la « Feuille de Bade » enregistre chaque saison les noms des quarante mille touristes ou baigneurs, qui viennent respirer l'air embaumé de ses bois et de ses vallées. Le nombre de ses villas a même augmenté dans une proportion notable, mais elle n'en est pas moins déchue sous le rapport du luxe et de la prodigalité de ses hôtes. Les viveurs ont émigré; le demi-monde a fui un lieu qu'avaient déserté les viveurs : Bade est devenue une ville de famille, où le malade vient chercher la santé et l'amant de la belle nature, le tableau le plus ravissant que l'on puisse rêver.

Voilà les confidences que m'a faites l'histoire.

LETTRE II.

Les sources de Bade. — L'Ursprung. — Nature et propriété de leurs eaux ; leur saveur. — Des personnes auxquelles elles conviennent particulièrement. — Les thermes romains. — Epoque germaine. — L'ancienne et la nouvelle Trinkhalle. — La légende du Baldreit. — Le Dampfbad. — Le Friedrichbad. — Les bains particuliers. — Les salles de physique et les salles d'inhalation. — Les bains de société. — La salle des cabines. — Les piscines. — Les étuves. — Péripéties d'un bain russe. — La salle des frictions et du massage. — La salle des douches. — Le salon des fantômes. — Les bains de princes. — Promenoir et Restaurant. — L'exposition de la grande loterie badoise.

« A tout Seigneur, tout honneur ! »

Bade est l'un des bains les plus réputés de l'Europe : de quoi te parlerais-je d'abord, si ce n'était de ses eaux ?

Te dirai-je qu'il a vingt sources, s'échappant du Schlossberg en flots bouillants et révélant leur naissance par autant de grisâtres panaches de vapeur tourbillonnant vers le ciel ? Te dirai-je aussi leurs noms, leur puissance, les lieux où elles voient le jour ? Cette énumé-

ration te fatiguerait bien vite, et tu en voudrais sans doute à ces pauvres nymphes de tout l'ennui que je t'occasionnerais, à elles innocentes et blanches comme la source qui vient de naître.

Il en est une cependant que je ne puis passer sous silence, car chacun salue en elle la reine de la contrée : j'ai nommé l'Ursprung. C'est la plus abondante en même temps que la première pour l'élévation de sa température ; elle fournit journellement 191,430 litres d'eau, dont la chaleur atteint 68,63 degrés centigrades. Cette source jaillit sous un vieux bâtiment, jadis consacré aux bains de vapeur, et retombe dans un bassin de marbre d'origine romaine. De grands conduits l'amènent à la Trinkhalle, où de jeunes badoises l'offrent généreusement aux buveurs, tandis que ses brûlantes émanations cuisent lentement les courageux habitués des bains russes.

Mais ce n'est point tout : mon devoir de conteur m'oblige, bien malgré moi, je te l'assure, à me coiffer, pour quelques instants seulement, du bonnet de docteur, afin de te faire connaître la nature et les vertus de ces eaux tant vantées. Ne possédant point cette vénérable toque, j'emprunterai celle d'un bon vieux médecin badois, défunt je crois, qui a nom Seeligman et qui écrivit, il y a peu d'années, une vraie brochure d'homme de science, rude à vous crever les yeux, à vous érailler l'esprit, sur l'élégante station qu'il illustrait de sa renommée.

A l'en croire, «les eaux de Bade sont limpides, incolores, sans odeur, et leur saveur est celle d'un bouillon de bœuf légèrement acidulé. » — Pour ma part, je t'avouerai que je leur ai trouvé tout bonnement le goût fade et insipide de l'eau bouillante.

« Ces eaux présentent à peu près toutes la même composition : prédominance de chlorure de sodium, puis chaux, potasse et magnésie combinées aux acides carbonique, chlorhydrique et sulfurique. On les prend en boissons, en

bains de toutes les espèces, en douches et en inhalations. Elles sont avant tout toniques et laxatives. »

Et si tu demandes à présent à qui elles conviennent, le docte maître te répondra : aux scrofuleux, aux goutteux, aux pauvres diables atteints d'anémie, de chlorose de gastralgie, de bronchite,... et de bien d'autres maladies, dont, malgré lui, je te fais grâce. — De mon côté, j'ajouterai : aux gens sensuels et gourmands, puisque, toujours au dire de l'excellent docteur, elles procurent à tout le corps une heureuse impression de chaleur, en même temps qu'elles excitent l'appétit et activent la digestion. « Le baigneur, en s'y plongeant, éprouve un sentiment de bien-être indéfinissable, sentiment qui se prolonge même le reste de la journée ; il se sent doué de plus de force et de plus d'agilité.» — Je m'y suis souvent immergé : le malheur a voulu que je n'en sortisse jamais, ni plus vigoureux, ni plus alerte. Après tout, c'est là peut-être une trop juste vengeance de la part des nymphes envers un aussi incrédule visiteur que ton sceptique de frère?

Les sources de Bade sont vieilles comme le monde. Les Romains les connaissaient déjà. Ils leur élevèrent des thermes splendides, dont il ne reste plus la moindre trace. Ces thermes occupaient l'emplacement de la place du Marché actuelle Les Barbares les détruisirent en s'emparant de la charmante colonie : on construisit de pauvres cabanes sur leurs solides fondations, on éleva une église au dessus de leurs somptueuses piscines de marbre et l'on abattit leurs derniers lambeaux, afin de faire place aux marchands forains qui visitaient la contrée. Les Germains, race rude, sauvage, auraient craint de s'amollir au contact de ces eaux douces et émollientes ; ils préféraient les flots glacés du ruisseau de l'Oos, qui fortifiaient et endurcissaient leurs membres

Dès lors, les nymphes vécurent dans le plus complet abandon; s'il arrivait que quelque adorateur vint réclamer leur aide, elles le visitaient dans une misérable et froide cabine d'auberge.

Une aussi criante injustice ne pouvait cependant durer toujours. Les sources étaient après tout le plus clair revenu de la vieille cité margraviale. Ses princes s'en souvinrent et l'un d'eux ordonna, au commencement de ce siècle, la construction de l'ancienne Trinkhalle, disparue lors de l'érection des Bains Frédéric. Mais le grand duc Léopold jugea ce palais trop modeste pour d'aussi généreuses bienfaitrices : en 1819, l'on mit la main à l'œuvre et, quatre ans après, on inaugurait un nouveau temple.

La jeune Trinkhalle, appuyée sur un arc de fraiche verdure, regarde la Promenade, dont elle est l'un des plus beaux ornements. Née des plans du professeur Hubsch, — un nom prédestiné pour un artiste, — elle se présente sous la forme d'un long et élégant portique, dessiné par 16 colonnes corinthiennes, surmontées d'un fronton où Reif de Huffingen a gravé dans la pierre la « Nymphe de la Source » entourée de nombreux malades, — portique charmant avec ses frêles colonnes de grès blanc, ses parois revêtues de briquettes rosées, ses voûtes tapissées de carreaux teints en rouge antique, sa rampe formée d'une superposition de blonds tuyaux d'argile, ses joyeux ornements en terre cuite, sa longue rangée de fresques, où le professeur Goetzenberger, l'ancien directeur de la Pinacothèque de Munich, retraça les plus célèbres légendes de la Forêt-Noire. Je craindrais de t'ennuyer au récit de ces quatorze fables, dont quelques unes manquent sans doute de charme et de poésie; je te dirai cependant l'une d'elles, car elle touche intimement à notre matière, puisqu'elle est une preuve éclatante de l'efficacité des eaux de Bade.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Elle a pour titre « Baldreit » et se personnifie sous la forme d'un chevalier du XIII^me^ ou du XIV^me^ siècle, s'élançant sur un vigoureux cheval, qui piaffe dans une cour d'auberge, et adressant de la main un joyeux adieu à l'hôte et à l'hôtesse émerveillés, dont on n'aperçoit, à l'une des fenêtres, que les têtes encore encapuchonnées dans leurs bonnets de nuit. L'image t'en donne aisément l'explication : un noble seigneur arrive à Bade, éclopé, paralytique; chaque jour ses valets le portent à la source, dont il boit religieusement l'eau bouillante, et le descendent dans la piscine, d'où lui, jadis si vif, si ardent sur les champs de bataille, ne peut sortir qu'à l'aide de ses domestiques. Puis, voilà qu'un beau matin, il s'éveille frais et dispos : ses douleurs ont disparu, sa paralysie s'est dissipée, ses membres ont repris leur souplesse d'autrefois ! Il se jette dans l'escalier, selle son cheval favori, dont il ne se séparait jamais, et se précipite hors de la cour, en s'écriant : « *Wie bald reit ich doch!* » « Ah ! comme me voilà vite à cheval. » La première et les dernières de ses paroles s'envolèrent avec le rapide coursier; le pauvre aubergiste n'en saisit que deux mots et, depuis lors, son hôtellerie a pour enseigne : « Baldreit ».

Faut-il ajouter qu'il y a ici comme partout des sceptiques, qui ont peu foi dans ce miracle des nymphes. Pour eux, « Baldreit » n'est que la conséquence d'une faute d'orthographe, qu'ils corrigent en changeant le mot en « Baldreich », ce qui veut dire « bientôt riche ». Un ancien patron aurait fait rapidement fortune et ses concitoyens l'auraient surnommé « Baldreich », nom qui serait devenu celui de son auberge. Le temps, et sans doute une prononciation vicieuse se seraient chargés de la transformation du mot, tel que nous le voyons aujourd'hui écrit. Si tu me demandes mon avis, je te dirai de suite que j'opine pour la légende.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Logées dans un semblable palais, les nymphes du Schlossberg n'avaient certes plus à se plaindre. Leurs protecteurs ne s'arrêtèrent cependant pas en aussi bon chemin et, comme l'Orient emplissait l'Europe de la renommée de ses bains de chaleur, ils construisirent, en 1846, un bâtiment destiné à recueillir leurs vaporeuses émanations. Ce fut l'ancien «Dampfbad», que l'on voit encore à l'un des angles de la Marktplatz. Puis, quelques années après, ils le trouvèrent misérable : ses installations n'étaient point en rapport avec le comfort moderne. Il était d'ailleurs impossible qu'une ville comme Bade n'eût point d'établissement de bains ordinaires et que le malade ou l'amateur fût forcé de recourir aux simples aménagements des hôtels ! Aussi résolut-on, dès 1869, la construction d'un nouveau temple, qui éclipserait en splendeur tous ses rivaux du monde et qui offrirait aux baigneurs toutes les ressources imaginables de la thérapeutique balnéaire. Les travaux commencèrent aussitôt, on y consacra 1,200,000 florins et, huit ans après, Bade enferma dans ses murs la plus grande merveille du genre.

Le «Friedrichbad» est l'œuvre de l'architecte Dernfeld. Ses luxueux bâtiments partent de la Steinstrasse et s'élèvent sur une succession de terrasses jusqu'à la place du Marché, où ils occupent l'emplacement de la vieille Trinkhalle de 1802. Leur style est celui de la Renaissance. Des quatorze medaillons accrochés à leur élégante façade, sortent les bustes des grands hommes que Bade honore à quelque titre que ce soit, Hippocrate, Agricola, Keuclin, Bünsen, Adrien, Rathfrid, Dagobert, Paracelse, Vehus, Bischof, Frech, Marc-Aurèle, Christophe et Charles-Frédéric. Le fronton, qui en couronne le centre, porte les statues de deux sources, dont le cristal s'échappe en flots abondants de deux urnes renversées ; la nymphe des eaux, belle

jeune fille à la riche et ondoyante chevelure, domine la rampe du balcon du premier étage, tandis que le buste du grand-duc régnant, le Prince Frédéric IV, se détache d'une brillante coquille d'or, semblable à la queue d'un paon faisant la roue.

Si nous suivons l'un des deux couloirs rattachés au vestibule d'entrée, nous nous trouverons au milieu des bains particuliers. Leur installation est merveilleuse. Le baigneur descend, par un facile escalier, dans de larges et profondes baignoires de marbre blanc, en s'aidant d'une rampe en cuivre si nette, si éclatante, qu'il peut aisément s'y mirer; des douches de toutes les espèces sont à sa portée : il n'a qu'à étendre la main pour s'inonder d'une pluie diluvienne ou pour lutter contre la gerbe, qui le bat avec violence; des carreaux dépolis tamisent la lumière, dont l'éclat pourrait incommoder sa vue ;des garçons, attentifs au moindre coup de sonnette, épient ses ordres, pour se précipiter dans la chambrette et l'envelopper de linges bouillants. Alors, il n'aura que deux pas à faire, jusqu'au salon dans lequel il se reposera, le long d'un moelleux sofa, des fatigues de son bain.

Là près,s'ouvrent des salles consacrées uniquement aux douches, douches chaudes, douches tièdes, douches froides, au gré du baigneur : aucun établissement hydrothérapique n'est mieux aménagé. Puis, ce sont des cabines pleines d'objets de physique et destinées aux bains électriques, que l'on ne donne toutefois qu'avec une autorisation et sous la surveillance immédiate du docteur, qui les a ordonnés. Enfin, aux deux extrémités des couloirs, les salles d'inhalations, où vingt appareils vaporisent l'eau sous toutes les formes, en poussière impalpable et invisible.

Un escalier monumental conduit à l'étage, uniquement

occupé par les bains de société, ouverts aux dames à certaines heures de la journée.

Une première salle est remplie d'une double rangée de cabines, adossées les unes aux autres et fermant sur un couloir circulaire par un simple rideau de laine. Ces cabines sont d'une propreté remarquable : chacune a un lit, un lavabo avec les objets nécessaires à la toilette, une chaise et un porte-manteau.

De ce vestiaire, nous passerons, si ta pudeur ne t'empêche de m'accompagner, dans les salles de bains proprement dites.

J'entre d'abord dans une légère rotonde, décorée selon l'antique et surmontée d'une haute coupole. Au centre de cette rotonde, un bassin de marbre blanc comme la neige, dont l'eau sans cesse renouvelée papillote sous les caresses de la gerbe qui l'alimente, m'attire irrésistiblement dans son vacillant et frais miroir : — je dis frais miroir, car ce sont en effet les bains froids, dont la chaleur ne dépasse pas 15° centigrades.

Le frisson me saisit : je remonte les marches de la piscine et je me couche à quelques mètres de là sur un fin tapis de sable, dans un second bassin peu profond, d'une température d'environ 25 degrés. Ce bassin incline ses rebords d'albâtre afin que je puisse y reposer la tête, des vitraux de couleur donnent aux ondulations de ses eaux des reflets violets et leur douce chaleur me procure « le bien être indéfinissable », dont parle le docteur Seeligman. Ainsi étendu, somnolent dans cette couche humide, je me prends à regretter le sort des tritons et des ondins.

Je m'arrache cependant à cette adorable volupté, pour plonger dans une nouvelle piscine, où le thermomètre marque sans cesse 35° de chaleur.

Je traverse alors, au galop, — puisque tu as l'amabilité de m'accompagner, je veux t'éviter les désagré-

ments d'une cuisson dans ton jus,— les étuves réservées aux bains de vapeur. Cette rapide traversée aura suffi, cependant, à te montrer, dans l'atmosphère brumeuse qui emplit la salle d'un brouillard opaque, épais à couper au couteau, sept ou huit patients, rouges comme des homards, gisant sur de grands escaliers treillissés, élevés en gradins au milieu de l'étuve et terminés par une marche où se dissout le plus courageux de la bande. La chaleur augmente en effet proportionnellement à la hauteur que le malade occupe.

Ici j'ouvre une parenthèse, afin de te raconter les péripéties d'un bain russe, que je me suis résolu à prendre pour l'amour du savoir, te conseillant, cette fois, non plus de jouer le rôle de compagne mais de simple auditrice.

Me voilà donc, un beau matin, au seuil de l'étuve, portant pour tout costume une longue serviette enroulée autour des reins. Je sonne : un garçon, vêtu d'une livrée en tous points semblable à la mienne, m'ouvre, m'attire précipitamment à lui, repousse la porte avec non moins de vitesse et m'indique du geste le premier gradin, où je m'étends de tout mon long. Je ne saurais te dépeindre l'impression que je ressentis sur cette méchante couchette de bois, dont la dureté me brisait dos et jambes : je suffoquais littéralement ; la sueur me coulait le long du corps en abondants et larges filets d'eau. Il parait que je mijotais tranquillement dans une atmosphère d'au moins 45° de chaleur.

J'étais là depuis quinze minutes environ, quand mon introducteur s'approcha de moi, s'inclina, me regarda avec attention, me planta deux ou trois fois le doigt dans le ventre et dit, hochant la tête : « *Noch nicht* », ce que j'ai traduit ainsi : « le morceau n'est pas suffisamment cuit. » — Il revint cinq minutes après et renouvela

l'épreuve. Ces quelques instants avaient, semble-t-il, produit leurs effets : on me trouva rôti à point et l'on me conduisit ruisselant, efflanqué, cramoisi, les cheveux collés aux tempes, luisant comme un vulgaire moricaud dégouttant d'huile, jusqu'à la salle des douches. — Un mouton qu'on traîne à l'abattoir ne doit pas avoir un air plus niais.

Je n'avais pas eu le temps de respirer, qu'un déluge glacé m'inondait de toutes parts, m'arrachant des cris convulsifs, que j'eusse vainement tenté de réprimer. Cela dura une demi-minute peut-être, et l'on m'entraîna de nouveau vers l'étuve, où je m'étendis sur le deuxième gradin.

J'étais transi : une seconde suffit à me remettre en ébullition. La chaleur était telle, que je ressentais par tout le corps une sensation cuisante, comme si je me fusse tenu devant un feu trop vif; il me semblait que mes cheveux, mes cils, ma moustache, grésillaient au contact de cette fournaise ardente. Je me regardais : mes chairs étaient avachies et flasques. Dans le miroir, que l'on appporta sur ma demande, je me paraissais hideux : deux yeux éteints brillaient à peine au milieu d'un visage étiré, écarlate comme une écrevisse au sortir de son bain de vinaigre.

Ce supplice fut, à ma grande joie, de courte durée. On me tâta une troisième fois et l'on me jugea bon à passer aux mains des frotteurs.

En un instant, je suis couché sur un large lit de bois, absolument semblable à ceux d'un corps de garde, avec une planche inclinée pour moelleux oreiller. Un grand gaillard glisse ses mains nerveuses dans deux gants géants, aux paumes hérissées de poils de porc, qu'il baigne dans un seeau plein d'une mousse onctueuse, et le voilà occupé à me frictionner avec ses rapes, si fort, oh ! mais si fort, que je croyais à chaque moment qu'il

m'enlevait de longues lanières de peau. Il n'en fut rien heureusement.

Je me trouvais alors allongé sur le dos ; il me retourna et me plaça sur le ventre, de façon à ce que je lui présentasse ce que l'on n'a pas l'habitude de tendre en société. Puis je le vis se diriger vers une armoire creusée dans la muraille et en revenir avec une sorte de verge, faite de branchettes blanches comme le lait Il partagea cette verge en deux parts et, de chacune de ses mains, me fustigea, légèrement d'abord, augmentant progressivement de violence, de la tête aux pieds. Et comme je ne me tenais point tranquille, il me demanda si je souffrais spécialement à telle ou telle place du corps. — Mais partout, morbleu ! — Et il recommença de plus belle à manœuvrer ses deux verges.

Je sautai en bas du lit, croyant que le bourreau se riait de moi. Non pas ! la science prescrivant de battre particulièrement les points douloureux du patient. Comme je me portais à merveille, je jugeai l'expérience assez longue et je le priai de passer à un autre exercice. Il me ressavonna et me remit de nouveau aux mains du gardien de l'étuve, où j'occupai le troisième gradin, chauffé à une température de plus de 50 degrès.

J'y étais à peine installé, que je m'en sauvais, malgré les protestations de mon geôlier, et repassais pour la seconde fois dans la salle des douches, où l'on renouvela l'épreuve de tout-à-l'heure, me demandant aussitôt après: « Monsieur prend-il son bain à l'allemande ou à la russe ? » — Ne comprenant pas, j'interrogeai : si je le prenais à l'allemande, il me fallait encore faire un ou deux séjours dans l'étuve. « A la russe ! » m'écriai-je, pendant que je me disais en moi-même : « Ces diables d'allemands, il leur en faut toujours pour leur argent ! » L'on m'enveloppa de couvertures de laine et on me reconduisit dans ma cabine. Je me mis au lit ; une heure

après, je me relevais fatigué, épuisé, trouvant que j'avais payé bien cher le plaisir de satisfaire une simple curiosité.

Tu me demanderas les avantages d'une aussi épouvantable torture ? Ecoute M. Frech ; le tableau qu'il m'a mis sous les yeux est vraiment effrayant. Il suppose que le bain atteigne une température de 45 à 50 degrés et que sa durée ne dépasse point trente minutes. La perte de poids que ce bain entraine est :

Pour une personne pesant	50	kilos	de 180 à 210	gr.
» » »	60	»	210 à 270	»
» » »	77	»	283 à 300	»
» » »	92	»	360 à 720	»

Encore ne sont-ce là que les conséquences immédiates du séjour dans la vapeur. Ses effets se prolongent bien au delà du bain, et MM. Berger et Delaroche, qui ont fait des expériences à ce propos, ont obtenu les résultats suivants : M. Berger entra dans une étuve chauffée de 45 à 53 degrés centigrades ; il pesait alors 51 kilos 970 gr. Quand il en ressortit son poids avait diminué de 350 grammes. Il se repesait deux heures huit minutes après et la perte s'élevait à 1 kil. 920 gr. : deux heures avaient suffi pour enlever près de 2 kilos au curieux expérimentateur. Si nous songeons que la perte est proportionnée au poids du sujet, comme le prouve le tableau ci-dessus rapporté, un homme de 100 kilos peut espérer maigrir de près de 8 livres en ne prenant qu'un seul bain russe, M. Berger ne dépassant guère le chiffre de 50 kilos.

Ces données t'éclairent suffisamment, j'imagine, sur la nature de la clientèle de ces infernales étuves. Ce ne sont, pour la plupart, que gens obèses, ventripotents, que l'on voit, étendus sur les tréteaux, se caresser le ventre avec componction, se frotter les mains de bonheur s'ils le trouvent tant soit peu fondu, ou que l'on sur-

prend, par le baillement du rideau de leurs cabines, occupés à se mesurer la taille. Il en est d'autres, cependant, qui espèrent trouver dans ce puissant moyen balnéo-theurapique un remède à leur apathie naturelle, car « il remue, dit l'illustre docteur Seeligman, l'économie toute entière jusque dans ses profondeurs. » Il m'avait si bien remué que j'en étais sorti cassé, moulu, tout au plus bon à dormir le restant de la journée.

Je ferme ma parenthèse et poursuis avec toi ma visite du « Friedrichbad »

Nous traversions tout-à-l'heure les étuves, dont je viens de te parler si longuement. En les quittant, nous nous trouvons dans la salle des frictions. Tu m'y vis déjà sur le lit du supplice : je m'y pose de nouveau pour me confier aux mains des masseurs. Ils me savonnent, étirent mes chairs entre leurs doigts d'acier, font craquer tous mes membres, m'aspergent d'eau tiède, et m'accompagnent jusqu'à la porte de la pièce voisine.

Là, vingt appareils de douches tordent leurs membres fantastiques le long de hautes murailles aux faces lisses et vernissées. Les uns s'enroulent autour du corps comme un serpent démesuré, crachant par tous les pores cent mille filets d'eau, tandis que deux arrosoirs, un premier suspendu au-dessus de ma tête, son ennemi surgissant du sol, se regardent avec défi, n'attendant que le signal du gardien pour commencer la lutte et me glacer sans pitié ; d'un autre jaillit une puissante aigrette émaillée de perles, aux coups desquelles je ne résiste qu'avec peine ; un troisième lance une gerbe vigoureuse, qui se brise sur mes épaules en éclaboussures bruyantes ; un autre encore, planté en terre, se couronne d'un panache écumeux, que je chiffonne de mon poids et qui m'enleverait infailliblement, si je ne me retenais à la rampe voisine.

Puis je franchis le seuil du vestiaire et me ranime au contact bienfaisant de draps chauds, dont je ne me dépouille que pour revêtir un ample peignoir, un casque à mèche, des chaussettes de toile et des sandales de feutre blanc.

Tu souris à la seule pensée de me voir affublé de ce costume. Attends, je te prie, tu pourras donner cours à ta joie.

Un valet soulève une pesante tenture et se jette de côté, afin de me livrer passage. J'avance : je suis au milieu du vaste salon réservé aux baigneurs. Cent hôtes, tous vêtus ainsi que moi, y sont disséminés au hasard, couchés sur des sofas de velours rouge, se balançant dans de hauts fauteuils à bascule, sommeillant sur des lits disposés contre les murs, ou se promenant d'un pas alerte d'un bout à l'autre de la salle. Et parmi ces fantômes, il en est qui dorment, qui boivent du porto, du sherry, qui fument, lisent ou jouent au tric-trac, comme s'ils portaient leurs vêtements de tous les jours et se trouvaient attablés à l'un ou l'autre des cafés de la riante ville d'eau. Spectacle étrange, si jamais il en fut ! Ce sont des bonshommes longs et fluets comme des échassiers, des géants drapés à l'image des statues antiques, de gros bourgeois ronds et grassouillets comme des Bacchus, des poitrines velues comme la fourrure d'un ours de Sibérie. Dieu ! comme j'ai ri de bon cœur, et comme tu te serais déridée parmi tous ces fantoches, si cette promenade que tu viens de faire avec moi n'avait pas été qu'imaginaire !

Suffisamment rassasié de la vue d'un tableau aussi réjouissant, je montai au second étage, où je retrouvai les mêmes installations, toutefois aménagées avec plus de confort, plus de luxe, et réunies en trois ou quatre salles. On les appelle les « Bains des Princes.» Leurs visiteurs y arrivent directement en voiture par la place

du Marché et paient dix marks la satisfaction de se baigner solitairement. Il n'y a dans l'établissement que deux bains de princes.

Nous aurions fini notre visite au « Friedrichbad,» si je n'avais omis, en atteignant le palier du premier étage, de te faire remarquer la longue et belle salle, qui doit servir aux baigneurs de promenoir et de restaurant. On a cru bon d'en changer momentanément la destination et de la transformer en un musée, où sont exposés les lots de la loterie badoise. Quelques-uns d'entre eux sont fort jolis et de très grande valeur. Ces loteries se répètent régulièrement à Bade : il y en a six par saison et les plus hautes primes atteignent le chiffre de 60,000 marks. On a supprimé la roulette, mais on a rétabli les jeux de hasard sous un nouveau travestissement.

31

LETTRE III.

La prospérité de Bade. — Sa pauvreté en monuments. — La Maison de conversation. — L'église paroissiale et les mausolées des margraves catholiques de Baden-Baden.—Le nouveau Château — Son histoire. — Eclat de ses appartements. — Pourquoi les portraits des margraves sont d'une ressemblance irréprochable.— Ses souterrains; la légende des Vehmes. — Les jardins grand-ducaux — Aspect de la vieille ville. — La nouvelle Bade. — L'ancien cimetière.

Bade a 11,000 habitants et plus de 40,000 hôtes annuels. C'est te dire l'aisance, le bien-être dans lesquels s'endort chaque nuit la charmante et riche petite cité. Tout en elle trahit, d'ailleurs, son étonnante prospérité : ses luxueux hôtels, les coquettes demeures de ses bourgeois, les proprettes maisons de ses artisans. Quel que soit le quartier où tu pénètres, tu es certaine de ne point y voir ces misérables masures, puantes et délabrées, parsemées dans les grandes villes, comme autant de plaies hideuses. La mine elle-même de ses heureux citadins est une

preuve de la félicité de leur existence. On ne rencontre pas ici ces faces patibulaires et cadavériques, que la faim efflanque ou que le vice a corrompues : toutes les figures sont avenantes, réjouies, pleines de santé, de franchise, de cordialité. Vois ces cochers vêtus d'une belle livrée bleue et d'un éclatant gilet rouge, ces soubrettes aussi fraîches que leurs blancs tabliers, ces portefaix proprement habillés; vois ces cantonniers, ces ouvriers à la tâche, ces blonds enfants qui jouent tranquillement auprès de leur mère ! Tous ne semblent-ils pas joyeux et contents ? Lorsque l'on passe à côté d'eux,on croit lire dans leurs yeux leur reconnaissance envers les étrangers auxquels ils doivent le bonheur, et, s'ils tendent la main, c'est pour saluer, jamais pour demander l'aumône. Le vol et la mendicité, voilà deux choses inconnues à Bade ! Pourquoi voler, quand, le soir, en rentrant au foyer, on y trouve son pain quotidien ? On demandait un jour à un hôtelier, si les gamins ne formaient point de bouquets aux dépens des lauriers-roses alignés devant la façade de son hôtel. « Jamais ! » répondit-il. « Et ces plaques de bronze, suspendues à ces arbustes et représentant une certaine valeur, ne craignez-vous pas qu'on ne vous les enlève? » « Oh ! Monsieur, ce serait un vol. » Parole superbe, qui caractérise à elle seule l'honnêteté du peuple badois.

Mais si Bade vit dans l'opulence, elle est par contre bien pauvre en monuments. La Maison de conversation elle-même étonne l'étranger par son affreuse simplicité. A la voir si modeste, si humble sous son vulgaire toit de tuiles moussues, avec sa longue façade basse, écrasée, n'ayant pour voiler sa misère qu'une couche malpropre de jaunâtre badigeon, avec son haut portique corinthien saillant du milieu de sa face, on a peine à s'imaginer qu'elle fut longtemps le temple favori de Plutus et que les millions y dansèrent bien des années leurs plus

joyeuses sarabandes. Lui fallait-il donc tant de splendeur, tant d'éclat, quand elle a comme parure les plus beaux bijoux qu'elle puisse rêver: une montagne de verdure sur laquelle elle se couche, une haie touffue de superbes marronniers, un vert lambeau de gazon déroulé devant elle, de puissants orangers, des massifs de fleurs et un admirable panorama du Battert et des collines voisines?

Mes souvenirs me reportaient en ce moment à cette année peu lointaine, où je vis Bade pour la première fois. Dans mon imagination je me représentais des tapis couverts d'or, l'argent glissant entre les doigts des croupiers avec des notes cristallines, les râteaux d'acajou attirant de leurs griffes rapaces des piles de napoléons, la roulette ronflant sur son pivot et les saccades tapageuses de la bille, prête à s'arrêter, recommençant distraitement sa course, ne tombant dans une case que pour s'en échapper aussitôt, faisant un nouveau tour, faiblissant, reprenant des forces et se laissant choir enfin, tout-à-coup, sans que l'on s'y attende, sur l'un ou l'autre numéro, comme si elle s'amusait de l'angoisse de tous ces joueurs, dont les regards tournaient avec elle et dont les haleines suspendues ne troublaient pas même de leur respiration le calme profond qui régnait dans la salle. Et j'entendais la voix des banquiers: « Rien ne va plus, 23, rouge, impair et manque ! » aussitôt suivie d'un bruissement de métal, d'un trépignement de pieds, de chuchotements joyeux, de soupirs vainement dissimulés, — au milieu de battements de cœur, de larmes figées dans les yeux, de coups de coude convulsifs, de visages épanouis ou de traits contractés. Je me remémorais les quelques heures que j'avais passées devant ce long tapis vert, mon émotion, l'étrange fièvre qui s'était bientôt emparée de moi et qui me rivait à ma place, et mes alternatives de joies, de chagrins, et les quelques

louis que j'emportai, heureuse aubaine pour une bourse de touriste aussi légère que la mienne l'était alors. Je me rappelais tout cela, mais je n'avais plus la moindre souvenance des salons. Peut-être ne les avais-je pas même regardés !

Ce fut l'esprit rempli de ces féeriques tableaux que j'en franchissais le seuil. Grande fut ma désillusion. Je me figurais le Dieu de la richesse logé dans un temple merveilleux ; je ne lui trouvai qu'un modeste palais, tout au plus digne de l'admiration de ses adeptes d'autrefois : une salle immense, la salle des concerts, jadis le tabernacle de la roulette ; la salle de la Renaissance, où le trente et quarante trônait il y a peu d'années, à présent réservée au cabinet de lecture ; la salle des Fleurs, la salle des Paysages, la salle Italienne.... Puis je visitai les nouveaux appartements, construits à l'époque où Bade était à l'apogée de sa gloire, où les fêtes se succédaient sans relâche, où les plus grands artistes y venaient recueillir les applaudissements de l'aristocratie européenne toute entière : la salle du Jardin, dans laquelle les plantes exotiques inclinent leurs palmes au-dessus de la tête des promeneurs et où les fontaines jaillissantes mêlent leur frais murmure aux accords harmonieux de la musique ; la grande salle de bal, décorée dans le style Louis XIII, avec ses fresques champêtres et ses corbeilles de coins, garnies de fleurs odorantes ; un éblouissant salon Louis XIV, dont l'or des moulures jette ses feux sur des tentures de soie ponceau, et un boudoir Louis XV, d'où s'exale un suave parfum pompadour.

Quand, pour la première fois, on ouvrit ces quatre derniers salons, un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines. Leur succès fut étourdissant et peu de temps se passa sans qu'ils ne trouvassent une plume prête à chanter leurs merveilles, la plume élégante et

fine de M. Guinot. Les ans ont sans doute un peu terni leur éclat, l'art d'aujourd'hui a incontestablement créé de plus grands chefs-d'œuvres, l'artiste sévère n'approuvera pas sans conteste le bon goût de leurs peintures ornementales ; ils n'en sont pas moins dignes de notre admiration. Mais il vaut mieux que le visiteur ne s'en forme point une trop brillante image : peut-être son attente serait-elle déçue et en emporterait-il un injuste souvenir.

Passer du Palais de la conversation à la vieille église paroissiale de Baden-Baden, voilà, certes, faire un saut un peu brusque. Ce saut m'est imposé, puisque je ne rencontre en chemin aucun monument pour me servir de transition.

L'église paroissiale, malgré son air de jeunesse, ne porte pas moins de quatre siècles sur ses larges murs, crépis et badigeonnés comme ceux d'une villa italienne : son acte de naissance date en effet de 1453. Mais les armées du roi Très-Chrétien ne respectaient pas plus les temples qu'elles ne respectaient les manoirs, et, en 1689, les boulets français renversèrent la maison du seigneur. Les margraves étaient pieux : elle fut bientôt réédifiée. Puis elle essuya de nombreux outrages, subit plusieurs restaurations et prit enfin en 1866 et en 1867 l'aspect sous lequel nous la voyons à présent. Disons de suite que cet aspect n'est guère flatteur et qu'il ne fait pas honneur à l'architecte primitif, d'après les plans duquel on exécuta les dernières réparations. Sa haute tour, dont la base est massive et carrée, tandis que l'étage est octogone, paraît coiffée d'un énorme casque prussien ; sa carcasse, percée de baies gothiques encadrées de grès rouge, est presque aussi large que longue, presque aussi longue que haute, et il n'est pas jusqu'à son portail, qui n'affecte des airs plaisants et drolatiques, en nous repré-

sentant la vierge et deux saints plantés sur des clochetons si aigus, si effilés, qu'on croirait cette pauvre trinité condamnée au supplice du pal. Nous allons heureusement trouver une compensation à ce désenchantement dans la visite du chœur, plein des mausolées des margraves catholiques, depuis Bernard I, mort en 1431, jusqu'au dernier descendant de la ligne, le prince Auguste, mort en 1771.

Il en est de très curieux. Voici d'abord, auprès de la porte d'entrée d'une chapelle latérale, une plaque tumulaire en bronze, enchassée dans le mur, avec l'image de la femme du margrave Christophe I, née comtesse de Katzenelnbogen. L'inscription fait l'éloge de sa princière fécondité, « *fœcundissima principum genitrix !* » Elle n'eut pas en effet moins de quinze enfants.—Un peu plus loin, au delà des stalles, le prince Louis-Guillaume, le compagnon d'armes de Montecuculli dans la guerre contre les Turcs, repose nonchalamment sur une bière portée par deux esclaves; sa longue perruque poudrée retombe sur ses épaules en volutes de pierre; sa femme, agenouillée auprès de lui, joint les mains et adresse au ciel de ferventes prières. — Le tombeau suivant est le plus intéressant : le seigneur, dont le nom m'échappe au moment où je t'écris, a revêtu en même temps la cuirasse de chevalier et le bonnet d'évêque, emblème de l'union des deux puissances civile et religieuse; il est couché sur une table de bronze maintenue par quatre colonnettes, entre lesquelles les siècles rongent et pulvérisent un squelette, tandis qu'un ange soutient, au-dessus de la tombe, ses armoiries coloriées, ainsi que celles de toute sa famille.— Alors, nous voyons le mausolée du margrave Bernhard, exécuté dans le style de la Renaissance; celui du prince Philippe, mort en 1588 et poussant l'élégance jusqu'à porter dans sa demeure dernière une fraise de dentelle sur

l'armure des combats; celui d'un seigneur du même nom, dont la flatteuse épitaphe vante la beauté, « *habitu corporis et dignitate formæ,* » beaucoup mieux que le vêtement de guerre qui ne le recouvre pas suffisamment pour dissimuler des traits grossiers et une inculte chevelure; celui du margrave Philibert, mort en 1569, et de son épouse Mathilde, princesse de Bavière, décédée en 1565, tous deux pieusement agenouillés devant un Christ en croix ...— Mais le plus bizarre, le plus fantasque, est évidemment celui du margrave Guillaume, le vainqueur des Turcs, qui, au dire de l'inscription gravée sur la peau de lion dont la queue bat les stalles du chœur, « vécut, vainquit et ne fut jamais vaincu. » Il est impossible de rien voir de plus tourmenté, de plus baroque, de plus théâtral. Il y a de tout dans ce monument : des squelettes et des anges, des têtes de morts et des amours, des prisonniers enchaînés et suppliants, sur lesquels un lion s'élance ou que des aigles déchirent de leurs serres, des drapeaux où brille le croissant, des obusiers, des grenades, des montagnes de boulets, des armes brisées, des cuirasses éventrées, des casques criblés de balles....et,au milieu de ce bazar fait de marbre rouge et blanc, rehaussé çà et là de feuilles d'or, le prince,en costume de général, appuyant la main sur la garde de son épée et, de son tombeau, regardant triomphalement le spectateur ahuri. Cette œuvre est signée Pigalle : le grand sculpteur français a dû la composer dans un moment d'oubli.

Si nous abandonnons la place du Marché et gravissons la rue qui contourne le flanc de la colline, nous atteindrons en quelques instants le sommet du Schlossberg, sur lequel est assis le nouveau-Château.

La première impression que l'on éprouve, en approchant des murs de celui-ci, est une impression d'étonne-

ment. On s'arrête, on le regarde avec surprise et l'on se demande, en fin de compte, si l'on n'a point fait fausse route. C'est que le Château-Neuf apparaît comme une antique et riche ferme, avec sa lourde enceinte de bâtiments massifs dessinant autour d'une cour centrale les étables et les granges. Toutefois le visiteur aperçoit bientôt au faîte de la porte les armes des margraves, aisément reconnaissables aux deux hautes cornes de bouquetins qui les surmontent : il sait alors qu'il ne s'est point trompé, mais il ne revient pas de son ahurissement.

Il y a quatre siècles environ, en 1479, le margrave Christophe, fatigué de la tranquille et solitaire retraite de ses aïeux, décidait la construction d'un palais conforme au goût du jour et en rapport avec les progrès accomplis par l'art. Le choix de l'emplacement ne l'inquiéta guère. Le Schlossberg élevait ses épaules de granit au-dessus de la ville : elles porteraient sa nouvelle demeure.

Tout semblait, au surplus, destiner cette colline au rôle qu'il lui assignait : les souvenirs de l'antiquité, rappelés par les débris encore visibles de constructions romaines, les dernières bribes des remparts grossiers que les Francs suspendirent à ses flancs, la forteresse dont ses prédécesseurs l'avaient couronnée et dont les murs ébréchés remémoraient les terribles assauts qu'elle avait vaillamment repoussés.

Le château fut bientôt terminé, et les margraves s'y installèrent avec la cour, réservant à leurs veuves le vieux nid du Battert. Ce château leur servit de résidence habituelle jusqu'au jour fatal où les armées victorieuses du maréchal de Duras le réduisirent en cendres. La paix signée, le prince Guillaume et la princesse Sybille-Auguste, son épouse, le relevèrent de ses ruines ; mais, en fixant leur séjour à Rastatt, ils prononçaient en quelque sorte sa mort au moment où ils le ressuscitaient:

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

il resta bien des ans, comme un corps sans âme, abandonné à la merci d'intendants peu soucieux de sa conservation.

Ce ne fut qu'en 1805 que les grands-ducs se souvinrent de leur château de Bade. Charles Frédéric revint le premier l'habiter. Puis il servit de demeure à la grande-duchesse Stéphanie. En 1843, le grand-duc Léopold en commandait la restauration et lui donnait l'aspect sous lequel il s'offre à présent à nos yeux.

Un vénérable concierge à cheveux blancs, presqu'aussi vieux que l'immeuble à la garde duquel il est préposé, nous sert de cicerone pendant notre visite du palais.

Nous parcourons d'abord les appartements d'apparat. Ils sont peu nombreux : quatre pièces, l'antichambre, le salon de réception, la salle à manger et le fumoir. Dès qu'on a vu l'une, on a vu les trois autres : on dirait que toutes les quatre se sont réciproquement servies de modèle. Leur éclat est féerique : à la lumière, elles doivent éblouir, comme le ferait le soleil lui-même, si le grand-duc l'y avait enfermé. Il n'est pas une moulure, pas une baguette, pas un fleuron, pas une astragale, qui ne soit recouvert d'or : un architecte mexicain, au temps de Montézuma, n'eut rien rêvé de plus éclatant.

Le plus grand de ces salons renferme les portraits des margraves, jusqu'à l'extinction de la branche catholique de Baden-Baden. Monsieur Saintine prétend que ces portraits sont tous d'une ressemblance frappante, et voici sur quoi il base son dire. L'un d'eux est peint en costume de guerre, la visière du casque rabaissée de façon à cacher entièrement le visage ; on ne voit dans le cadre qu'un vêtement de fer sous lequel il faut deviner le seigneur. Cette singulière énigme est, pour monsieur Saintine, la preuve irrécusable de la véracité de son opinion. Un chevalier manquait à la collection : on a poussé le scrupule jusqu'à ne point l'inventer et,

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

par amour de la vérité, on a remplacé le prince absent par une armure de combat. La conclusion en est que les autres portraits sont d'une fidélité indiscutable.

Au sortir de ces salles, rivales de celles où vivait Aladin, on passe dans d'autres, de plus modeste apparence : les appartements privés de la famille grand-ducale. Ce ne sont pas les moins curieux, car ils renferment nombre d'œuvres d'art charmantes, de tableaux, de meubles, de sculptures, de vitraux, d'armes, de bibelots qui en font un délicieux bazar artistique.

Et maintenant, allons nous munir de lanternes graisseuses, afin de descendre dans les souterrains sur lesquels le château repose.

Un escalier de pierre, usé par la marche, nous conduit à une première cave, dans laquelle mon guide prétend reconnaître un ancien bain romain ; c'est l'antichambre des sombres couloirs où nous pénétrons.

A peine larges d'un mètre, assez hauts pour qu'un homme de moyenne taille puisse y marcher sans baisser la tête, ils sillonnent la montagne en un dédale confus, où nous nous égarerions inévitablement si nous n'avions notre concierge pour fil d'Ariane. Parfois, de lourdes portes de pierre, taillées sur place, en ferment les extrémités : la moindre pression suffit à les faire tourner sur leurs gonds séculaires, malgré leur étonnante pesanteur ; parfois, ils aboutissent à d'humides cachots où sont encore scellés dans les murs des crochets, des anneaux, des crampons....L'eau, en filtrant à travers leurs voûtes, les a tapissés d'une écume blanchâtre, qui retombe sur le sol en larges gouttes de pluie ; une boue gluante et visqueuse recouvre le roc sur lequel nous avançons ; l'air est glacial, l'humidité pénétrante !

Que sont donc ces sombres galeries souterraines ? Chacun est d'accord sur leur origine ; mais à quoi les Romains des inaient-ils une aussi infernale retraite ? Quelques

romantiques ont cru voir dans ces salles sépulcrales les anciens lieux de réunion des farouches tribunaux vehmiques. Ces francs juges pouvaient-ils en effet trouver un endroit mieux en rapport avec leur secrète justice et leurs terribles sentences ? Ces vastes caveaux, dont les murs portent encore les traces des instruments de fer qui y étaient accrochés jadis, c'était la salle des tortures! Ces anneaux couverts d'une épaisse couche de rouille, c'était la chaîne des malheureux mis à la question ! Cette ouverture noire, béante, qui s'enfonce dans les entrailles de la montagne et dont on n'a jamais pu sonder la profondeur, c'était l'oubliette où disparaissait celui qu'avaient condamné les vehmes !... Mais les romantiques se sont heurtés à des esprits forts, qui n'ont considéré ces galeries ténébreuses que comme un refuge, en temps de guerre, pour les populations de la vallée ; qui n'ont trouvé dans les anneaux et les crochets que des liens pour attacher le bétail sauvé du pillage ; qui n'ont accordé à cette horrible oubliette que le rôle d'un puits servant à l'alimentation des réfugiés....

Du choc des idées, dit-on, jaillit la lumière : ce ne fut pas le cas en cette circonstance, et l'histoire des souterrains du château de Bade reste toujours plongée dans la plus mystérieuse incertitude. Puisse cette ignorance durer longtemps encore ! Elle laisse l'imagination du visiteur errer au gré de ses désirs, et celui-ci peut emporter de sa lugubre promenade l'impression qu'aura ressentie son âme.

Lorsque j'entrevis le rayon poudreux et doré que le soleil dardait par la baie du soupirail, je respirai plus librement. La froide sueur de la colline avait glacé mes membres. Je n'avais heureusement que quelques pas à faire pour gagner les jardins grand-ducaux, humer l'air embaumé de la vallée et jouir, à l'ombre de tilleuls

géants, d'un superbe panorama sur la ville et son cercle de montagnes. Sa terrasse elle seule vaudrait une visite au château, tant la vue y est belle et poétique. Bade s'y montre dans tous ses charmes, dans toute sa grâce,dans toute sa splendeur, paresseusement couchée, ainsi qu'une sultane, dans un berceau de verdure, entre un cadre de collines tachetées de blanches villas, comme de mille bijoux de nacre,et voilées d'une gaze d'azur. Que d'heures délicieuses n'aurais-je point passées à contempler un pareil tableau, appuyé à ces arbres séculaires que trois personnes réunies ne pourraient serrer entre leurs bras! Que le temps m'eût paru court sous cette ombreuse véranda, où folâtrent la vigne vierge et le liseron en un inextricable fouillis, au milieu de ces massifs de fleurs, auprès de ce bassin dont le jet d'eau murmure du matin au soir! Mais le soleil, embrasant l'horizon, annonçait la venue prochaine de la nuit ; on allait fermer les grilles du parc : il me fallut partir.

Errant à l'aventure, je dégringolai le long des rues escarpées de la vieille ville, ou escaladai les degrés de ses ruelles tortueuses, tantôt m'arrêtant auprès de quelque vasque,enchâssée dans le mur, et cherchant à interpréter l'inscription grecque ou latine qui la surmonte, sans doute afin de rappeler les vertus de l'eau que j'y voyais bouillonner ; tantôt marchant entre deux murailles si élevées, que je ne découvrais, au-dessus de ma tête,qu'une chevelure de feuillage et un morceau d'un ciel d'Italie. Parfois, un léger pont enguirlandé de verdure s'élevait hardiment sur de fines colonnettes au haut des toits voisins, ou s'élançait d'un bâtiment à l'autre en un bond audacieux ; ou bien un coquet pavillon sortait d'un épais bouquet de fleurs, à l'angle d'une terrasse ou sur quelque aspérité du rocher : tous deux me disaient la vénération que le Badois a pour sa chère vallée. Il veut pouvoir la contempler à tout moment : il

n'a qu'à gagner son belvédère, pour embrasser du regard cette ville qu'il aime, cet horizon de vertes montagnes au milieu desquelles il a passé son enfance, cette riche plaine du Rhin, où la corne d'abondance épancha ses faveurs et ses bienfaits.

De toutes parts, les maisons, superposées comme les marches d'un escalier gigantesque, s'accrochent fortement au roc ; les rues courent les unes au-dessus des autres parmi ces demeures suspendues, et les routes, bordées de beaux arbres dont l'œil ne peut percer la tête arrondie comme un globe, décrivent leurs sinueux lacets autour de la colline et redescendent dans la nouvelle cité.

C'est là que Bade étale son luxe, ses richesses et sa munificence.

Me voici dans la Sophienstrasse, qu'enferme une double rangée de somptueuses constructions, avec sa jolie promenade de marronniers roses, avec ses hôtels princiers, l'hôtel Victoria et l'hôtel de Hollande, avec ses riches magasins, avec sa nouvelle préfecture, avec l'élégante véranda du pavillon de la duchesse d'Hamilton, découpée dans le bois comme une fine dentelle, où la vigne-vierge attache ses touffes délicates empourprées par l'automne.

Je poursuis mon chemin et j'atteins une pauvre église auprès de laquelle s'étend l'ancien cimetière de Bade. D'antiques pierres tumulaires, décorées d'armoiries, vieilles de deux ou trois siècles, se bousculent contre ses murs d'enclos, gisent ébréchées sur le sol ou se cachent humblement derrière un sombre rideau de lierre. Quelques tombeaux inclinent sous le poids des ans, des croix vermoulues sont étendues sur le gazon qui a tout envahi, d'autres servent d'appui à des arbrisseaux, dont les jeunes branches s'enroulent impunément autour de leurs bras. Les murs eux-mêmes s'émiettent et s'effritent : quelques jours encore et ils s'effondreront avec les tombes

qu'ils portent. Le cimetière entier est dans un incroyable désordre et sa jolie chapelle gothique ne suffit point à racheter l'impression de tristesse que j'éprouve au milieu d'un semblable bouleversement, dans un champ que l'on ne croirait point le champ du repos. Fallait-il encore aggraver ce sentiment, en y érigeant cette sinistre statue d'un fossoyeur fièrement appuyé sur sa bêche, avec un crâne humain à ses pieds! Quelle est cette lugubre facétie, à laquelle la beauté de l'exécution donne encore une plus horrible laideur? Et qu'a donc voulu nous dire le strasbourgeois Friedrich, son sculpteur, en se riant aussi cyniquement de la mort? J'ai interrogé, mais je n'ai obtenu aucun renseignement. Je me suis alors contenté de recueillir les quatre lignes gravées dans le socle, et que l'on peut à peine découvrir, comme si ce marbre devait rester enveloppé d'un impénétrable mystère. J'avoue n'en point avoir compris la portée ; je les livre à la sagacité d'un plus habile :

Badens altem Kirchhof gehœre ich an
Fur stets nie mir baume sich nahe
Auf 50 *fus von jeder seite*
Rechts bleibet 34 *die Welte*
1851.

Je reviens sur mes pas jusqu'à la place Léopold, où « la ville reconnaissante » érigea en 1861 l'image de son grand-duc bien-aimé. Si je me tourne vers la droite, j'entrevois la Luisenstrasse, dont la villa Stéphanie forme l'angle, et toute sa brillante rangée de modernes hôtels se dressant majestueusement au-dessus de jardinets pleins de berceaux, de fleurs et de parfums. Vais-je au contraire vers la gauche, la rue de Lichtenthal s'ouvre devant moi, et, quand je me suis arrêté à ses étalages, quand j'ai dépassé la jeune église évangélique, l'œuvre d'Eisenlorg, dont les deux flèches gothiques découpent

leurs élégants profils dans une voûte d'azur, je suis partout environné de splendides villas, aux noms de leurs heureux propriétaires, emprisonnées dans de belles grilles de fer ouvragé, assises sur des pelouses plus vertes que des émeraudes, abritées du soleil par des bosquets touffus d'arbustes étrangers, parées de balcons enfouis dans un voile verdoyant, éblouies par l'éclat des parterres de fleurs qui les entourent. Et parmi ces poétiques demeures, humble comme la religion qu'elle honore, la petite chapelle anglicane repose timidement à l'ombre de l'avenue de Berthold, ouvrant chaque matin ses portes aux pieuses filles d'Albion.

J'ai alors regagné mon point de départ ; je me suis dirigé vers l'hôtel d'Angleterre et, en rentrant chez moi, j'étais de plus en plus convaincu que Bade est un nid dont chaque habitant doit vivre de bonheur et de paix.

LETTRE IV.

Le réveil de Bade. — La cure au lait. — La Molkenanstalt et sa jolie payse. — Les buveurs d'eau sérieux et les buveurs d'eau pour rire. — Excursions et flâneries. — L'avenue de Lichtenthal entre 8 et 11 heures du matin.— L'Empereur et l'Impératrice.— Les magasins de la Maison de conversation. — Visites et caquetage des jolies baigneuses. — Bade à table. — Le concert de l'après-dîner. — Société cosmopolite. — L'Allée de Lichtenthal entre 4 et 6 heures; ses nobles promeneurs. — Les concerts du soir.— Les toilettes.— Les Allemands et les Allemandes à Bade — Spectacles et fêtes extraordinaires. — Bals.— Courses.—Tir aux pigeons.— L'hiver à Bade.

Le ciel se rose à l'Orient, les ombres de la nuit se dissipent peu à peu, la nature se réveille de sa torpeur, la vallée s'illumine : Phœbus indiscret darde une flèche embrasée dans la sombre alcôve, pleine de parfums, de rêves d'amour et de souvenirs enivrants. A cette caresse bienfaisante, la jolie baigneuse écarte doucement les rideaux de sa couche: une poussière d'or l'aveugle ; elle

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

court à sa fenêtre : son boudoir est plein de lumière et de vie ; les oiseaux gazouillent dans les arbres et l'Oos murmure à ses pieds. Elle s'habille à la hâte, prend à peine le temps d'ébaucher sa coiffure, de revêtir un costume dont la simplicité fait le charme, et la voilà dans les jardins du Palais de conversation.

C'est que le bruit argentin des clochettes tintant au cou des belles vaches de la «Molkenanstalt» a déjà retenti à ses oreilles. Elle est à la campagne : ne doit-elle point prendre chaque jour son grand verre de lait chaud, où plongent ses lèvres roses en se couvrant d'une moustache de blanche écume? Elle tend elle-même sa pinte à un vigoureux garçon de ferme, va, vient parmi l'étable, caresse les vaches, au poil luisant comme celui d'un cheval, toutes blanches et brunes, ou partage son petit pain avec des chèvres qui, à l'en croire, la reconnaissent aussitôt son arrivée. Et tandis qu'elle s'amuse ainsi qu'une grande enfant, elle retrouve bientôt ses amies, ses amis; car ce rustique pavillon, caché derrière la nouvelle Trinkhalle, est chaque matin le rendez-vous d'une grande partie de la société badoise.

C'est à peine si les gens de l'établissement peuvent servir leur nombreuse clientèle. Le patron, un brave paysan de la Forêt-Noire, vêtu d'un pantalon de bure, d'un gilet écarlate et d'une veste blanche comme la neige, avec des broderies rouges, ne sait où donner la tête; une alerte bambine de sept à huit ans court à droite, à gauche, présentant le lait en même temps que deux braises ardentes pour regards et une délicieuse petite moue chiffonnée comme sourire; les domestiques, assis sur de larges tabourets, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux coudes, le front appuyé contre les flancs de la bête, traient sans relâche; et la crémeuse boisson s'absorbe entre deux serrements de main, au milieu d'une conversation interrompue par les cris des enfants, les

appels de leurs gouvernantes, les rires joyeux des belles filles d'Eve.

Vienne le dimanche ou quelque autre jour de fête, une ravissante payse de seize à dix-sept ans endosse l'élégant costume du pays. Sa taille de velours noir, montant à peine jusqu'à la naissance des bras, est mouchetée de bouquets de soie verte et lacée sur la poitrine avec une corde tressée de fils d'argent, au-dessus d'un petit gilet de satin brodé de rouge et d'or; un beau jupon grenat, plissé comme un surplis, descend jusqu'à ses chevilles; ses épaules et son sein sont recouverts d'une haute chemise empesée, dont le devant est finement ouvragé et dont les manches se ferment aux coudes; une légère pèlerine de satin rose s'allonge en pointe sur son dos et s'ouvre en carré par devant pour découvrir les broderies délicates de la toile; des chaînettes d'argent réunissent les broches en filigrane chargées de fixer cette pèlerine; un fichu de soie bleu-tendre, bordé de dentelles, lui entoure le cou; une croix d'or se balance sur sa poitrine, et ses deux bras mignons disparaissent dans de longues mitaines à jour, serrées aux poignets par des nœuds de ruban rose. Ainsi parée, cette enfant est un ange. On visiterait l'établissement afin de la voir, de lui parler et de l'entendre dire, lorsque vous vous éloignez : « Adieu. » Adieu, voilà une expression que l'on rencontre dans chaque bouche française ou allemande : je ne l'ai jamais entendu prononcer avec autant de grâce, avec autant de douceur.

Mais il n'y a pas à Bade que des flâneurs et des désœuvrés : il y a aussi des malades, ou tout au moins des gens qui croient l'être. On les voit de six à sept heures se diriger rapidement vers la Trinkhalle, boire un premier verre d'eau, gravir les chemins dépourvus d'ombre du Michaelsberg, ou faire vingt fois le tour du portique, jetant de temps à autre un regard furtif sur

les peintures qui en décorent les murs. Puis ils prennent un second verre d'eau, recommencent leurs promenades et reviennent une troisième et une quatrième fois à la buvette. Ce sont les malades sérieux.

Il y en a également de fantaisie : s'ils passent devant l'établissement, ils y entreront, se promèneront au milieu des buveurs, prendront l'eau si on la leur présente, accompagneront indifféremment un ami au bain ou à la ferme. Ils boivent pour faire comme tout le monde, se baignent par distraction et prennent du petit lait parce que c'est bon genre. Je les crois les plus nombreux.

Et pendant que ces dames et ces messieurs se désaltèrent, flânent et bavardent, un orchestre d'élite joue ses plus joyeuses polkas et ses valses les plus sémillantes : Bade veut réveiller ses hôtes paresseux au son de la musique.

On atteint ainsi huit heures. Le monde se disperse ; chacun prend la route que lui montrent ses goûts et ses inspirations. Les uns parcourent les chemins sinueux du parc anglais dessiné derrière la Maison de conversation ; d'autres s'enfoncent dans les forêts solitaires des collines voisines ; d'autres encore entreprennent quelque grande excursion de montagnes, ayant pour but la visite d'une ruine ou l'ascension d'une cime élevée ; la plupart dirigent leurs pas vers l'allée de Lichtenthal.

C'est peut-être le moment de la journée où cette avenue séculaire a le plus de charme et le plus de séduction Les cavaliers la traversent au galop de leurs chevaux ; les piqueurs y dressent ou fatiguent leurs attelages ; les beaux landaus de place, avec leurs cochers d'opéra-comique, y défilent successivement et transportent dans les vallons voisins des charges de touristes amants de la belle nature ; le marcheur intrépide la suit à grands pas, car il a hâte de gagner la colline dont il veut atteindre le faite.

Un fouillis de sentiers mystérieux serpente à chacun de ses côtés, à l'ombre de ses arbres géants. Voilà le séjour habituel des mamans, des lecteurs et des bébés. Des dames, assises sur des bancs rustiques, travaillent au crochet, brodent ou tapissent; quelque rêveur, couché, dans l'herbe, à l'abri du soleil et du bruit, reste plongé toute une matinée dans son livre favori; des enfants roses et joufflus s'ébattent au milieu des pelouses, sous l'œil doux et bleu de leurs gouvernantes alsaciennes, sur la tête desquelles un énorme papillon de soie noire bat légèrement des ailes; de plantureuses nourrices, les bras nus, hâlés par le grand air, poussent devant elles de jolies voitures, où dorment les poupons confiés à leurs soins. A deux pas de la Maison de conversation on retrouve le tableau champêtre le plus touchant.

Là près, une prairie verdoyante étale son tapis de gazon entre la promenade et le ruisseau de l'Oos. Le sentier qui la longe, sans cesse exposé au soleil, est celui que l'on préfère durant les fraîches journées d'automne. Tous les matins, vers dix heures, j'y voyais l'empereur, accompagné d'un officier d'ordonnance et portant la tenue civile. Le vieux guerrier avait la démarche ferme, fière, comme s'il ne sentait point le poids de ses quatre-vingt-trois ans. Parfois, il rencontrait l'impératrice, revenant de sa promenade matinale avec la seule dame du palais qui lui servait de suite : tous deux regagnaient alors la ville, le long de la rivière, derrière les massifs de verdure qui les cachaient à la curiosité publique.

Cependant l'heure avance : flâneurs et flâneuses songent au déjeuner ou au dîner. Mais avant de rentrer au logis, les dames ne doivent-elles point jeter un coup d'œil sur cette triple rangée de magasins symétriquement alignés sous le berceau touffu des marronniers du Kursaal? Seraient-elles femmes si elles n'étaient point curieuses?

Ces magasins sont d'ailleurs bien dignes de leur visite, car, sous leur modeste apparence d'échoppes ou d'auvents, ils cachent des trésors enlevés à plusieurs nations voisines. L'Italie a comme représentant M. Mellerio, aux vitrines duquel étincellent les brillants et les saphirs de la riche parure achetée 60,000 marks pour la prochaine loterie, et la maison Mercellini, dont les glaces abritent des colliers de coraux, que Naples elle-même envierait, ou des bijoux en filigrane sortis des mains d'habiles ouvriers piémontais. La Bohême étale ses beaux cristaux colorés dans les magasins des MM. Pélican; le cri du coucou, la fanfare du sonneur, quelque air que la vogue a porté jusqu'au haut des montagnes de la Forêt-Noire, résonnent aux portes de la maison Stufer et de la maison Schwan, dont les superbes sculptures en bois attirent aussitôt l'attention, ainsi que d'admirables peintures sur porcelaine; de langoureuses jeunes filles, coiffées d'un large chapeau, autour duquel s'enroule une cordelière terminée par deux glands d'or, vous offrent des gants fabriqués dans leurs pittoresques vallées tyroliennes; des vitrines pleines d'ivoires merveilleusement ouvragés rappellent Geislingen, l'industrieuse petite cité wurtembourgeoise; Saint-Gall expose ses rideaux et sa lingerie; Bruxelles, ses dentelles; Francfort, ses bronzes artistiques, ses bijoux de fantaisie, tous ces mille bibelots que l'on paye au poids d'or; Paris, ses modes élégantes et sans rivales, et l'Angleterre..... un choix incalculable de bibles écrites dans toutes les langues.

C'est au milieu de ce charmant bazar, que la baigneuse se promène avec bonheur. Elle connaît chaque marchand, chaque marchande, sort d'un magasin pour passer dans un autre, critique un chapeau, estime un bijou, fait crier quelque horloge, chiffonne un volant de dentelle. La plupart du temps elle n'achètera rien : elle aura fait

un bout de conversation, reçu quelque nouvelle, bavardé quelques instants, sans doute un peu glosé ; elle sera heureuse et son caquetage lui aura ouvert l'appétit.

Midi sonne: chacun regagne sa demeure et Bade devient désert. Cette promenade, il n'y a qu'un moment si bruyante, si animée, est solitaire comme les forêts qui l'entourent ; ce parc, où la paresse se reposait nonchalamment sur des siéges moelleux, s'est vidé par enchantement ; ces boutiques, tout à l'heure débordant de curieux ou d'acheteurs, sont mornes et silencieuses comme la mort. On n'entend plus qu'un bruit, celui des cloches d'hôtels battant à toutes volées.... Les estomacs allemands ont de fines oreilles! Les retardataires pressent le pas : encore quelques minutes, et l'on ne verra dans la ville que des jonchées de commissionnaires endormis ou des chiens se chauffant au soleil sur les dalles d'un trottoir.

Mais l'heure du repas est passée. Les jardins de la Maison de conversation se remplissent, les musiciens occupent leur superbe kiosque vert et or, qui n'a pas coûté moins de 60,000 francs, et, au coup de trois heures, M. Koennemann ou quelque autre maître de chapelle—car c'est le titre ronflant que s'attribuent ici les chefs d'orchestre — lève son archet et donne le signal du concert.

Parmi les auditeurs, les uns arpentent la grande allée qui fait face au Curhaus ; d'autres sommeillent et digèrent ; la plupart se pressent autour du kiosque, les allemands et les touristes de passage surtout ; les étrangers forment des groupes, causent entre eux, regardent les flâneurs avec une discrétion telle, qu'on les croirait, à les voir si réservés, privés du plaisir de la critique et de la médisance.

Et tandis que l'on dort, que l'on écoute ou que l'on bavarde, l'orchestre, contrairement au présage que l'on pouvait tirer du titre orgueilleux de son directeur, joue

les airs les plus entraînants, valses, polkas, scottischs, pots-pourris, galops. Nous sommes en Allemagne, et l'on semble ignorer la musique allemande! Les maîtres italiens ou français sont ici les favoris, Offenbach et Lecocq les tout-puissants seigneurs. Que de fois n'ai-je entendu les refrains « cascadeurs » de la Belle Hélène ou les plaisantes querelles de la Mère Angot!

Et comme accompagnement à cette joyeuse harmonie, une susurration perpétuelle, où l'on reconnait toutes les langues, depuis le doux accent du Dante jusqu'aux « yes » emphatiques du Nouveau-Monde et aux sonores et chaudes aspirations des enfants de l'Ibérie. Est-il besoin de dire que le timbre féminin domine celui du sexe fort? Une jeune fille remercie en allemand l'Allemand qui s'informe de ses belles couleurs, salue en anglais l'Anglais qui lui tend la main, répond en français, en italien; vingt de ses sœurs, aussi charmantes, aussi loquaces, changent à tous moments de langages : je me croirais au milieu d'un congrès de savants.

Toutes les nations sont représentées dans ce bouquet de coquets minois. J'y vois de longues et sveltes Anglaises, aux toilettes, sinon irréprochables comme goût, au moins d'une exquise fraicheur; beaucoup de jeunes Russes, presque toutes vêtues de blanc; de noires Italiennes, aux yeux brillants comme le jais; des Espagnoles bronzées sous le chaud soleil castillan ou andalou; quelques rares Françaises que le spleen a gagnées et qui n'ont pu s'empêcher de reprendre la route de Bade; j'y vois des Suédoises, des Hollandaises, des Autrichiennes, peu de Belges, jusqu'à des Américaines et même des Péruviennes! Mais ce que j'y vois surtout, ce sont des Allemandes, de blondes Gretchen, aux coiffures monstrueusement ébouriffées, ombragées par d'énormes chapeaux Rubens de toutes les formes et de tous les tons, enfouies dans des tailles s'arrêtant au milieu du dos ou

se prolongeant au delà des reins, drapées dans des tuniques comme on n'en peut rêver, barbotant dans des bottines avec lesquelles, au dire des Sévillans, six andalouses redescendraient le cours du Guadalquivir.

A peine l'orchestre a-t-il lancé ses dernières notes, que toute cette foule se met en branle et s'écoule lentement vers l'avenue de Lichtenthal.

L'avenue de Lichtenthal est à Bade ce que les Champs-Elysées sont à Paris, ce que le Corso est à Rome, ce que le Graben est à Vienne, ce que les Tilleuls sont à Berlin, ce que le Prado est à Madrid. C'est le rendez-vous du monde élégant et de celui qui ne l'est pas, car le second veut voir le premier et naturellement s'y mêler ; c'est la promenade favorite des équipages, qui filent au grand trot de leurs beaux chevaux entre des arbres si épais, si touffus, que Phoebus ne saurait les percer de ses flèches d'or; c'est le lieu de réunion des amateurs de croquet ou de lawn-tennis, auxquels les pelouses ombreuses, déroulées à la droite et à la gauche de la promenade, permettent de planter agréablement leurs cerceaux ou leurs filets. Chaque automne, les plus grands noms russes et allemands s'y rencontrent : le vieux prince Gortschakoff et sa nombreuse famille, le prince et la princesse Menschikoff, la princesse Gagarine, le prince Tourgeniew; du côté de l'Allemagne, le grand-duc et la grande-duchesse, dont l'arrivée coïncide avec celle de l'empereur et de l'impératrice, le prince de Solms-Braunfels, la duchesse d'Hamilton, une princesse de Bade, et son petit-fils le prince de Monaco, le prince de Furstenberg... Je n'en finirais point, s'il me fallait nommer toute l'aristocratie que le mois d'octobre y amène. Il n'est pas de jour, où la « Feuille des étrangers » n'enregistre quelque nom politique ou princier, qui éveillerait la curiosité de toute autre ville, mais que Bade voit passer avec l'insouciance d'une grande dame, habituée à pareils hon-

neurs. Elle est alors à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire ; aucune rivale ne lui dispute ses hôtes illustres. La foule disparaît, il est vrai, mais ses grands personnages lui restent,et c'est sans tristesse,sans amertume, qu'elle voit arriver l'hiver, car elle peut compter sur ses fidèles amants.

On comprend aisément les charmes d'une pareille promenade : aussi ne se quitte-t-on que quand l'heure du repas a sonné, et encore n'est-ce que pour quelques instants, car,dès huit heures, on se rejoint à la Maison de conversation. Ce sont alors d'agréables soirées, où chacun passe le temps selon ses goûts et ses caprices. Le kiosque et les jardins sont brillamment illuminés ; un orchestre de quarante musiciens y joue, jusqu'au delà de dix heures, les plus beaux morceaux de son répertoire ; un cabinet de lecture, possesseur de tous les grands journaux du monde, ouvre ses portes à tout ami des nouvelles ; des cartes rangées dans la salle de jeu engagent l'amateur à tenter les chances de la fortune ; le restaurant Weber dresse des tables sur sa terrasse, afin de permettre à l'étranger de s'offrir un dîner ou un souper en musique. C'est le moment où la colonie toute entière est réunie. Durant les belles soirées d'été ou d'automne le public est si nombreux, qu'on ne peut trouver une chaise, si compact, qu'on a peine à passer aux alentours du kiosque. Le prince du sang y coudoie le bourgeois,la noblesse se mêle à la foule, les peuples ennemis se serrent la main et vivent côte à côte : c'est un heureux mélange, où la distinction des classes disparaît, où les inimitiés s'effacent, où la paix règne comme au sein d'une innombrable famille.

Et d'ailleurs, d'où viendrait la désunion, puisque son plus puissant mobile, la toilette, a depuis longtemps disparu ? On s'habille à Bade avec une extraordinaire simplicité. Ses baigneuses ont trouvé qu'il valait mieux

éprouver de douces émotions à la vue de l'admirable nature au milieu de laquelle elles vivent, que de ressentir sans cesse les aiguillons de la jalousie devant quelque nouveau cotillon ou quelque coquet chapeau. Et elles ont eu raison. Je me demande même comment une femme peut songer à passer une saison aux eaux et à en revenir bien portante, si elle n'a point, au départ, abdiqué toute coquetterie. Je la trouve continuellement agitée comme la vague où elle se baigne, comme l'arbre sous lequel elle échauffe sa bile par la critique et la mauvaise humeur. Au bain, c'est un mollet bien cambré qui l'énerve ; à la promenade, une victoria plus élégamment découpée que la sienne a fait bouillonner son sang ; au concert elle devient cramoisie, car elle a découvert une robe adorable ; au bal, deux épaules de marbre la rendent livide et des bras sculptés la font tomber en pâmoison. Dis-moi, le moyen de n'en point devenir malade ! Les dames de Bade sont heureusement plus sages : à les voir, on dirait même que toutes ont juré de lutter de modestie et de simplicité, ce qui, pour moi, ne les rend, ni moins gracieuses, ni moins charmantes. Il y a bien quelques Allemandes qui ont voulu transgresser cette convention tacite et qui ont étalé des jupes vert-pomme, des tuniques lie-de-vin, des corsages ventre-de-biche ; mais, le croirais-tu? elles n'ont point donné le ton et il n'est pas jusqu'au demi-monde, d'ailleurs fort clair-semé, qui ne suive la coutume générale.

Parlerai-je des hommes ? Lorsqu'on les rencontre à l'avenue de Lichtenthal ou devant la Maison de conversation, on les croirait près de partir pour la chasse. La plupart portent le veston du matin ; quelques-uns, plus soignés, ont arboré la jaquette ; tous ont le chapeau rond. Il est vrai, qu'à l'exemple de leurs épouses ou de leurs filles, un grand nombre d'Allemands se sont efforcés d'importer des toilettes plus distinguées, soit le pantalon

nankin, soit la redingote noisette, soit les gants épi·ards, soit le large panama ou le haut chapeau de paille de nuances variées. Faut-il ajouter qu'ils n'ont guère mieux réussi que leurs tendres moitiés? Baigneurs et baigneuses veulent ici conserver toute leur liberté. Ils vivent à Bade comme ils vivraient à la campagne. Ils en ont banni tous les sots préjugés de la grande ville, cette politesse raide et guindée, qui fait saluer avec des allures d'automate ou qui rive deux personnes l'une à l'autre, jusqu'au moment où quelque excuse réglée par l'usage les aura déchaînées; cette ridicule étiquette, qui impose une toilette nouvelle à chaque heure du jour; cet esprit mordant et méchant, qui poursuit sans cesse le même but, médire et médire. On va d'un groupe à l'autre, on se dit bonjour le sourire aux lèvres, on se serre la main à la bonne franquette, l'on s'aborde et l'on se quitte avec le même sans-gêne. Et comme l'on se revoit chaque matin, chaque après-dîner, chaque soir, la conversation sort des bornes restreintes de la critique ou de la banalité.

Ainsi les jours succèdent aux jours et l'heureuse colonie voit le temps s'écouler au gré de ses désirs.

Ce ne sont cependant pas les seuls plaisirs que Bade offre à ses hôtes : tantôt, c'est une musique militaire qui prend la place des artistes de M. Koennemann et inonde les jardins du bruit harmonieux de ses cuivres; tantôt, la troupe de Carlsruhe présente au théâtre ses meilleurs acteurs et ses meilleures comédies; ou bien, un prestidigitateur de passage effraye les habitués du Kursaal par ses infernales jongleries; une autre fois, divers orchestres se réunissent et la vallée redit les bruyants accords échappés de leurs nombreux instruments.

Tous les samedis, grand bal dans les splendides salons de la Maison de conversation. Dès neuf heures, chacun va prendre place sur le double rang de canapés et de

fauteuils disposés autour de la salle Louis XIII. Les dames se sont contentées d'une toilette de concert ; les messieurs ont conservé leur costume de la promenade ; quelques Anglaises et quelques Allemandes, amatrices de danse, sont vêtues de blanc ; le demi-monde est austère et sombre comme le bal lui-même. L'orchestre fait tous ses efforts pour éveiller danseurs et danseuses : la valse la plus entraînante les laisse froids ; ils résistent aux polkas les plus sautillantes. Les jeunes gens vont souhaiter le bonsoir aux dames ; de jolies mondaines sont particulièrement entourées ; l'une d'elles s'est bientôt formé toute une cour d'adorateurs. Quelques officiers essaient un premier pas : on les regarde avec étonnement, mais on ne suit point leur exemple. On va au bal, à Bade, comme on va au concert, pour y retrouver des amis, pour y bavarder, moins que pour y danser ou y entendre de la musique.

Au surplus, la fête ne sera guère longue. Ne t'ai-je point dit que l'on menait ici la vraie vie des champs ? Dix heures et demie ont à peine sonné que le monde se retire peu à peu. A onze heures, le maître des danses donne le signal du galop et en même temps celui de la séparation. La salle se vide aussitôt. Quelques instants après, toute la petite ville dort dans le plus profond silence et l'on n'entend que le bruit des premières feuilles mortes, tombant de branche en branche sur les trottoirs des avenues et de la Promenade.

Mais je n'ai cité que les distractions habituelles de la coquette ville d'eau. Chaque année, en août et en septembre, les meilleures écuries du continent viennent se disputer de hauts prix sur son champ de courses d'Iffezheim, tandis qu'en octobre, les officiers allemands s'y donnent rendez-vous et luttent d'adresse sous les yeux de Sa Majesté Guillaume. Une autre fois, le Club international convoque les amateurs de tir à un colossal

massacre de pauvres pigeons : durant une semaine, la vallée ne se nourrit alors que de ces malheureux volatiles. Puis on parle de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice. Bade fait sa toilette des grands jours : ses monuments disparaissent sous des cordons de gaz ; des lanternes vénitiennes et des verres de couleur illuminent ses jardins ; des concerts monstres se succèdent sans relâche. Une fête n'est point terminée, que l'autre commence : ce sont des feux d'artifice, des ascensions de ballons, des nuits italiennes, des soirées musicales, des auditions d'artistes étrangers, des bals d'enfants..... D'énormes affiches en portent la nouvelle aux quatre coins du grand-duché et les habitants des villes voisines répondent avec empressement à l'invitation.

Vient enfin l'hiver : les promenades se dépouillent de leur parure de feuillage et les montagnes recouvrent leur sombre manteau de sapins d'une éclatante fourrure de neige. La Maison de conversation n'en reçoit pas moins les rares amis qui lui sont restés fidèles. Elle les engage à ses concerts, à ses bals, à ses fêtes; le théâtre leur offre les plus belles pièces de son répertoire; quelques hôtes princiers ouvrent leurs salons à l'aristocratie et quelques riches docteurs font danser la jeunesse. Bade attend ainsi patiemment le retour du printemps, et quand l'hirondelle, messagère des premiers beaux jours, revient y chercher son nid, elle la trouve encore étourdie de plaisirs et de joies.

LETTRE V.

La Promenade proprement dite.—L'Avenue de Lichtenthal.— Tentative avortée d'assassinat contre l'Empereur Guillaume.—Le Michaelsberg et la Chapelle russe.— La Mesmersches-Haus.— Ce qu'était M. Bénazet.— La monomanie du professorat en Allemagne. — Le Beutig et ses villas. — La Léopoldshoehe, Sauersberg et le Châlet des chèvres.— Les goûters allemands. — L'Impératrice. — Le hameau et le vallon de Thiergarten. — La Léopoldstrasse ou le « Chemin de l'Echo ».— La grand'route de Bade à Oosscheuern; Badenscheuern.— L'Allée des soupirs. — L'Haeslig et le nouveau cimetière.

A Bade, la nature est si belle et si riante, les forêts sont si mystérieuses et si poétiques, les vallons si fleuris et si coquets, qu'ils exercent sur ceux qui ont le bonheur de les connaître un irrésistible attrait. On voudrait y passer sa vie toute entière. Le boudoir le mieux capitonné y devient une vilaine et noire prison, dès que le soleil éclaire de ses premiers rayons les appas enchanteurs de la vallée de l'Oos. On s'y sent mal à l'aise,

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

et, comme l'oiseau qui aspire à la liberté, quelque douce et dorée que soit sa cage, on brûle du désir de prendre la clef des champs.

Parmi tant de charmantes promenades, on n'a que l'embarras du choix. Mais encore ce choix n'est-il point facile, car ces allées, ces routes, ces sentiers sont si pittoresques, si séduisants, qu'on ne sait auxquels donner la préférence.

Cependant, au sortir de son hôtel, l'étranger viendra presque d'instinct à la Promenade proprement dite, commençant à l'hôtel de Bade et se prolongeant jusqu'aux magasins de la Maison de conversation. Il pourra ainsi admirer la puissante végétation qui tapisse la base du Michaelsberg, écouter la rivière courant dans l'étroit canal qu'on lui a imposé pour lit, ou s'arrêter, auprès de la Trinkhalle, devant le beau buste en marbre blanc de l'empereur Guillaume, l'œuvre de Kopf.

Le voilà à la vieille allée de Lichtenthal. Un marronnier séculaire, fière sentinelle autour de laquelle un banc s'enroule, le salue dès son premier pas; le Club international lui ouvre ses portes, s'il aime le jeu, le tir ou les courses; un roc artificiel surgit du vert gazon et se couvre de la blanche écume de son jet d'eau. Des chênes, dont la naissance se perd dans la nuit des temps, aux troncs gigantesques et ridés par l'âge, dont les branches, pareilles à des arbres ordinaires, se soutiennent réciproquement aux grands anneaux de fer qui les unissent, entrelacent leurs rameaux et dessinent au-dessus du chemin une voûte impénétrable. A leur droite, des sentiers tracent parmi les pelouses un vrai labyrinthe et vont mourir sur le flanc de la colline, auprès des riches villas de la Friedrichstrasse. Un banc rustique vous y tend ses bras tordus; un sauvage pavillon, avec des colonnes, des chapiteaux, des parois, une rampe, un toit

faits entièrement d'écorces d'arbres, vous engage au repos; des fontaines versent sans cesse leur eau cristalline dans un bassin, où un gobelet de fer-blanc est à la disposition de tous. Et ce gobelet est d'autant plus agréable, que personne ne se fait scrupule d'y plonger les lèvres. A leur gauche, des bouquets d'arbustes exotiques, dont les noms savants se balancent sur de petites plaques de fer émaillé avec l'insouciante inconscience de leur prix, mêlent leur feuillage aux fleurs des parterres et à la verdure des massifs. Au delà de la rivière, de délicieux chalets ou de ravissants hôtels se cachent sous un rideau de sapinettes, s'emprisonnent dans un léger grillage de bois finement découpé où le liseron et la clématite suspendent leurs fleurs, ou s'abritent derrière des tonnelles tapissées de vignes et de plantes grimpantes. Des broderies de fleurs et de feuilles éclatantes animent leurs pelouses, des chemins recouverts de gravier les découpent ainsi qu'une marqueterie, de vivantes guirlandes relient leurs arbres et des escarpolettes portent dans les airs des bambins roses et mafflus. Plus loin, un bloc de pierre noirci par le temps élève péniblement la tête au-dessus de sa couche herbeuse: c'est le modeste monument que Bade éleva en 1859 au poète immortel, à Schiller, à l'occasion d'un court séjour qu'il fit dans la vallée. Puis une blanche maison met une tache vive dans la crudité des verts, là où le vallon de Thiergarten vient se joindre à l'Oosthal; un vieux saule, courbé sous le poids des ans, pleure auprès d'elle et l'inonde de ses larmes.

La majestueuse avenue change alors d'aspect: l'érable le tremble, le tilleul s'unissent à ses chênes antiques; une large prairie s'étend à sa gauche, découvrant un superbe horizon sur les montagnes, pendant que, de l'autre côté, un mamelon peu élevé entr'ouvre l'échevellement de ses fourrés pour nous laisser contempler la

villa Menschikoff et les coquettes habitations de la famille Thur. C'est là près que, le 14 juillet 1861, un assassin, Oscar Becker, tira sur le roi Guillaume. Le monarque échappa heureusement à l'attentat et la balle qui lui était destinée alla se loger dans un arbre que l'on a vêtu d'une solide couverture, sans doute afin de le protéger contre les attaques des chasseurs de reliques. Que de pensées doivent assaillir l'esprit du vieil empereur, lorsqu'il passe chaque matin en face du lieu qui faillit être son tombeau !

Quelques splendides constructions se sont groupées aux alentours : la villa Dittler, le plus beau joyau du vallon de Gunzenbach, avec des plates-bandes et des parterres éblouissants, comme des lambeaux d'un cachemire de l'Inde enchâssés dans les pelouses ; l'hôtel de Belle-Vue, offrant sur Bade et son cadre vivant un incomparable coup d'œil ; cette séduisante villa Merk, adossée à un haut pavillon circulaire qui lui sert de tour et de portique, et bien d'autres encore.

Puis les collines de droite s'éloignent ; une prairie, l'Aumatt, étire son vert tapis entre l'avenue et le noir manteau de sapins du Klœsterberg, où la villa Gagarine détache sa riante silhouette, tandis que l'allée rejoint le ruisseau de l'Oos et serpente avec lui, selon le caprice de ses eaux. Ce sont alors cent ponts légers et variés qui en franchissent le cours ; au delà de ces ponts, cent jardinets, avec des vignes, des berceaux, des fruits et des fleurs ; et derrière ces jardins, cent chalets, tous plus frais, plus pimpants les uns que les autres, avec de hauts toits à pignons, avec des corniches dentelées, avec des balcons perdus dans le feuillage, avec des vérandas parfumées et ombreuses. L'hôtel de l'Ours est le dernier d'entre eux et l'on arrive à Lichtenthal.

L'une des promenades les plus fréquentées de Bade

est celle de la colline Michel, un des contre-forts du Friesenberg, auquel s'appuient les longs bâtiments de la Maison de conversation. La montagne a été convertie en un vrai parc anglais. Des chemins larges et commodes y décrivent de sinueux lacets, tandis que de rapides sentiers abrègent la longueur des courbes et escaladent lestement la hauteur. Une crevasse arrondie, duvetée de gazon, descend de la cime boisée du Friesenberg jusqu'au pied de la vallée : on dirait qu'un tremblement de terre a violemment fendu la montagne et l'a partagée en deux mamelons unis par un tapis de prairies.

Le mamelon de gauche est le plus pittoresque, car sa végétation est plus puissante, car ses sentiers sont mieux ombragés, car ses versants sont plus variés et plus accidentés. En y établissant un réservoir pour la distribution des eaux de la ville, on a songé à son embellissement et l'on y a amassé quelques pierres, afin de simuler un rocher derrière lequel une nappe d'eau tache les prés d'un miroir d'azur. Devant ce bassin, une terrasse s'avance vers la ville, sous la forme d'un balcon gigantesque, et offre un charmant coup d'œil sur Bade et son cercle de collines. Un peu plus loin, le nouveau château gothique du prince de Solms-Braunfels affecte des allures moyen-âge, avec sa haute tour faite de grès rose et flanquée de quatre clochetons, avec ses pignons et ses fenêtres des siècles passés, avec ses murs crénelés et son entrée guerrière. On en dit l'intérieur fort intéressant : je regrette de n'avoir pu le visiter, à cause de la présence du prince

Malgré son magnifique aspect, cette partie de la montagne n'est cependant pas celle que l'étranger visite de préférence. Il aime mieux gravir les pelouses ensoleillées du mamelon le droite, car le monument, dont elles sont couronnées, a attiré ses regards aussitôt son arrivée à Bade : j'ai cité la Chapelle grecque. C'est, en

effet, une fort jolie construction, surmontée d'un dôme étincelant, et dont les murs, rayés de grandes bandes roses et grises, se dissimulent derrière un modeste portique, dessiné par de blanches colonnes arrachées au mont Mercure et ornées de gracieux dessins. Ainsi bâti, ce monument a l'apparence d'un temple athénien, coiffé d'une coupole byzantine.

La chapelle grecque a été erigée,en 1866,aux frais du prince Michel Stourdza et de sa femme Smaragda, née princesse Vogoridès, à la mémoire de leur fils mort à l'âge de dix-sept ans. Klenze en conçut les plans et Dolman fut chargé de leur exécution. Chaque dimanche, un pope y célèbre l'office, tandis qu'il y chante les vêpres toutes les après-dinées.

L'intérieur est richement décoré. Le mausolée du jeune prince forme une œuvre d'art remarquable, ainsi que les statues de marbre de ses parents, sorties des ciseaux du sculpteur romain Rinaldi et du sculpteur français Thomas. L'œil de Dieu, qui brille au sommet de la coupole et éclaire les douze apôtres,les quatre tableaux peints sur fond d'or de chaque côté des fenêtres et représentant des sujets empruntés à la vie des saints, la riche mosaïque du pavement et des candélabres en bronze complètent l'aspect byzantin de ce religieux édifice.

Nous pouvons, presque sans nous éloigner de la Maison de conversation, faire un tour délicieux au milieu des plus belles villas badoises. Nous remonterons à cet effet la rue Werder,et nous nous arrêterons,dès son début, devant la « Mesmersches-Haus », ainsi intitulée du nom de son propriétaire. C'est un hôtel qui n'a rien de bien remarquable,et dont je ne te parlerais pas,s'il ne devait nous intéresser à un autre point de vue que celui de sa beauté : le souvenir de M. Bénazet, dans le parc

duquel il a été construit, et dont on voit encore sur la hauteur la villa, en ce moment en réparation.

Mais je t'entends déjà demander qui était ce M Bénazet. M. Bénazet, c'était le roi de Bade, alors que le grand-duc n'était que le souverain du grand-duché, c'était le dieu chéri des habitants et des baigneurs, c'était la source du Pactole qui charriait ses flots d'or dans les salons de la Maison de conversation. Désirait-on prendre part aux fêtes de son royaume, on s'adressait à M. Bénazet; voulait-on relancer le chevreuil et le sanglier dans les profondeurs de la Forêt-Noire, on s'adressait encore à M. Bénazet; réclamait-on quelque concert, quelque spectacle extraordinaire, quelque plaisir nouveau, on s'adressait toujours à M. Bénazet; terminait-on quelque édifice, M. Bénazet présidait en maître à son inauguration; construisait-on un hôpital, M. Bénazet le dotait d'un royal cadeau; fallait-il soulager quelque misère, on puisait à la caisse de M. Bénazet! — C'était donc plus que l'émule d'un roi? — Non, c'était simplement le fermier des jeux et le fondateur de la splendeur de Bade.

Il mourut en 1867 et eut M. Dupressoir pour successeur. Mais celui-ci était à peine monté sur le trône que la roulette fut maladroitement bannie, et la villa du roi de Bade disparut derrière l'hôtel que l'empereur et l'impératrice ont choisi comme pied-à-terre durant leur visite annuelle à la coquette ville d'eau. Voyageurs et pensionnaires sont alors poliment éconduits, car Leurs Majestés occupent la maison entière. — Tu t'étonneras peut-être qu'elles ne logent point chez leur fille, la grande-duchesse de Bade: le palais est, dit-on, trop petit pour héberger leur suite. Le vieil empereur aime d'ailleurs à se promener à l'avenue de Lichtenthal, et, d'ici, il n'y a qu'un pas jusqu'à son allée favorite.

Aussitôt après avoir dépassé la maison Messmer, on

remarque, à droite, une sorte de temple grec, dont le vestibule sang de bœuf est recouvert d'inscriptions empruntées à la langue de Démosthène : c'est l'atelier d'un statuaire, le professeur Kopf. En Allemagne tous les artistes sont des professeurs : ils ne seraient point artistes s'ils n'étaient professeurs, comme le chef d'orchestre ne serait point chef d'orchestre, s'il n'était maître de chapelle. Un soir, un prestidigitateur vint donner une représentation au Kursaal : il s'appelait le professeur Duschnée. Au bal, un monsieur à longs favoris règle l'ordre des danses : c'est encore un professeur, un strasbourgeois, dont j'ai oublié le nom. Un pédicure se recommande dans les journaux des certificats les plus flatteurs : c'est toujours un professeur, un professeur d'anatomie et de pathologie du pied, s'il te plait. Quant au nôtre, il s'est mis sous la protection des dieux de la Grèce ; le culte de l'art ancien n'a pu manquer de l'inspirer. Je n'ai point vu ses œuvres, mais la réputation dont il jouit dans toute l'Allemagne est garante de son talent.

Nous continuons à monter lentement la rue, admirant, à toute minute, une villa, un chalet, un pavillon. Voici la villa Louise, que M. Stadelhofer, mon hôte, le propriétaire de l'hôtel d'Angleterre, met chaque printemps à la disposition des personnes qui veulent passer la saison à Bade ; voilà la villa Stromaier et son élégante voisine, la villa Seefels, rougissant sous son voile éclatant de vigne-vierge. Au premier coude de la route, le chalet Jung émerge d'une guirlande de berceaux, comme une fleur colossale épanouie au milieu d'un bouquet de marronniers nains et de sapinettes. Ici, c'est la superbe villa Kumbergia, le nid d'un ancien négociant de Saint-Pétersbourg, tout capitonné de feuillage, de mousse et de fleurs, avec des vérandas pleines d'ombre et de parfums, des cordons de pampres se courbant entre ses arbres,

un dôme puéril poussant au-dessus de sa verte ceinture comme un grand champignon de fer-blanc. Un peu plus loin, M. Weber, un ancien maire badois, a élevé un ravissant chalet parmi de touffus bosquets de sapins. Là-bas, dans le haut, deux beaux pavillons de bois, scintillant sous leurs couleurs rouge, jaune et brune, brillent comme des astres sur la lisière de la forêt du Friesenberg.

Nous atteignons ainsi le sommet du Beutig, à l'endroit où la Wilhelmstrasse prend naissance. Si nous suivons la courbe qu'elle décrit sur le versant de la colline, nous passerons de nouveau auprès de séduisantes demeures, dont les parterres en fleurs nous lancent au visage des bouffées embaumées, en même temps que la fauvette égrène en cascades harmonieuses ses champêtres roulades, —l'une d'elles, la plus modeste, déborde de poésie, avec son toit aigu, le long duquel rampe une légère corniche ouvrée, avec son double et haut escalier, avec ses balcons ajourés, où s'alignent des géraniums écarlates, avec son quatrain peint sur sa face en guise de panonceau chargé de dire le bonheur de ses habitants — et nous rejoindrons bientôt la Werderstrasse, presque à notre point de départ, derrière la « Mesmersches-Haus ».

Une autre fois, je montai à la Léopoldshoehe, la colline Léopold. Je ne sais d'où lui vient ce nom. C'était sans doute l'une des promenades favorites du grand-duc, qui, en la choisissant pour but de ses excursions, montrait son amour de la poésie et de la belle nature. La vue y est en effet surprenante : on est aux premières loges pour contempler toute la gracieuse coquetterie de la charmante cité et de son incomparable décor. Le promeneur y trouve un bosquet enfermé dans une haie vive et percé de deux chemins en croix, avec de la fraîcheur et des bancs Vu de loin, ce fourré parait une énorme

aigrette de verdure plantée sur le front du mamelon, dénudé par la coupe des récoltes.

En poursuivant ma route, je suis arrivé auprès de d'une humble maison de paysans. Cette maison n'avait qu'un étage, un haut toit de tuiles enflammées, des contrevents verts et des murs d'aubépine ; elle me parut si tranquille, si heureuse, que je me représentai ainsi les « Charmettes » et que je songeai à Rousseau. Je demandai où j'étais : on me répondit : « Au hameau de Sauersberg, sur la grande route de Bade aux ruines d'Yburg. »

Je redescendis le versant de la colline, tapissée en cet endroit d'un beau bois de hêtres. Des mamans travaillaient sous leurs rameaux échevelés, au milieu de leurs bébés, qui se laissaient rouler dans un lit de feuilles mortes, s'ils n'emplissaient leurs paniers de mousse et d'herbe ; quelques chèvres blanches broutaient les jeunes pousses des ronces et j'entendais les sonnailles des vaches, regagnant l'étable.

Je fus bientot à la « Molkenanstalt », au « Chalet des chèvres », comme disent les Français. C'est l'agreste palais de ces superbes bêtes, dont, chaque matin, je bois si volontiers, à Bade, la crème savoureuse ; c'est aussi le lieu, où l'on prépare le petit lait débité à la Trinkhalle.

Devant ce chalet, à l'ombre d'un quinconce touffu, entre de rustiques balustrades, on a rangé des tables et des chaises : voilà le rendez-vous préféré de la colonie germaine, qui s'y réunit, chaque jour, après le concert de trois heures. On y sert du café au lait, du beurre, des petits pains, du fromage,...un déjeuner complet, que l'allemand a trouvé si bon à son réveil, qu'il se décide bien volontiers à le recommencer entre son diner et son souper. Cela s'appelle « goûter ».

Mais le Chalet des chèvres n'est point qu'un lieu de réunion où l'on boit et où l'on mange, c'est aussi un fort joli pavillon, pittoresque comme une coquette maison

de l'Helvétie, d'un aspect charmant de rusticité, mollement étendu au pied du petit bois de Sauersberg. A ce titre, il reçoit des visites princières, dont s'honoreraient maints palais. L'impératrice s'y rend volontiers. Un jour, je la vis assise au milieu du monde, sur une méchante chaise boiteuse,en compagnie d'une seule dame d'honneur ; elle prenait tout bourgeoisement un verre de lait. Celui qui ne l'eut point connue, l'aurait prise pour une bonne vieille grand-mère,élégante et soignée comme une jeune fille en quête d'un futur mari.

Un verger sépare la Molkenanstalt du hameau de Thiergarten. Ses pommiers s'affaissent sous le poids de leurs fruits; ses pruniers se déploient, ainsi qu'un énorme bouquet de baies allongées et violettes, et des gaules, plantées en terre, portent les branches de ses poiriers, penchées jusqu'au sol. Nous sommes au moment de la moisson : au sifflement des faux, l'herbe se couche en jonchées arrondies, disposées dans les près comme les galets sur le sable de l'Océan ; des milliers de paquerettes meurent sous les coups de la lame cruelle,semant la verdure d'étoiles éclatantes de blancheur ; ou le foin s'agite dans les airs en brouillards odorants,au-dessus de la fourche effilée qui l'enlève.Accotées aux monceaux de fourrage dans lesquels elles enfoncent, des payses sommeillent ; de jeunes gars aiguisent leurs faucilles, et la montagne redit le bruit cadencé de leurs marteaux ou le grincement de la pierre éraflant le fer de leurs outils.

Au delà du verger, le hameau repose silencieusement dans son épineuse ceinture de roses et d'églantiers, ouvrant ses portes au chant des oiseaux et n'ayant pour gardien que la bonne foi des gens du pays. Deux ou trois chiens sont les seuls êtres animés que je rencontre sur mon passage. Ils dorment au bord de la route. Au bruit de mes pas, ils soulèvent la tête, me regardent

nonchalemment et se réassoupissent aussitôt.

Je marche quelques instants encore et je rejoins la bruyante allée de Lichtenthal, pleine du brouhaha de ses équipages, du chuchotement de ses promeneuses babillardes et des tapageuses clameurs de ses jeunes amants.

Si tu sors du jardin du Château-Neuf, un chemin s'ouvre devant toi, entre quelques maisons de paysans, à la gauche d'un champ de roses, auquel la ville vient s'approvisionner tous les matins. Ce chemin, c'est la rue Léopold, aussi connue sous le nom de « Chemin de l'Echo », car il paraît, qu'au premier de ses angles, on entend la voix de la montagne répéter les paroles qu'on lui adresse. Je l'ai saluée, mais l'impertinente ne m'a point répondu.

Notre route traverse une magnifique prairie redescendant vers la ville : le Pflutterloch. Aucun arbre ne tache son brillant tapis et l'œil libre peut y voir, par une chaude matinée d'été, l'humidité de la vallée monter lentement vers les nues; la ville, ainsi voilée d'une gaze vaporeuse, apparaît comme un site féerique, au milieu d'un cercle de collines baignées elles-mêmes dans une atmosphère d'azur. Cette toile est merveilleuse.

A l'extrémité de cette prairie, un portique demi-circulaire découpe sa blanche colonnade sur un sombre rideau de sapins, tandis qu'un ange, debout sur un piédestal, regarde le ciel et adresse des remerciements à Dieu : c'est le monument que le prince de Furstenberg fit élever en souvenir d'un danger auquel son fils échappa en 1870. J'ignore le péril qui menaça le jeune seigneur.— A droite, au sommet d'un mamelon, la nouvelle villa Sukow, la propriété du ministre de la guerre de Wurtemberg, un vrai loup, dit-on, grand amateur de

solitude, qui a bâti sa retraite le plus haut possible, afin d'en écarter les importuns.

Le bois de sapins, dans lequel on pénètre après avoir dépassé le monument, est si touffu, qu'on ne peut découvrir le jour à travers les aiguilles de ses vieux conifères. De petits cris secs et saccadés y révèlent la présence de toute une légion d'écureuils : on en voit souvent sur la route, jouant avec le bois mort ou grignotant quelque fruit de la forêt. Une belle avenue part du chemin et conduit à la villa Thal, assise, avec ses deux tours, sur le flanc de la colline : elle appartient à une famille russe, la famille Krippenhoff. Plus loin, une source jaillit d'un tronc d'arbre, sculpté dans la pierre, et se brise contre les parois d'un rustique bassin : son joyeux murmure vous poursuit jusqu'au sortir du bois.

En cet endroit, le temps ou la main de l'homme a pratiqué dans la forêt une immense échancrure tapissée de pelouses. On l'a choisie pour y établir le tir à la carabine et le tir aux pigeons. Les pauvres volatiles que la mort n'a pas atteints ont au moins d'impénétrables bosquets, où cacher leurs maux et soigner leurs blessures, à l'abri des poursuites des spéculateurs et des gamins. Le joli pavillon de bois surgissant au début de la prairie sert de local à la Société de gymnastique. A deux pas, d'énormes galeries vitrées se bombent au-dessus de mille plantes rares, dont on soupçonne les bizarres découpures à travers leur fragile prison : ce sont les serres du grand horticulteur Vogel Hartweg. Puis le chemin continue et regagne la vallée, en face de la petite gare badoise.

Puisque nous touchons à la voie qui conduit à la plaine du Rhin, suivons-la quelques instants. Elle forme, au surplus, l'une des promenades les plus agréables et les plus animées des environs de Bade : les équipages y galo-

pent volontiers durant les belles après-dinées d'automne, et bien des touristes la redescendent en voiture jusqu'à son point de rencontre avec le chemin de fer de Bâle à Heidelberg, plutôt que de prendre le train à Bade. La distance la séparant du petit village d'Oos n'est que d'une demi-lieue, d'ailleurs; elle forme, pour le voyageur qui s'éloigne, une délicieuse excursion, un souvenir de ses courses à travers les collines et les vallées de la Forêt-Noire.

C'est d'abord une rue charmante, avec des villas si nombreuses qu'elles s'écrasent réciproquement, avec une avenue de marronniers et d'érables où le piéton n'a point à redouter les ardeurs du soleil, avec des bosquets où des sentiers sillonnent des massifs de verdure. Puis de rustiques et proprettes habitations de paysans se mêlent aux maisons de campagne; des auberges se parent de noms historiques ou gastronomiques; des haies enferment des champs de roses, des parterres de fleurs ou des guirlandes de capucines; des enfants te présentent des fruits sur des assiettes ramagées ou dans de jolies corbeilles d'osier: tu es au bourg d'Ooscheuern.

Tu marches alors entre deux rangs d'arbres fruitiers, aux pieds des maigres vignobles de l'Hardtberg; à ta gauche, le Froemersberg étale son riche manteau de velours, si épais, que tu ne peux découvrir la moindre partie de la montagne. Un blanc joyau, une opale piquée dans ce vert duvet, étincelle à sa base: on le nomme « le Château des Jésuites » et il a pour décor des terrasses, des galeries ombragées et des berceaux de feuillage. Chemin faisant, tu croises de primitifs attelages, tels que devaient être les attelages germains, traînés par quatre bœufs courbés sous le joug, et lançant à travers la vallée le cri strident de leurs essieux grossiers; ou tu t'étonnes de la politesse de tous ces blonds enfants,

qui distribuent leurs « *Tag* » et leurs « *Morgen* » avec une prodigalité sans pareille.

Tu arrives ainsi à Badenscheuern, un hameau prétentieux, dont les habitations affectent des airs de monuments, les boutiques des mines de magasins, les « gasthof » des aspects d'hôtels, et tu poursuis ta promenade à l'ombre de pommiers tachetés de points odorants et vermeils. De longs plans de légumes zèbrent la vallée ; des femmes sarclent leurs petits domaines avec un soin jaloux, pendant que leurs enfants se réunissent à trois, à quatre, pour secouer un arbre récalcitrant et croquer ses belles pommes, plus cramoisies que leurs joues colorées : toutefois l'arbre tient bon et les fruits se bercent avec dédain au-dessus des têtes de nos jeunes gourmands.

Cependant l'Oosthal semble se rétrécir : les derniers contreforts de l'Hardtberg avancent audacieusement leurs masses, comme une vague monstrueuse prête à engloutir toutes ces chétives maisonnettes. Mais le flot de montagnes s'arrête à temps et, tandis que tu en contournes les flancs arrondis, tu surprends à ses pieds le beau village d'Oos, épanoui autour de sa nouvelle église, au seuil même de la plaine rhénane.

Il existe à deux pas de la nouvelle préfecture une superbe avenue, presque digne de rivaliser en beauté avec celle de Lichtenthal, bien qu'elle n'en ait ni l'importance, ni la réputation, l'allée des Soupirs. Ses arbres puissants marient leurs rameaux dans les airs et leurs branches flexibles inclinent en mobiles retombées susurrant aux baisers de la brise. Durant les plus chaudes journées de l'été, il y règne sans cesse une fraîcheur bienfaisante et un demi-jour mystérieux qui en augmentent encore le charme. Emprisonné dans ses frêles barreaux de feuillage, le regard ne saisit que deux trouées lumineuses, à chacune de ses extrémités ; l'âme

seule peut y voler à son gré et planer dans une atmosphère sans bornes. Le nom de l'avenue lui-même prête à la rêverie et à la méditation ! Pourquoi « l'allée des Soupirs » ? Serait-elle si souvent la consolatrice des amants malheureux et le témoin de leurs larmes ? Non ! C'est la voisine de l'ancien cimetière, la vieille confidente des veuves inconsolables, des époux désespérés, des fils et des filles en pleurs !

Il n'y a pas loin de là au hameau d'Anaberg, quelques cabanes de paysans plantées au sommet de l'Haeslig, parmi des noyers, des pruniers, et autres arbres à fruits.

L'Haeslig est une fertile colline, adossée au Mont-Mercure et dominant Bade du côté de l'est. On l'a choisie pour y établir le nouveau réservoir des eaux de la ville, et, afin de rappeler ce travail important par un monument impérissable, on y a construit une belle façade de grès rose au-dessus de la citerne elle-même. Cette façade est couronnée d'une rampe antique surmontée d'énormes tridents de fer ; elle a pour décoration le dieu de la mer, Neptune, chevauchant sur un dauphin, et deux masques crachant sans cesse, à chacun de ses côtés, une eau limpide et pure. Un écusson porte ces mots : « Aurelia aquensis. Commencée en 1877, terminée en 1878. » La Bade moderne s'est souvenue de la Bade ancienne.

Sur la déclivité d'une ondulation de la colline, un blanc ruban se déroule entre une double muraille de pierres grises et de noirs sapins : c'est le nouveau cimetière, le « Friedhof », « le Champ de Paix », ainsi que l'appellent les Allemands. Les tombes s'y pressent les unes contre les autres, blotties dans la verdure, à l'ombre d'un saule-pleureur, sous un réseau de vigne-vierge et de lierre, au milieu d'un jardinet, avec des couronnes d'immortelles, un bouquet de fleurs, une écharpe de mousseline, un petit banc, une pierre en manière de

prie-Dieu pour le pieux visiteur. La plupart sont de modeste apparence : un ange agenouillé lève la main au ciel ; quelque candide jeune fille sème des fleurs autour de son piédestal de marbre. Comme épitaphes, des noms appartenant à toutes les nationalités ; comme emblème de la reconnaissance de Bade envers ses héroïques enfants morts au champ d'honneur, un obélisque tronqué, couronné de quatre têtes de lions mordant férocement des chaînes suspendues au-dessus des villes de Woerth, Metz, Paris, Strasbourg, et portant l'inscription : « Avec Dieu, pour le Prince et la Patrie. Aux héros de 1870 et 1871 : la ville de Bade, 1873. ». Au milieu du cimetière, une chapelle octogone, un malheureux pastiche du baptistère florentin, abrite deux toiles, une « Ascension » et une « Résurrection de Lazare », si mauvaises, si fantasques, qu'elles doivent souvent troubler l'esprit de maints convois funèbres. A ce seul titre, on devrait leur assigner une autre demeure, où chacun pût, à leur vue, librement éclater de rire.

LETTRE VI.

Aspect matinal de Bade. — Le marché. — Effets démoralisateurs du chou sur la vertu allemande. — Le langage des fleurs. — Les philosophes du poète. — Le Sophienruhe. — La source du marquis de Montpernis. — Le vieux Château. — Impression première. — La chapelle de Saint-Ulrich. — Aspect grandiose des ruines. — Leur histoire. — La vie seigneuriale reconstruite au gré de l'imagination du visiteur. — La tour et son belvédère. — Légende de la Vierge et de la Margrave. — Un diadème de granit. — Promenade au milieu de ruines cyclopéennes. — La Nymphe des Rochers.

C'était le 19 août. Je m'éveillai dès 6 heures. J'ouvris ma fenêtre : une fraîcheur parfumée m'inonda de ses effluves bienfaisantes, tandis que j'admirais la vallée encore drapée dans son nuageux vêtement du matin, vaporeux comme celui d'une sylphide. Je sortis anssitôt habillé et traversai la ville, où bourdonnait déjà toute une active population de jolies soubrettes, d'ou-

vriers en chemin pour leurs travaux, de cantonniers ratissant les routes, émondant les pelouses, polissant les sentiers, abattant sans merci la branche folle qui osait avancer la tête au-dessus de la promenade. Quelques baigneurs se dirigeaient vers la Trink-halle ; les chevaux piaffaient dans leurs écuries, pendant que les cochers donnaient un dernier coup de brosse à l'attelage ou revêtaient leurs élégantes livrées, que l'on croirait faites d'un lambeau de ciel par un temps semblable à celui d'aujourd'hui.

J'atteignis ainsi la « Marktplatz » : elle avait disparu sous des pyramides de carottes, derrière des échafaudages de poireaux et de céleris, sous des duvets de cerfeuil, de persil. sous des montagnes de choux ombrageant de saines et fortes campagnardes, dont les visages épanouis osaient à peine sortir du mouchoir écarlate qui leur servait de carapace. Du haut de la tour, ce tableau devait ressembler à un gigantesque parterre de verdure, semé de fleurs cramoisies ondulant au souffle du vent.

Je traversai la place et gagnai, par des ruelles escarpées, la terrasse du Château-Neuf. Appuyé à sa rampe, je regardai de nouveau le pittoresque marché : les montagnes de choux me parurent plus nombreuses, plus élevées. Il y en avait partout : auprès des maisons, sur les degrés des rues, contre les murs et contre le portique de l'église paroissiale. Ces globes aplatis, d'un blanc verdâtre, découpés par mille veines délicates qui en font de vraies dentelles lorsque la nature ou les insectes ont sucé leur sang, me remplirent de mélancolie. Je me rappelai leur destinée, et ce souvenir retraça dans mon esprit tout un monde de scènes touchantes et poétiques. Le chou et la poésie ! Voilà des choses que tu penses sans doute deux ennemies irréconciliables? Qui sait? Ne crois-tu pas, qu'en cherchant un peu, nous trouverions que ce pauvre légume fut souvent la cause de bien des

églogues et des idylles? Que de déclarations d'amour n'ont point été faites sous sa protection, pendant que, discret comme un fruit bien élevé, il fumait nonchalamment sur la table d'une brasserie, voilant nos amoureux de ses grises vapeurs et les protégeant contre les regards scrutateurs de voisins incommodes! Que de fois n'a-t-il servi d'intermédiaire entre un beau gars et une belle fille, qu'il a réunis dans quelque auberge, à l'occasion de quelque fête, au milieu de quelques joyeux et gais amis! On ne refuse point une portion de choux! Et si cependant on savait la grandeur du péril auquel on s'expose ...! Quel fumet! Quelle odeur!! Mais le plat n'est point vide: peut-on laisser d'un mets si savoureux et lui faire aussi sanglant affront? On en reprend et, tandis qu'on l'achève, le vin clairet du coteau échauffe les cervelles. Alors les yeux s'illuminent, les joues s'empourprent, le bon gros rire des paysannes élargit leurs lèvres vermeilles, un chanteur entonne quelque vieux refrain du pays, on danse au son d'un crin-crin criard... Puis... la nuit est superbe et le ciel étincelant d'étoiles; le bois est à deux pas... On s'y perd jusqu'aux premières heures du jour! — Et dire que le chou, ce légume si vertueux en apparence, est l'auteur de tous ces maux! Henri Heine affirmait qu'aucune Allemande ne pouvait résister aux douceurs d'une oie rôtie: il en est peu qui ne se laisseront séduire par les parfums d'un plat de choucroute en ébullition.

Auprès du château, sur la pente de la colline, mille rosiers élèvent leurs têtes embaumées au-dessus de la haie qui les enclot. Il y en a de toutes les espèces; le jardin entier n'est qu'un vaste bouquet de roses décorées des noms les plus pompeux: la « Gloire de Dijon », la « Malmaison »....C'est qu'on aime les fleurs ici. On en trouve partout: au corsage ou dans les cheveux des dames, à la boutonnière des messieurs, aux chapeaux des enfants.

Un jour, je vis même une tunique saupoudrée de touffes de violettes de Parme, et c'était, ma foi, fort gentil. Et puis, ces jolis bijoux de la nature ne sont-ils point la plus charmante et la plus muette messagère entre deux âmes nouvellement éprises? Jadis les galants chevaliers du Rhin révélaient l'état de leur cœur par la couleur de leurs vêtements: l'amour naissait-il en eux, leur pourpoint était vert; avaient-ils l'espoir de gagner la tendresse de leur amante, ils se vêtaient de blanc; le rouge montrait toute l'étendue et toute la violence de leur passion; leur inaltérable fidélité se manifestait sous l'aspect de velours ou de satin bleu, et, s'ils parvenaient au comble du bonheur, le jaune était la preuve de leur triomphe et de leur joie. Aujourd'hui l'Allemand fait fi du langage des chiffons; il lui préfère la voix des fleurs, et c'est à leurs pétales débordant d'éclat et de parfums qu'il confie ses espérances.

Derrière ce champ de roses, de petits ânes, enfouis sous des bâts aussi éclatants que des selles castillanes, rêvaient mélancoliquement aux saveurs du chardon, en attendant qu'un touriste paresseux se servît de leur échine pour gravir la montagne. Ces pauvres bêtes avaient l'air si déconfit, que j'eusse voulu les consoler en leur lisant un chapitre du bel ouvrage que Victor Hugo vient de consacrer à la célébration de leurs modestes vertus. Mais je n'avais point l'œuvre entre les mains et, si je l'avais eue, le temps aurait manqué pour ma lecture, car toute une famille s'empara des philosophes du poète, et les voilà partis, bêtes et gens, vers les hauteurs du Battert.

Je suivis quelque temps la caravane, y trouvant, je te l'avouerai, grand amusement. Voir un homme à califourchon sur un âne, cela m'a toujours fait rire. Quoi de plus drôle que ce grotesque cavalier, oscillant de droite et de gauche sur la croupe de l'animal ainsi

qu'un bonhomme de caoutchouc, s'arc-boutant aux rênes afin de ne point glisser en bas de sa monture, et laissant pendre deux jambes qui ballottent contre les flancs du baudet comme celles d'un paillasse farci de foin ou de son. L'un des excursionnistes était aussi maigre et aussi long qu'une asperge ; son âne paraissait le plus petit de la bande : tous deux auraient déridé le prince de Bismarck lui-même.

J'abandonnai la joyeuse société au premier sentier que je découvris dans la forêt, tandis qu'elle continua à monter bruyamment les interminables lacets que la grand'route décrit sur le flanc de la colline.

Je venais d'entrer sous bois, quand je m'aperçus que le sentier n'en était pas un. Les hêtres et les sapins s'entrelaçaient fraternellement, obstruant à chaque instant le passage ; j'en écartais les rameaux et me glissais à travers leurs trouées. Après dix minutes d'escalade environ, j'étais aux pieds d'un massif de rochers émergeant au-dessus d'un lit de mousse, de feuilles mortes et d'aiguilles de pins. A leur crête, je trouvai un pavillon rustique, coiffé d'un toit de chaume et garni de bancs déchiquetés par les noms de voyageurs heureux de rappeler leurs promenades aux futures générations Ce pavillon a pris pour marraine l'ancienne princesse Sophie : c'est le « Sophienruhe ». Il serait, je crois, difficile de trouver un lieu de repos plus frais, plus charmant : les rochers dessinent devant lui une rampe de pierre cyclopéenne, les arbres tracent au-dessus de son cône moisissant une voûte mouvante de verdure, et d'habiles ouvertures, pratiquées dans le voile de sapins tremblotant à sa face, comme les yeux de verre plaqués aux rideaux des théâtres, ménagent de ravissants coups d'œil sur la vallée. Autant de tableaux vivants, enfermés dans un cadre mobile de feuillage jaunissant à la lumière, noircissant dans l'ombre,

miroitant au soleil sous le souffle du vent. Et ces tableaux changent au gré de mes désirs, car, selon que je marche ou recule, leurs sujets s'agrandissent, se transforment ou diminuent.

Quand j'eus regagné le chemin, une bonne vieille femme m'offrit un verre d'eau, qu'elle emplit à une petite fontaine joignant son babillage à celui des mésanges. Il y avait auprès de cette fontaine un monument. J'en lus l'inscription : elle m'apprit qu'il avait été élevé par les Badois au marquis de Montpertnis, le créateur de la route du Battert. Les éclopés, les paralytiques et les gens mous y inscrivent leurs noms en signe de reconnaissance ; les touristes bien portants, amants des bois et des montagnes, le regardent avec indifférence, sinon avec colère, car ils préfèrent le sentier abrupt et sauvage aux allées sablées des parcs.

J'arrivai alors en quelques instants au pied du vieux Château. Il m'apparut comme une ruine gigantesque, dont les murs séculaires dressent à une hauteur incroyable leurs lambeaux lézardés, au-dessus d'une ceinture de sapins puissants. Mais à peine avais-je fait quelques pas que j'éprouvai une première désillusion : au lieu d'y trouver comme introducteur quelque hallebardier de la suite du comte Herrmann, j'y fus reçu par des garçons en habits noirs et cravatés de blanc, qui m'offrirent, en guise de laisser-passer, une carte des mets et des vins ; au lieu d'y écouter la voix rude et sévère de la sentinelle des margraves, je n'y entendis que l'accent mielleux et flatteur de marchands et de marchandes d'objets en bois sculpté, qui eussent voulu me faire acheter tout leur étalage.

Je pénétrai dans un large couloir d'entrée, le couloir d'un palais de géants. Ses murailles ébréchées déchirent une bande d'azur dans le ciel, et un arbre tordu, crevassé, rongé par les ans et les vers, y accroche ses racines

avec l'énergie d'un arbre qui sent approcher la mort. Il s'affaisse sous le poids de son grand âge, retombe presque jusqu'au sol. Mais il ne veut pas mourir! Il fait un suprême effort, se redresse, s'appuie au mur de face et, fier de son énergique vieillesse, déploie son branchage comme un bouquet de feu d'artifice.

A la gauche de ce couloir, et donnant sur une cour, je remarque l'ancienne chapelle de Saint-Ulrich, restaurée durant ces derniers temps dans le style moyen-âge. Des tables dressées y tiennent la place des prie-Dieu, le bruit des verres et de la vaisselle a remplacé celui des cloches, le chant des promeneurs et des amoureux le cantique du chapelain et de ses nobles ouailles, — car l'oratoire de Saint-Ulrich est aujourd'hui le temple de Pantagruel et de Gargantua. Dans l'antique sacristie, de blancs marmitons font mijoter leurs sauces là où coulait le vin destiné au saint office, et les senteurs des ragoûts volent vers Dieu au lieu des parfums de l'encens.

Je monte encore quelque peu et avance jusqu'au centre des ruines. Elles sont immenses, colossales, saisissantes de grandeur et d'audace! Leurs débris escaladent le rocher d'étage en étage, s'élevant comme des demeures de cyclopes sur des marches titanesques. De quelque côté que je dirige le regard, je suis environné de précieuses reliques, dont chaque morceau retrace à l'historien l'existence de la puissante famille des margraves de Baden-Baden. Vingt princes y ont vécu, depuis le comte Herrmann, jusqu'au margrave Christophe, le bâtisseur du nouveau Château; tous ont fortifié le manoir, tous l'ont agrandi, tous ont pris à cœur d'embellir le berceau de leur race et de leur puissance, jusqu'au jour où la cour redescendit la montagne pour s'établir sur le Schlossberg. Ce fut alors la retraite des veuves: perdues dans cet énorme palais, égarées dans la solitude de la forêt, elles ne pouvaient choisir de refuge plus proprice

à l'épanchement de leurs larmes. Mais les Français vinrent troubler cette pieuse solitude : le 24 août 1689, l'Alte Schloss s'écroula sous les attaques de ses ennemis! Ce que la bombe et la mine avaient épargné, le Temps l'abattit de son impitoyable faux : les murs se pulvérisèrent, l'aquilon renversa leurs pierres vermoulues, les pluies et les gelées d'hiver fendirent ses glorieux débris. Il fallait courir au secours du château mourant si on ne voulait le voir bientôt périr de consomption. Le grand-duc Léopold fut son protecteur, et Metzger, l'inspecteur des jardins d'Heidelberg, son heureux chirurgien. Il réunit ses membres épars, fortifia ses parties affaiblies, releva les pièces gisant sur le sol. Depuis lors, le malade a recouvré la santé et se présente au visiteur comme un vieillard pimpant et vert.

Voici d'abord le corps de bâtiment principal, quatre murs dessinant un vaste rectangle, si larges qu'on pourrait fouiller leur épaisseur et s'y creuser un abri, si élevés que leurs crêtes déchiquetées s'élancent au-dessus des sapins pyramidant à leur base. Des voûtes, il n'en reste rien, pas même la trace : si je lève la tête, je ne découvre qu'un pan d'azur, dans un cadre ébréché prenant aux rayons du soleil des teintes grises et roses. Trois rangs de baies superposées rappellent les trois étages de cette partie du château : Apollon darde ses flèches par leurs ouvertures et se joue dans le feuillage des arbres, veillissant à l'intérieur du palais des margraves. La brise agite légèrement leurs feuilles, leur chuchotement harmonieux anime les ruines, et la voix langoureuse des harpes éoliennes paraît le chant plaintif de quelque nymphe des bois.

Tandis que je me promenais au milieu de ces poétiques débris, j'y rencontrais, à chaque pas, un reste, un souvenir, une ombre de leur grandeur déchue. En contemplant les colossales proportions de la salle des Chevaliers,

je me demandais combien de personnages illustres y avaient été les hôtes des princes du Battert, combien de convives avaient pris place autour de ces tables gigantesques, ployant sous leurs charges de viandes et de venaison, combien de nobles cœurs avaient susurré de serments d'amour dans l'embrasure des fenêtres, assis sur ces rudes siéges de pierre, en présence des beautés que la nature étalait à leurs yeux ; en voyant ces hauts et solides appuis des cheminées, je me remémorais les longues veillées d'hiver pendant lesquelles la famille se réunissait autour d'un bon feu pétillant, écoutant les récits des exploits guerriers de son chef ou les péripéties de ses chasses aventureuses ; en plongeant le regard au fond de ce puits bayant dans un coin des ruines, je me reportais au milieu des luttes fratricides et sanguinaires du moyen-âge et je me figurais un cercle de guerriers altérés, se pressant avidement autour de cette margelle effritée ; en m'arrêtant auprès de cette colonne solitaire, trapue comme un nain vigoureux, avec son chapiteau bizarrement ouvragé et ses fantastiques sculptures, je songeais à cette pittoresque architecture des siècles passés, issue de l'imagination drolatique des vieux artistes germains ; en me promenant au haut de ces murs, sur la cime desquels trois personnes marchent aisément de front, je m'imaginais combien grands étaient les charmes de cette seigneuriale habitation, quand la cour des margraves la rehaussait de son luxe et de son éclat.

J'ai alors gravi le rapide escalier qui conduit à la partie la plus élevée du château, courbant le dos sous les portes écrasées de chambres étroites, basses, obscures, sans doute les cachots réservés aux ennemis malheureux, fouillant de l'œil quelque réduit plus sombre encore, tapissé de lierre et de mousse, la demenre des chauves-souris et des lézards, grimpant le long des

murailles, fendillées et craquelées à l'exemple d'un tesson de faïence japonaise.

J'atteignis ainsi la haute tour, plantée au sommet de l'édifice comme une aigrette de pierre, d'où l'œil embrasse un incomparable panorama. La vue qu'on découvre de sa terrasse vaudrait à elle seule un voyage à la charmante et coquette ville d'eau. Elle est là, à mes pieds, pressée dans un vivant cordon d'arbres de toutes les essences et de tous les tons, nageant dans un lac de prés découpant des baies minces et effilées dans le noir manteau des collines, enveloppée dans un blanc filet de routes et de sentiers qui l'étreignent comme une colossale toile d'araignée, protégée par un rempart de montagnes noyées dans une brumeuse atmosphère comme des fées dans leurs vêtements de brouillards et de nues. Ces monts affectent toutes les formes, et cependant leurs lignes folles se marient harmonieusement en un superbe ensemble. Tantôt ils tracent une infranchissable barrière dans l'azur du ciel : ce sont les montagnes élevées de l'Herrenwiese ; tantôt ils ondulent comme une mer de sapins élevant ses vagues du gai hameau de Lichtenthal jusqu'aux hauteurs boisées de l'Iwerst ; tantôt ils se montrent sous l'aspect d'un dôme velouté, comme le Froemersberg, ou percent les nuages de leurs cônes allongés, comme le Mercure et son voisin, le petit Staufenberg ; d'autres portent orgueilleusement sur leurs têtes éternelles les bribes des châteaux qui les décoraient jadis : tel est l'Yberg, paré des faibles morceaux de son palais d'autrefois. Vers l'Occident, la plaine rhénane s'étend sans limites, mêlant ses prés et ses campagnes aux vapeurs de l'horizon ou mourant aux pieds des sinuosités mamelonnées des Vosges. Telle je la vois, je la prendrais pour un océan de verdure, jaunissant sous les coups de Phébus, avec mille ilots noirs et sombres, dessinés par de capricieuses pièces de forêts,

avec de pittoresques hameaux dont les toits écarlates s'enflamment à la chaleur de midi, pareils à de colossales pivoines épanouies au milieu d'une pelouse énorme, avec un ruban étincelant d'argent, courant en cercles éblouissants de la vieille cité de Spire jusqu'à Strasbourg, la vaillante capitale alsacienne.

Un semblable séjour ne devait-il point avoir sa légende ? Les habitants de la vallée redisent encore à leurs fils le miracle qu'ils ont appris de leurs aïeux. C'était vers le milieu du XV^me^ siècle. La peste, ce terrible fléau, moissonnait la contrée avec une rage sans exemple. La veuve ne pleurait pas longtemps la mort de son époux, car elle allait bientôt le rejoindre au tombeau ; les enfants mouraient comme de jeunes fleurs à peine écloses, car la terrible maladie n'épargnait personne : elle fauchait impitoyablement dans tous les rangs et dans tous les âges. On avait essayé mille remèdes ; la médecine impuissante avait appelé l'église à son secours, mais prières, messes et neuvaines, rien n'y faisait : le ciel était sans pitié.

Un jour que la chaleur était insupportable et que la maladie redoublait de violence, la margrave priait avec une ferveur inaccoutumée, la figure cachée dans les mains, les coudes appuyés à l'une des fenêtres du château. Tout à coup il lui sembla qu'un éclair effrayant venait d'incendier la vallée ! Elle ouvrit les yeux : elle était en présence de la Vierge, portée sur un neigeux flocon de nuages par un concert d'anges. La margrave faillit s'évanouir ! Quand elle eut repris ses sens, la Mère du Christ lui dit :

« Dieu a voulu châtier les crimes d'un peuple rebelle « à ses lois. Mais la bonté du Seigneur est inépuisable : « il pardonnera au troupeau mutiné si son chef lui indique, « de sa houlette, la voie de la vertu et de la piété. Tu as

« deux fils : que l'un d'eux se consacre au service de « Dieu ! A ce seul prix le Créateur accorde son généreux « pardon aux brebis égarées. »

A peine Marie avait-elle prononcé ces mots, qu'elle s'envolait vers le ciel : quelques secondes encore, et la margrave ne voyait plus qu'un point lumineux toujours pâlissant, d'où les voix mourantes des séraphins arrivaient faiblement jusqu'à elle.

Le lendemain, les cloches sonnaient à toute volée dans l'Oosthal, des groupes de paysans emplissaient les vallons du bruit des cantiques et un nombreux clergé, revêtu de luxueux habits sacerdotaux, montait lentement la pente du Schlossberg, suivi de tout un peuple en prières. C'est que l'enfant aîné de la margrave allait renoncer au monde, pour enfouir son innocence et sa jeunesse dans quelque lointain couvent.

Puis, on vit la procession reprendre le chemin de la vallée, les cloches se turent, les hymnes cessèrent : la pieuse souveraine n'avait plus qu'un fils, mais la peste avait disparu !

Les courts moments que je passai au milieu des débris de l'Alte Schloss comptent parmi les plus agréables souvenirs de ma villégiature à Bade. J'y serais resté tout un jour, que ces salles crevées et désertes ne m'eussent point ennuyé, que ces murs solitaires ne m'eussent point paru monotones, que ces réduits humides et froids m'eussent toujours semblé de chaudes et vivantes prisons. Mais il me fallait encore atteindre le sommet du Battert, car j'y voulais voir le diadème dont la nature a ceint la tête de la princière montagne.

A peine ai-je traversé le grand couloir du château, que le sentier s'engage à travers un amas bouleversé de rocs et d'éboulis, que parfois il repousse de son chemin ou dont il se sert en guise d'escalier. Çà et là, quelques

blocs énormes tendent leurs cous grisâtres au-dessus de leurs voisins enfants, comme s'ils étaient les commandants de toute cette armée de monstrueux cailloux. Des arbres, malades dans leurs lits de porphyre, s'étiolent dès leur jeunesse ou se tordent dans les douleurs de l'écrasement; d'autres, plus vigoureux, écartent la pierre qui les étreint et déploient leurs rameaux au-dessus de cette mer de granit.

Me voilà presqu'au sommet de la colline : quelques marches encore, et je foule le point le plus élevé de la montagne où l'homme ait laissé des traces de son séjour. C'était anciennement une forteresse, une tour de garde, quelques simples travaux de défense,... que sais-je et que m'importe? Il n'en reste aujourd'hui que des miettes, à peine de quoi dessiner l'espace que le monument occupait jadis. Toutefois, ce qui n'a point disparu, c'est sa merveilleuse situation, et, comme conséquence, son incomparable point de vue. La chaleur atteint en ce moment sa plus grande intensité, le soleil boit avidement l'humidité de la vallée : le paysage apparaît derrière une gaze transparente, tamisant la lumière et noyant les couleurs dans une brume bleuâtre.

A quelque distance de cette terrasse, un poteau montre du doigt le chemin des Rochers. Les voici. Deux d'entre eux se dressent d'abord comme des sentinelles avancées, montant la garde à l'entrée du chaos. Mais leur consigne n'est point sévère : loin de me repousser, ils semblent plutôt m'inviter à pénétrer dans leur camp.

Quel fouillis, quel bouleversement, quelle confusion, quel cataclysme ! Ils sont là cent, mille, pareils aux ruines d'un temple cyclopéen, s'élançant dans l'espace ainsi que la proue du navire qui domine l'océan, élevant leurs crêtes effilées dans les airs, fiers de leur vieillesse et de leur audace! Tantôt hérissés d'arêtes, tantôt unis comme le marbre, tantôt composés d'assises superposées

et arrondies, ils prennent toutes les formes, se montrent dans toutes les positions, s'asseyent sur des bases immenses ou se maintiennent à peine en équilibre sur quelque anguleuse aspérité, près de rouler d'un moment à l'autre jusqu'au fond de l'abîme béant à leurs pieds. Leurs faces ont des tons gris et rouges : on les dirait encore souillés du sang échappé de leurs blessures lors de leur écroulement ; un léger duvet de mousse vert-de-grisée les tapisse d'un vaporeux tissu ; quand le soleil les éclaire, la beauté de leurs teintes est inimitable. Des sapins audacieux plongent leurs racines dans leurs maigres fissures, des chênes rabougris s'écrasent entre leurs blocs et quelques folâtres sorbiers balancent dans le vide leurs baies cramoisies.

Il en est qui surgissent comme les reliques d'une féerique colonnade, dont deux fûts insolents ont bravé les efforts de la tempête. Rien n'a pu les abattre ! La foudre s'est éteinte contre leurs flancs invulnérables ; Borée s'est vainement déchiré aux tranchants de leurs angles : il a fallu l'intelligence de l'homme pour renverser, sinon leurs masses, au moins leur orgueil. Un pont fragile s'appuie sur leurs têtes domptées, chaque voyageur les souille sous ses pas et la touriste hardie s'y repose, là où l'aigle osait à peine bâtir son aire. Près de ce pont, un pauvre chêne, courbé sous le poids des ans, incline son vieux corps et s'offre comme couche à la jolie baigneuse, que l'ascension de la montagne a fatiguée. Si alors Phébus inonde la vallée de lumière, si le Rhin étincelle dans son lit de prés et de bois, il n'est point de sofa plus moelleux que ce siége aérien.

Ici se termine pour la plupart des curieux leur promenade aux rochers. Ces messieurs ont grand tort. Qu'ils prolongent quelque peu leur excursion sur la cime de la montagne, ils ne regretteront, ni le temps qu'ils auront perdu, ni la peine que cette course leur

aura occasionnée. Le sentier est d'ailleurs bien facile ; il ne cesse de courir, à l'ombre des sapins et des hêtres, sur la crête aplanie du Battert. De temps à autre, de faibles empreintes de pas marquent dans la mousse et le mort feuillage de sinueuses rigoles de verdure : ce sont les chemins minuscules qui mènent aux autres blocs de rochers.

Te dirai-je qu'ils surpassent en grandiose magnificence ceux que je viens d'abandonner? Je ne l'oserais, tant fut grande l'impression que je ressentis à la vue des premiers. Et cependant, ceux-ci sont admirables, avec leurs coupes variées, leurs sauts extravagants, leurs saillies vertigineuses, leurs noires et profondes crevasses. Tantôt, je grimpe au sommet de leurs pointes : la vallée se déroule sous moi, toujours plus séduisante, plus azurée ; tantôt, je redescends dans leurs fentes obscures, le long de grossiers escaliers, par des chemins à peine tracés, et toujours je les découvre sous des aspects divers, sous des teintes différentes, avec des profils fantasques et nouveaux. Il faut les voir lutter contre les arbres éclos entre leurs masses! C'est une guerre sans fin, pleine de cruautés et de tortures, et dont, bizarre résultat, l'arbre triomphe le plus souvent A peine a-t-il vu le jour, que deux rochers l'écrasent entre leurs pinces de pierre ; on entend ses fibres se broyer sous l'irrésistible pression du roc ; sa sève retombe en larmes laiteuses sur le sol. Toutefois, ce n'est là qu'une blessure ; l'arbrisseau restera estropié, mais vivra. Dès qu'il a cicatrisé sa plaie, il reprend sa croissance et nargue son ennemi, au-dessus duquel il balance son panache de vert branchage. Une autre fois, le rocher appuie de tout son poids sur la tête du nouveau-né, mais l'enfant se rit de ses peines et, avec la souplesse du jeune âge, glisse contre ses parois, les contourne et reprend hardiment son essor.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

J'atteins ainsi l'extrémité de ce colossal diadème, dont je longe lentement la base afin d'en contempler l'ensemble. Tous ces joyaux de porphyre me paraissent encore plus variés, plus capricieux, plus bouleversés, plus déchiquetés, que lorsque j'étais à leur faîte. Voici quelque vieille tour, voilée de la patine des siècles; voilà quelque mince obélisque, gracieux comme une aiguille égyptienne; quelque léger campanile, penché comme s'il courbait la tête sous la rage du vent; quelque colonne frustre, dont le chapiteau, les volutes, les sculptures gisent pêle-mêle dans la forêt. N'avais-je point raison de te dire que cette parure ressemblait à quelque édifice de Titans écroulé, renversé par une terrestre commotion? Vois ces piliers mal affermis, dont de petites pierres soutiennent les assises irrégulièrement taillées; vois ces blocs saillants, ridés comme le ventre du dieu Gambrinus; vois ces amas de granit formés de couches habilement superposées, ces passages voûtés comme les portes d'un palais!.... Quelles ruines, que celles dont les débris atteignent la hauteur des montagnes, dont les murs ont l'épaisseur des collines, dont les supports et les ornements ont la grandeur de tours et de rochers! Et que l'homme comprend la puissance de la nature, au milieu d'un aussi grandiose spectacle!

Ce tableau me rappelle une légende, dont j'ai vu l'image sous le portique de la Trinkhalle.

Un brillant seigneur battait la forêt avec deux chiens pour tout compagnon. Il y avait longtemps déjà que ses limiers furetaient sous bois, sans qu'il en sortit le moindre chevreuil. Notre seigneur, désespéré, se disposait à regagner le château paternel, quand il vit bondir d'un fourré une biche blanche comme la neige. C'était la plus belle bête qu'il eut jamais rencontrée dans ses courses aventureuses. Il lance aussitôt ses chiens, les

excite de ses cris, prépare la flèche meurtrière, vole lui-même à la poursuite de la biche merveilleuse. Rien ne l'arrête. Il escalade les ravins, franchit les fossés, surmonte tous les obstacles avec une vitesse incroyable. Quelques pas encore, et la bête est à sa portée !....

Mais soudain, il recule épouvanté en présence d'une ravissante jeune fille. Son visage virginal a la fraîcheur de la rose, ses yeux langoureux sont faits d'azur. ses lèvres de carmin et ses cheveux blonds, ondulant au souffle de la brise, ont l'éclat de la soie. Une longue draperie de lin, d'une merveilleuse pureté, laisse deviner la perfection de ses formes, et découvre une épaule que Phidias eut voulue pour modèle.

« Que t'a donc fait ce pauvre animal, lui dit-elle d'une « voix lente et harmonieuse? La plaine ainsi que la vallée « sont à toi : ne peux-tu nous laisser la montagne?

Le noble chasseur voulut se jeter aux pieds de la jeune fille : elle avait disparu ! Depuis lors, il erra triste et solitaire dans la forêt, l'écho du Battert redit bien des fois ses serments d'amour, ses larmes mouillèrent bien souvent le tapis de la colline, mais jamais l'apparition ne se représenta ! C'était la Nymphe des Rochers.

LETTRE VII.

Ebersteinburg. — Histoire du noble Isembart et de la féconde Irmensaul. — Les restes du vieux manoir ; souvenirs des amours du vaillant comte d'Eberstein et de la belle Hedwige. — Un déjeuner au château d'Ebersteinburg. — Le donjon moderne et son panorama. — Le château de la Favorite ; son style rococo ; mauvais goût de ses appartements. — Une margrave « à la fois nonne, odalisque, courtisane et sorcière. » — Le pavillon accusateur. — Un brevet de bonté décerné par un chat.

Il est, je crois, peu de familles souveraines, qui possèdent autant de châteaux modernes ou de donjons gothiques ruinés, que la famille grand-ducale de Baden-Baden. Chaque colline de la plaine rhénane a quelque tour ébréchée pour parure, chaque vallon a ses fossés et ses murailles renversées : autant de décors, qui poétisent la nature et conduisent le voyageur dans le pays enchanté des légendes.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Je vis hier l'Alte Schloss ; me voici dans le manoir dix fois séculaire des Seigneurs d'Eberstein.

Il est bien vieux ce château, que les poètes comme l'histoire ont entouré d'une auréole de gloire impérissable ! Si j'en crois Clio, ce fut d'abord une tour de garde, d'où les Romains surveillaient les rives du fleuve ; puis, une forteresse, que les Francs élevèrent contre leurs turbulents ennemis, les Allemanni, et qui devint bientôt la résidence des comtes de la contrée.

L'un d'eux, ainsi le veut la tradition, serait le père de la race brillante des maîtres d'Eberstein. Il s'appelait Isembart, vivait à l'époque du grand empereur Charlemagne et avait pour femme la cruelle Irmensaul.

La fable ne dit point si les nobles époux brûlaient l'un pour l'autre d'un amour tendre, mais ce qu'elle rapporte, c'est l'étonnante fécondité de la châtelaine.

Un jour, elle mit au monde douze enfants, ni plus, ni moins ! La colère d'Irmensaul fut terrible : elle s'en prit à son mari, au ciel, à Dieu lui-même ! Douze enfants en une seule couche ! N'y avait-il pas de quoi courroucer une âme, fut-elle aussi patiente, aussi résignée que celle du bon Job, le lépreux ? Il fallait, à tout prix, se débarrasser de l'innombrable famille. Une camériste fut chargée de ce soin. Le Rhin était à deux pas : elle y jetterait sans pitié les douze pauvres petits êtres.

Mais Isembart veillait heureusement sur le sort de ses enfants. Il les arrache des bras de leur bourreau, achète son silence et les élève en secret, sans doute afin d'éviter toute querelle de ménage avec la marâtre, à laquelle il est malheureusement uni. Puis, quand ils ont tous grandi en beauté, en sagesse, en valeur, il les présente à leur mère :

« Voici, lui dit-il, nos douze fils bien-aimés, tous « vaillants et preux chevaliers, l'honneur et la joie de

« leurs parents; remercions le ciel d'avoir ainsi béni « notre union. »

Irmensaul se jeta en larmes aux pieds de son magnanime époux :

« Seigneur, s'écria-t-elle, la grandeur de votre âme « est sans limites. Puissent nos fils ressembler à leur « père ! ».

La prophétie s'accomplit, paraît-il, car les douze enfants devinrent chacun le fondateur d'une souche glorieuse. Eberhard, l'un d'entre eux, est considéré comme le premier représentant des princes d'Eberstein.

Quoiqu'il en soit, Clio ne paraît accorder qu'une médiocre confiance à tous ces contes populaires. Pour elle, Berthold I serait l'ancêtre jusqu'auquel l'héroïque famille pourrait faire remonter sa naissance, et c'est accorder, d'ailleurs,à celle-ci, un brevet de vieillesse, dont elle peut, à juste titre, se montrer fière.

Ebersteinburg est superbement planté sur la cime aiguë d'une colline, dont le cône va sans cesse s'amincissant et dont les parois boisées dessinent, au milieu des campagnes environnantes, un charmant pain de sucre de hêtres et de sapins. Ces parois sont si escarpées, que le sentier, qui s'y accroche, s'enroule autour du pain comme un boa monstrueux autour d'une proie colossale Cette admirable situation explique les insurmontables difficultés que rencontra l'empereur Othon, quand il voulut se rendre maître du château. La tradition rapporte les péripéties de cette lutte légendaire, qui se termina par la victoire et le mariage du comte d'Eberstein avec la belle Hedwige, la noble sœur de l'empereur. Dumas l'a racontée, Uhland l'a mise en vers ; je n'oserais m'en faire le narrateur après d'aussi habiles écrivains. Je t'engage toutefois à la lire : elle exhale un délicieux parfum moyen-âge et déborde de tendre poésie.

De toute la gloire de ses anciens maîtres, je n'ai

retrouvé que le souvenir, parmi quelques vieux débris de murailles, où le roc enchasse ses dents aiguës, comme des coins déchiquetés destinés à soutenir ces mémorables ruines.

Je me suis alors demandé qui avait renversé cette forteresse,et l'histoire m'a répondu : Eberhard le Pleureur, duc de Wurtemberg, à l'occasion de la querelle qu'il eut, en 1337, avec Wolf, comte d'Eberstein.

Puis, j'ai franchi des fossés, dont la nature s'est emparée en gracieuse maîtresse, je me suis promené autour de ces murs séculaires,et j'ai vu, à travers leurs crevasses entr'ouvertes, la montagne fuir sous mes pieds ; j'ai levé la tête, et j'ai découvert le faîte d'une tour, s'effilant dans les airs comme le paratonnerre de la colline Là, fut la lourde porte qui se referma jadis derrière l'empereur Othon ; voici les remparts d'où les troupes impériales roulèrent dans l'abîme ; là-haut, brillaient ces feux d'alarme dont la lueur fit frémir le comte d'Eberstein, quand il accourut au secours de son château menacé.

Vraiment cette promenade n'est qu'une émouvante excursion dans les domaines de l'histoire et de la poésie !

J'escaladai la pente qui conduit des murs d'enceinte dans le château proprement dit. Un quinconce formé de quelques hêtres, parmi lesquels gisent des tables boiteuses ; une pauvre salle éventrée, mutilée, trouée à mille places, avec son rideau de lierre taché des bouquets vermillons de folâtres sorbiers ; une jeune maisonnette encastrée dans ces débris et qui a voulu prendre des airs de vieille masure ; une tour moderne, lourde, massive, énorme, aux parois extérieures de laquelle s'appuie un large escalier de pierre, voilà les bribes du manoir d'Eberstein. Ce quinconce, ce fut la salle des chevaliers, où l'heureux vainqueur d'Othon et d'Hedwige

tendit la main à sa belle épousée, aux fêtes des fiançailles; cette salle déchirée comme la défroque d'un mendiant, c'était celle où les bienheureux époux roucoulaient leurs chansons d'amour, en assistant au mariage de la Murg et du Rhin; cette maisonnette, c'était peut-être la chambre nuptiale des deux amants!.... J'ai voulu la visiter: j'y suis entré, mais je n'y ai vu qu'un chat malingre sommeillant auprès du feu, un blond enfant morvant sur une miche de pain noir et une jeune femme, armée d'une grande aiguille qui fuyait, en rampant, dans des chaussettes de laine de la couleur d'un chou rouge et qui traînait après elle de longs fils violets.

J'ai alors demandé à manger: la pauvrette mit à ma disposition tous les trésors de son château, deux œufs, du fromage, du pain bis et du vin clairet de la montagne. Et encore, m'a-t-il fallu partager ce modeste repas avec un basset, qui vint s'asseoir auprès de moi et me saluer de ses deux pattes cagneuses. J'eus pour hanap, une chétive carafe, fêlée de la base à la gorge; pour coupe, un misérable verre éraillé; pour plat, une assiette, dont l'émail disparu montrait les entrailles brunâtres; pour nappe, le fin tissu d'une table raboteuse. Cependant, tout cela ne m'a pas semblé trop mauvais. Je me suis figuré que j'étais à cent lieues de Bade et j'ai mordu ma croûte avec le courage, que je mettais à avaler l'aigre boisson de la contrée.

Mon frugal repas terminé, je montai à la tour, qui a pour couronne une prodigieuse rampe de pierre et, comme panache, deux arbres greffés dans les murs vermoulus du donjon antique, mêlés encore au nouvel édifice. Du haut de ce belvédère, j'embrassais une vue incomparable de grâce et de fraîcheur, de lumière et de vie. Le hameau d'Eberstein sommeillait à mes pieds, avec ses toits écarlates, ses jardins touffus, sa pimpante

auberge, où les touristes gourmets mangent avant de monter aux ruines ; le Battert et le Mercure étaient là, devant moi, chauffant au soleil leurs épaules capitonnées de forêts, et je découvrais, entre leurs masses endormies, un filet d'argent qui fuyait en méandres étincelants à travers une prairie verdoyante, le Grobach serpentant dans la vallée de Géroldsau. D'un autre côté, la Murg joyeuse arrosait de vivants villages échelonnés sur ses rives et les vitres des maisons, incendiées par les rayons de Phœbus, formaient à la base des montagnes une ceinture d'astres éblouissants. Si je regardais au nord, il me semblait que je dominais un océan de verdure, fuyant en vagues onduleuses vers le Rhin, avec des prés jaunissants pour sillons, des bois de sapins pour crêtes et de gros hameaux pour vaisseaux. En suivant ces flots, je les trouvais d'abord profondément agités ; puis ils se calmaient, leurs arêtes s'aplanissaient et quelques navires se laissaient bercer à leur gré ; ils devenaient enfin tranquilles comme un lac, tandis que le cuirassé Rastatt était nonchalamment à l'ancre auprès de leur embouchure dans les eaux de la plaine. Cette marine terrestre constitue l'un des plus beaux tableaux des environs de Bade.

Des ruines du manoir d'Eberstein au château grand-ducal de la Favorite, il n'y a pas loin, tout au plus une heure de promenade par de beaux bois de sapins, le long de lambeaux de prairies glissant dans les fissures de la forêt comme d'agiles serpents.

On atteint ainsi la plaine, où s'épanouit Kuppenheim, la gardienne de la Murgthal. C'était jadis la capitale de l'Uffgau ; depuis 1689, ce n'est plus qu'un beau bourg, fleurissant au milieu de campagnes de luzernes, de betteraves, de blés ou de maïs.

Au delà du village, j'aperçois un énorme bouquet de

verdure : j'y pénètre et je marche à l'ombre des charmilles de « la Favorite ».

La voici, cette bizarre et capricieuse demeure, sortie du cerveau malade de la fantasque margrave Sybille-Auguste, la femme de Louis Guillaume, le vainqueur des Turcs. Elle est là, assise capricieusement sur des chemins bien cendrés, bien ratissés, comme une vieille marquise de la régence, portant sur ses faces de petits cailloux pour poudre, de longs pilastres jaunâtres pour rides et des fenêtres capricieusement découpées pour mouches. C'est qu'elle vint au monde, alors que le rococo régnait en tout-puissant seigneur : sa créatrice l'enfanta en effet dix-huit ans après la mort de son époux, en 1725, et elle naquit deux ans plus tard, en 1727. Et puis, ses formes agitées ne devaient-elles pas répondre à l'esprit extravagant et bouleversé de la belle margrave? Son château était le miroir de son âme.

Pénétrons à l'intérieur. Les corridors sont longs, étroits, voûtés, blanchis au lait de chaux : on dirait les vestibules d'un cloître ; les escaliers de pierre, larges, sombres, enfermés entre de hauts murs, résonnent sous la botte comme les degrés d'un corps de garde : la vieille marquise n'a point fardé ses jambes.

Dans les appartements, la coquette étale au contraire les innombrables bijoux qui voilent la pauvreté de ses appas, une vraie débauche d'ornements étincelants, se présentant sous les traits d'oves, d'astragales, de feuillages dorés, de cariatides contournées, d'amours en plâtre, de corniches déchiquetées, de cheminées fouillées et travaillées comme un ivoire ouvré... On nous promène ainsi de salle en salle et nous voyons successivement : le salon des glaces, où mille débris de miroirs sont enchassés dans des rocailles d'or ; la salle des mosaïques, avec les portraits sur verre des grands hommes les plus célèbres ; celle où le margrave et la margrave sont

représentés en miniature, chacun dans soixante douze costumes divers, depuis l'habit religieux jusqu'au maillot d'arlequin et la tunique de Vénus; la chambre à coucher de Sybille-Auguste, avec un lit et des meubles répondant à la décoration de l'appartement; la salle chinoise, encombrée de magots et de poussahs tirant la langue ou hochant la tête au moindre courant d'air; le grand escalier d'honneur, lambrissé de faïences de Delft,... et bien d'autres pièces ornées d'étagères, de vitrines pleines de potiches, de statuettes, de vases en porcelaine de Saxe et de Frankenthal, et de mille autres bibelots du même goût et du même style. Deux choses sont toutefois vraiment remarquables : les tapisseries brodées à la main par la margrave et ses dames d'honneur, qui sont suspendues aux murs ou recouvrent des fauteuils et des chaises; puis, les riches pavements de mosaïque florentine, dont les plans variés dessinent sur le sol de beaux dessins de marbre de toutes les couleurs.

Au rez-de-chaussée, on visite l'ancienne cuisine, la « Prangkuche », encore parée de son antique batterie margraviale, avec sa haute cheminée ceinte d'un diadème de poêlons miroitant comme des soleils, avec ses seigneuriales casseroles, ses broches princières, ses lèchefrites énormes et ses beaux plats d'étain, avec ses armoires, où resplendissent des services complets de porcelaine et de faïence, de superbes cristaux taillés, des assiettes de haut prix,... tout ce que la margrave avait choisi comme décor de ses luxueux banquets.

Mais qu'était donc cette bizarre souveraine? Nous allons l'étudier dans la pieuse retraite qu'elle fit élever au milieu de son parc.

Cette retraite a l'aspect d'un rustique pavillon, dont les portes, revêtues d'écorces grossières, augmentent encore l'agreste physionomie. A première vue, on la

croirait un chalet de plaisance, où la margrave se retirait pour se livrer au travail, au plaisir ou au repos, pendant les belles journées d'été. On se tromperait toutefois, car, loin d'être un lieu de réjouissance ou de calme, ce pavillon était le témoin des scènes les plus tristement grotesques, qu'ait jamais imaginées une princesse en délire.

Voici la chapelle, d'une décoration bien primitive, presque sauvage, avec ses vêtements d'écorces d'arbres, ses divins personnages, ses pastiches des instruments de la passion, d'une affreuse réalité, exposés là comme les appareils de torture dans les anciennes chambres réservées à la question, avec sa lugubre caisse de verre, montrant à travers ses parois diaphanes un martinet, dont chaque corde est terminée par une balle de plomb, une ceinture faite d'une bande de cotte de mailles, deux rondelles en fer, grandes comme la paume de la main et hérissées de pointes aigues, enfin une croix également armée de dents effilées. Le martinet servait à la margrave et à ses courtisanes, qui s'administraient, à tour de rôle, la plus sévère discipline, selon le poids de leurs fautes; la ceinture laissait son empreinte dans les chairs potelées de la souveraine; les rondelles étaient le terrible prie-Dieu, sur lequel elle tombait en prière, et la croix lui lacérait la poitrine, lorsque, dans ses extases, elle la couvrait de ses baisers, de ses larmes, et la pressait contre son sein.

Pauvre femme! Quand je vois tout ce pieux attirail, je me demande s'il me faut rire de ta folie ou si je dois la plaindre? D'où te venaient donc ces hallucinations, qui te portaient à de pareilles extravagances? Et tes péchés étaient-ils si gros, que tu te croyais obligée de recourir à d'aussi épouvantables châtiments pour en obtenir le pardon? L'histoire est un peu méchante à ton égard et, si je l'en croyais, tu serais une bien grande

coupable. Ne va-t-elle pas jusqu'à dire, que les huit jours que tu consacrais chaque année, durant le carême, à te martyriser sottement, n'étaient que huit journées d'expiations à peine suffisantes à faire oublier au ciel toutes tes heures de plaisirs et toutes tes nuits d'orgies; que tes prières étaient réglées comme tes débauches et que tu arrêtais le programme de tes fêtes voluptueuses en même temps que celui de tes douloureux exercices! Et ce programme, selon elle, n'avait point pour base les principes de la plus saine moralité, car il n'était composé que de danses, spectacles, saturnales prolongés jusqu'au jour, auxquels les pudiques bourgeoises de Bade et de Rastatt, y fussent-elles conviées, auraient refusé d'assister pour l'honneur de leurs maris.

Mais tu n'es plus là et ne saurais te défendre : chacun peut dire impunément que tu fus « tour à tour margrave, nonne, odalisque ou sorcière! »

Je voudrais, belle princesse, te servir de chevalier et ramasser le gant lancé par tes accusateurs; mais, dois-je te l'avouer, ta défense me paraît bien difficile. Cette malheureuse retraite est toujours là, t'accusant, en grincheux procureur, de toutes tes folles manies de piété, et faisant, comme corollaire, songer à ta trop volage existence. Ces trois mannequins, vêtus selon la mode hébraïque, assis autour d'une pauvre table et représentant Saint-Joseph, le Christ et la Vierge, que tu prenais à certains moments pour compagnons de tes repas, rappellent les festins somptueux, où tu étalais les charmes dont la nature t'avait si généreusement douée. Cette natte de paille, où tu reposais ta tête, nous reporte auprès de cette couche souillée, dont la bavarde histoire te reproche d'avoir fait trop souvent les honneurs. Cette misérable salle, nue, froide, morne et silencieuse, où tu recevais quelques complaisantes courtisanes, que tu daignais parfois saluer de ton saint mar-

tinet, privilège dont toute la cour était flattée, remet en mémoire ces boudoirs et ces salons mondains, que tu as remplis des produits de ton luxe et de ta folle prodigalité. Cette blanche et simple cuisine, où tu préparais ta modeste nourriture, éveille dans l'esprit du visiteur le souvenir de la Prangkuche modèle, dont les Vatels du jour vont encore admirer l'organisation et les splendides aménagements. Pauvre margrave! Tu as péri en voulant échapper au naufrage, et cette retraite solitaire est l'écueil contre lequel s'est brisé le vaisseau qui portait ta renommée. Mauvais pilote, tu as englouti ta vertu dans les flots, tandis que tes fautes ont surnagé comme une tache d'huile ineffaçable. De la cargaison de tes qualités, la tempête a tout anéanti! Pardon! J'oubliais une chose que la Providence arracha à la mer: ton bon cœur! Et je ne veux comme preuve du sauvetage, que cette oraison funèbre que ton chat écrivit de sa propre patte, sur la toile où tu fis peindre ses traits :

« Je suis venu ici à l'âge de deux ans et pesant dix huit livres. Depuis quatre ans que je suis près de mon auguste maîtresse, j'ai mangé tant de bons poulets, tant de chapons rôtis et tant d'oies grasses, que je suis arrivé à atteindre le poids de trente-huit livres. »

Si tu soignais tes gens à l'égal de tes bêtes, oh! belle Sybille, la bande de tes courtisans devait être innombrable.

LETTRE VIII.

Le grand et le petit Staufenberg. — Comme quoi les montagnes badoises sont à la portée de toutes les jambes. — Un joujou de Nuremberg au sommet d'une montagne. — Le Mercure. — Vue de la tour. — La Teufelskanzel ou la « Chaire du Diable ». — La Gorge au Loup. — L'Engelskanzel ou la « Chaire de l'Ange ». — Une lutte épouvantable entre le Ciel et l'Enfer.

Il y a, tout près de Bade, deux montagnes jumelles, jointes par un large ruban de forêts et s'élevant gaillardement au-dessus de leurs sœurs voisines : le grand et le petit Staufenberg.

Le grand Staufenberg, que l'on a aussi baptisé du nom ancien de Mercure pour des raisons que je te ferai connaître tout à l'heure, a 672 mètres de taille : c'est le géant du cercle des collines rayonnant autour de notre

coquette ville d'eau. Sa structure est élégante, sa forme conique est gracieuse, sa tête élancée pleine d'audace et d'orgueil; avec la haute tour de pierre qui le surmonte et la noire fourrure de sapins dans laquelle il se drape si dignement, on dirait un roi couronné parmi ses fidèles sujets.

Mille sentiers glissent sous son épais manteau et tapissent son corps d'un inextricable tissu de sillons pareils aux artères microscopiques que les vers se ménagent dans le bois vermoulu. Çà et là, ces sentiers rencontrent le grand chemin de voitures qui, parti de la cime de la montagne, se déroule sur ses flancs jusqu'au hameau d'Ebersteinburg, comme une blanche banderole fiévreusement agitée par une main puissante. Le long de cette banderole, on voit monter et descendre des équipages débordant de touristes joyeux et bruyants, de petits ânes trottinant sous leurs longs cavaliers, des enfants dont les cris animés se perdent dans la profondeur des bois. Quelques intrépides, insouciants des fatigues d'une ascension escarpée, s'égarent dans la forêt et ne prennent pour guide que leur instinct de montagnards.

Moins aventureux, j'ai préféré m'en rapporter aux nombreux poteaux indicateurs semés à chaque carrefour comme les miettes de pain du petit Poucet. J'ai traversé l'Haeslig et longé pendant quelque temps la base du géant, admirant, à travers les éraillures de sa vivante toison, quelque morceau de paysage découpé dans la chaîne méridionale de la vallée, ou quelque chalet souriant au milieu de son champ, auprès de son vignoble, dans son fouillis de fleurs. Parfois, un bout de prairie s'était taillé sur la déclivité de la colline, au milieu du bois, un écrin de verdure; le foin fraîchement fauché et mis en tas répandait de douces senteurs aux alentours; une hutte, perchée sur des madriers entre-croisés, pour

ne point se mouiller les pieds dans l'herbe, et coiffée d'un bonnet prismatique, servait d'agreste bijou au tapis de gazon. Il y avait partout des bancs, car, à Bade, les montagnes ne sont point faites pour les marcheurs infatigables ni pour les grimpeurs hardis, mais pour les poitrinaires, les asthmatiques, les promeneurs timides et les bonnes d'enfants. Je me hâte toutefois d'ajouter qu'elles n'en sont ni moins belles ni moins séduisantes.

Le chemin que je suivais en ce moment est l'un des moins fréquentés: le calme le plus complet régnait autour de moi; quand la brise soufflait, j'entendais le bruit de ses baisers sur les feuilles des hêtres et des bouleaux.

J'arrivai bientôt au ruban mariant le grand au petit Staufenberg. Diverses routes carrossables y convergent comme les rayons d'un astre. Le promeneur peut, à son gré, gagner Eberstein burg, redescendre à Gernsbach, se laisser glisser jusqu'à Lichtenthal, rentrer à Bade ou escalader l'une ou l'autre des deux cimes qui s'élèvent à sa droite et à sa gauche.

Ce carrefour est la halte habituelle des excursionnistes faisant l'ascencien du Mercure. Un rustique pavillon leur y offre des sièges, de l'ombre et de la fraîcheur: une aimable galanterie de la gracieuse cité à l'égard de ses hôtes délicats et de ses charmantes baigneuses. Pour peu que l'on continue à embellir ainsi la montagne, elle ne sera bientôt plus qu'un de ces grands joujoux de Nuremberg, sur lesquels les bébés s'amusent à planter leurs sapins de mousse et à faire courir leurs attelages mécaniques.

Au lieu de prendre la grand'route, j'ai continué à gravir le sentier que j'avais monté jusqu'alors. La pente est un peu raide, mais sa raideur rapproche les distances, car me voici au sommet de la colline et il n'y a guère une heure et demie que je quittai Bade.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Je parlais à l'instant de joujoux bavarois ; je veux t'en présenter le plus bel échantillon :

Je te l'ai dit, le Mercure a la forme d'un cône effilé. Le grand enfant, qui l'a pris pour objet de ses caprices, en a d'abord scié la pointe et évidé le contour supérieur, de façon à y dessiner un long rectangle. Sur les arêtes de ce rectangle, il a bâti un mur de pierre, s'élevant à mi-hauteur d'homme ; le long du pourtour intérieur de ce mur, il a ménagé un étroit chemin, qu'il entretient avec un soin jaloux, et, sur le bord de ce chemin, il a planté un cordon de beaux érables. Puis, il a voulu cacher la blessure de sa montagne sous un lit de gazon, dans lequel il a tracé deux sentiers coupés en croix et bordés des mêmes arbres. Alors, il s'est imaginé de construire une cabane, autour de laquelle il a placé des tables et des chaises. Et comme une cabane doit avoir un maître, il y a logé toute une famille de braves paysans. Mais les paysans, même les paysans des joujoux de Nuremberg, et surtout ceux-ci, puisqu'ils sont allemands, ne se nourrissent pas de senteurs balsamiques et de zéphyrs parfumés : aussi notre bébé observateur a-t-il joint à sa création un grand plan de choux. Cependant son œuvre lui parut un peu monotone : ces guirlandes d'érables autour de ces carrés de pelouses avaient, à son avis, un aspect bien morne, et il décida l'érection d'une haute tour, qui, par son air de jeunesse, donnerait au tableau de l'animation et de la gaité. Puis, à l'exemple du créateur, il se reposa, je ne sais si ce fut le septième jour, satisfait de son travail. Ce grand enfant, c'est Bade et ce jouet, c'est la cime du Mercure.

Ce nom me rappelle la promesse que je t'ai faite au début de ma lettre, au sujet de la double dénomination sous laquelle la colline est désignée :

C'était, je crois, vers la fin du siècle dernier. Des

bûcherons travaillaient dans la forêt, au sommet du grand Staufenberg, quand la hache de l'un d'eux se brisa contre une pierre enfouie sous le feuillage et prise dans les racines du sapin qu'ils voulaient renverser. Ils la déterrèrent, afin de pouvoir continuer à abattre le colosse auquel ils s'étaient attaqués, mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils mirent au jour une jambe, un bras, une tête.... En bûcherons intelligents, ils recueillirent pieusement ces morceaux et les rapportèrent à Bade, le travail terminé.

La découverte fit grand bruit dans la contrée. Les savants se réunirent, examinèrent les précieux débris, tournèrent et retournèrent cent fois chaque pièce de la relique et finirent par y découvrir l'inscription suivante :

IN. H. DD.
DEO MER.
CUR. MER.
C. PPVSO.

qu'ils ont traduite comme suit :

En l'honneur de la divine maison impériale ;
Au dieu Mercure,
Par Curius le Marchand.
Accomplissement d'un vœu fait pour le recouvrement de sa santé.

La pierre trouvée par les bûcherons formait donc les restes d'un autel consacré à Mercure, et consacré en l'honneur d'une guérison miraculeuse. Que fallait-il de plus pour débaptiser la montagne? Elle s'appelait Staufenberg : elle portera dorénavant le nom du Dieu des Marchands. La science rendait ainsi hommage aux anciens maitres du pays et battait en même temps la grosse caisse en faveur de la vieille cité balnéaire. On réunit alors tout ce que l'on put trouver de l'ancien ex-

voto, on recomposa tant bien que mal la statue de la divinité, on l'assit sur sa base à demi-brisée et l'on enchâssa le tout dans une table de pierre, que l'on transporta, dès 1760, au sommet de la colline, où elle est encore aujourd'hui. Je dois t'avouer, toutefois, que le pauvre Dieu est bien mutilé : il a les jambes ainsi que les bras tronqués, et son vieux corps est couvert de plaies béantes, là où quelqu'amputation ne lui en a pas rogné la plus grande part. Quant à l'inscription, elle est à peine reconnaissable et, sans le secours de la loupe, je crois difficilement que le regard le plus perçant puisse y trouver les caractères que les savants y ont rencontrés.

Après avoir dit une prière devant cet autel de l'antiquité, pour laquelle, tu le sais, je professe une grande admiration, je montai les cent seize marches de la tour, dont la plate-forme est elle-même couronnée d'une étroite tourelle où quatre personnes tiendraient à peine. Perché dans ce nid de pierre, je jouis avec bonheur du tableau merveilleux qui m'environnait de toutes parts. Quel que fût le lieu où mon œil se reposa, il ne vit que collines mamelonnées, enveloppées dans des oripeaux de sombre verdure jetés sur leurs épaules comme un voile opaque, dont les bords effrangés mouraient dans un duvet de prairies verdoyantes. Et parmi ces prairies, cent villages, aux toits écarlates, étincelaient comme de grandes plaques de sang : c'étaient les hameaux vivants de la Murg, de Rastatt à Gernsbach, les bourgs du Rhin ou les coquettes agglomérations de la vallée de l'Oos. Çà et là, quelque donjon ruiné brillait à la crête de sa colline, Eberstein, Yburg, l'Alte Schloss.... Au loin, le grand fleuve germain miroitait au soleil comme une glace de Venise, et la chaîne des Vosges s'estompait dans la brume. Ce fut l'un des plus beaux moments de mon séjour à Bade.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Pressé par l'heure, qui avait marché à plus grands pas que je ne l'avais fait jusqu'à présent, je redescendis la montagne à travers bois et retrouvai bientôt la grand'-route, presque à sa naissance, c'est-à-dire à deux pas de la Teufelskanzel ou « Chaire du Diable ».

La Chaire du Diable! Voilà, certes, un nom fait pour effrayer les âmes craintives! Tu as, je sais, une sainte horreur de l'enfer; aussi t'entends-je me demander quel est ce prêche infernal? Je préviens ton désir et te réponds : ce prêche est tout bonnement un superbe bloc de rochers, s'avançant en forme demi-circulaire au haut du vallon du Rothbach et se précipitant perpendiculairement au fond de celui-ci avec une audace digne de Lucifer. Ce n'est pas davantage. Mais ces rochers sont admirables; leur saut vertigineux est effrayant; leur cadre, comme leur chevelure de forêts, sont pleins de sauvage poésie; la vue qu'ils offrent sur un morceau de Bade et la Chapelle grecque, découpant sa silhouette d'or sur le manteau du Frœmersberg, est délicieuse; et puis... Mais cet « et puis » je te l'expliquerai dans un instant....Tout cela est, d'ailleurs, suffisant pour assurer leur renommée et leur garantir la visite de chaque hôte badois. Voyageur scrupuleux, j'ai fait comme tout le monde : j'ai escaladé cette chaire diabolique, je me suis assis sur l'un des deux bancs qui la couronnent, mais, au lieu de songer à Satan, j'ai, en profane impie, pensé à la beauté de la nature qui m'entourait. Je te prie de ne pas trop m'en vouloir.

Non loin de la Chaire du Diable, à l'entrée d'un vallon fleuri redescendant vers la Murg, s'ouvre un ravin célèbre, le « Wolfschlucht » ou la « Gorge au Loup ». Pourquoi la « Gorge au Loup »? Le peuple lui a-t-il donné, à cause de son caractère abrupt, le nom de la bête qui jette l'effroi dans les campagnes, ou ces farouches animaux venaient-ils se désaltérer jadis à ce

ruisseau, dont le pas de l'homme ne foulait jamais les rives? Je ne sais. Toujours est-il, qu'à présent, les loups sont, parmi les forêts environnantes, un mythe aussi introuvable que l'oiseau bleu. J'ai donc pu pénétrer dans le ravin sans avoir à craindre ces visiteurs incommodes.

Il est superbe, admirable, incomparable de grandeur et de sauvagerie. On y arrive par un sentier tortueux, qui glisse à travers un lit touffu de feuilles mortes, amassées là depuis des siècles et à travers lesquelles quelques fougères montrent timidement la tête. Le chemin étant trop rapide, il a fallu ménager des escaliers dans le roc ou parmi les plaques de mousse tapissant certaines parties de la colline. Plus on s'y enfonce, plus la forêt s'épaissit et plus ses arbres séculaires, pressés les uns contre les autres, interrompent la lumière et plongent la gorge dans un demi-jour effrayant. Au fond, murmure un filet d'eau, entre des parois de pierre rougeâtre, comme si les loups y avaient lavé leurs gueules teintes du sang de leurs victimes.

C'est au milieu de ce tableau que se dressent de splendides rochers : là, à ma droite, formés d'assises gigantesques, superposées avec la régularité et la symétrie qu'aurait mises un habile maçon à pareille œuvre, ils semblent des murs cyclopéens érigés par quelque tribut de géants; ici, derrière moi, ils s'efforcent de tenir en équilibre leurs masses, disloquées comme les ruines d'un château colossal secoué par un tremblement de terre, où s'élancent en fines pyramides au milieu des hêtres, avec lesquels ils luttent de hauteur et de hardiesse ; plus loin, à ma gauche, on les dirait tranchés par une irrésistible épée, et l'eau, qui coule le long de leurs parois, les a zébrés de bandes colorées semblables à de sombres stalactites.

Ainsi donc : à mes pieds, le fond du ravin, son tapis de feuilles dorées et son ruisseau qui roucoule ; au-dessus

de ma tête, la roche monstrueuse, effrayante, près de s'écrouler, nue comme une mendiante déguenillée, ou béatement emmitoufflée dans un chaud vêtement de mousse; devant moi, la tête obscure des hêtres et leurs troncs lisses, entre lesquels je dévore l'abime du regard. C'est à la fois terrible et merveilleux !

Quelques marches visqueuses me portèrent péniblement jusqu'à la crête de la gorge, et je m'enfonçai de plus en plus dans la forêt, vers les hauteurs d'Eberstein-burg. Après une demi-heure d'ascension aventureuse, je vis s'épanouir, au milieu de l'immensité des bois, sur la cime de la colline, un long potager, couvert de superbes légumes. — Les montagnes badoises vous réservent de temps à autre de ces surprises là. — Deux ou trois femmes y sarclaient leurs plans. Je leur demandai la Chaire de l'Ange : j'y étais presque. Je continuai encore quelque temps vers Gaggenau, puis je m'arrêtai sur la pointe d'un roc effilé, au-dessus d'un fleuve de prairies courant entre des berges de sapins jusqu'à la Murgthal. Ce roc est « l'Engelskanzel »,le but de mon excursion et le terme de ma promenade.

Mais voici le moment de terminer ce que j'avais commencé à te dire au sujet de la Chaire du Diable. Ma légende aura, en cette circonstance, un suave parfum céleste en même temps qu'une âpre odeur de souffre.

Reportons-nous donc à l'époque de l'introduction du christianisme dans les sauvages forêts de la Germanie.

Le bruit des premières conversions était parvenu aux oreilles de Satan :

— Mais, qu'est-ce donc cela, dit-il? Je rêve, ou, par Pluton, c'est le bourdonnement de chrétiens en prières. Est-ce que ces chiens d'apôtres se seraient voracement rués sur mes fidèles sujets, les druides, et leurs naïves ouailles? Il faut, morbleu! que je m'en assure. Oh! si

l'ennemi veut entrer en lutte, foi de Lucifer, il sentira la puissance de mes griffes.

Aussitôt dit, aussitôt fait : le diable prend le chemin de la terre par la voie que suivent les sources. Mais à peine arrive-t-il au jour, qu'il voit de pieux missionnaires occupés à évangeliser le peuple de la vallée.

S'élancer dans la foule et troubler la réunion, c'eut peut-être été maladroit. Le diable n'est pas bête : il crut bon de faire patte de velours et fit bien. Aurait-il, d'ailleurs, rempli son rôle, s'il n'eut pas été fourbe?

Voilà donc Satan vêtu de son pourpoint le plus éblouissant. Il remonte le Rothbachthal et s'en vient percher sur un rocher saillant au-dessus du vallon.

Puis, il commence son discours. Il n'est pas de paroles mielleuses qui ne sortent de sa bouche. Les auditeurs approchent peu à peu; leur nombre va sans cesse croissant; les missionnaires, abandonnés et solitaires, se lamentent aussi fort que Jérémie.

L'astucieux orateur parle des joies de son empire : les femmes y sont adorables, les amants fidèles, la bière y coule à flots dans des rivières intarissables et les oies y tombent toutes cuites sur les tables de ceux qui les aiment !

Ce dernier argument triompha de la faible résistance que quelques récalcitrants opposaient encore aux exhortations de messire Satanas. Le Germain d'autrefois, comme l'Allemand d'aujourd'hui, était sans doute grand amateur de bien-être et de bonne chère. On lui promettait la réalisation de ses plus doux rêves; peut-on lui en vouloir, s'il accepta une offre aussi tentante? Dès lors, la vallée toute entière se rendit journellement aux sermons du diable.

Mais les oreilles du bon Dieu ne sont pas moins fines que celles de Méphisto. En présence d'un semblable triomphe, notre père commun se mit fort en colère :

— Comment, s'écria-t-il, c'est encore cette vipère de Satan, qui vient troubler la mission de mes bons prêtres! Par ma tête toute puissante, il me faut mettre à la raison cet infernal prédicateur qui cache si bien sous la soie sa queue et ses cornes de diable!

Et aussitôt les auditeurs aperçurent dans le ciel, au milieu d'une auréole de lumière, un ange vêtu de blanc, planant, une palme à la main, au-dessus des collines d'Ebersteinburg.

Cette apparition fit sensation. Quelques femmes, plus curieuses que les autres, — les femmes ne l'ont-elles pas toujours été? — quittèrent l'assemblée et coururent vers le rocher où l'ange avait du s'abattre. Elles l'y trouvèrent en effet. D'autres, ne les voyant pas revenir, allèrent à la recherche de leurs sœurs; alors les enfants coururent après leurs mères et les maris après leurs femmes et leurs enfants.

Cette procession, qui éclaircissait les rangs de ses nouveaux adeptes, ne manqua pas d'effrayer Lucifer.

— Que signifie, exclama-t-il, cette fugue insolite? Comment! Je tiens la vallée sous ma patte et voilà qu'elle glisse entre mes ongles! Serait-ce encore un tour de ce ciel que j'exècre?

Tandis qu'il blasphémait de la sorte, il entendit un son harmonieux, comme une voix divine, que le vent portait jusqu'à lui sur ses ailes d'air.

— Par Pluton, rugit-il, c'est quelque séraphin filandreux, soupirant une monotone litanie à ces imbéciles de croyants. Deux secondes, et le ciel verra qui, de son messager ou de moi, a le plus fort organe!

L'archange prêchait en effet, pendant que le peuple de la vallée, oubliant pour un instant, chose extraordinaire, son penchant naturel, se délectait de paroles pieuses et se tenait suspendu aux lèvres du persuasif orateur.

Mais Satan a les jambes longues! Il saute en trois

bonds sur le versant opposé de la Murgthal. Dans sa fureur, il arrache les rochers à la montagne et les précipite au fond de la rivière. Leurs blocs volent sans relâche, s'entre-choquent, se brisent, s'amassent les uns sur les autres! C'est un épouvantable fracas, dont le bruit fait trembler la contrée, en couvrant la voix du divin prédicateur. Lucifer triomphe, et son rire sardonique, à travers le tumulte, arrive, strident, jusqu'aux oreilles des néophytes.

La patience du Seigneur est à bout! Il ne veut confier le soin de venger sa défaite à aucun serviteur! Il descend lui-même sur la terre, allonge son bras puissant, saisit Satan et le jette avec violence au-dessus des montagnes!

Quand Dieu se mêle de jeter, il jette bien : le bond fut tel que Lucifer eut le temps, durant sa promenade aérienne, de songer à la puissance du ciel et à la faiblesse de l'enfer! Et c'est ce qu'il fit. Toutefois, en diable malin, il n'oublia pas davantage, chemin faisant, de se changer momentanément en chat. Cette transformation assura son salut : au lieu de se broyer contre le roc où il prit terre, il retomba sur ses pattes et s'en retourna vers ses domaines, fort mécontent, mais en aussi bonne santé qu'à son départ. Cependant, à l'exemple d'Achille, dont le talon ne se fortifia pas au contact bienfaisant du Styx, il avait omis d'enfermer l'un de ses sabots dans la fourrure de maitre Rominagrobis. Ce sabot laissa sur le roc une tache indélébile pour l'honneur de messire Satanas. Cette empreinte, visible près de Loffenau, s'appelle le « Teufelshufeisen » ou « Sabot du Diable ». Quant à la montagne sur laquelle le Créateur apparut, c'est «l'Herrenwiese»,ou « la Prairie du Seigneur ».

Tu sais à présent ce que sont la Chaire du Diable et la Chaire de l'Ange.

LETTRE IX.

La vieille route de Bade à Gernsbach. — La baraque de Neuhaus. — Les deux Staufenberg et leurs éventails de légumes. — Gernsbach et son histoire. — Les flotteurs de la Murg. — De Gernsbach à Rothenfels. — Les scieries. — Hoerdten. — Ottenau — L'Amalienberg et le grand Rindeschwender. — Gaggenau. — Les bains Elisabeth. — La maison de plaisance du margrave Guillaume. — Retour à Bade. — L'Image et la Croix de Keller.

Quand on remonte le vallon du Rothbach et que l'on a dépassé la Chaire du Diable, on voit se dérouler vers la droite, sur le flanc du Mercure, une route poudreuse, qui fuit bientôt à travers la forêt : c'est la vieille route de Bade à Gernsbach.

Le bois qu'elle traverse est charmant : ses sapins monstrueux s'élèvent à des hauteurs prodigieuses sur le revers de la montagne ; ses avenues, car ses chemins ont l'aspect des allées d'un parc, serpentent sous les

rameaux barbus des conifères, et les lambeaux de prairies, qui s'infiltrent dans la noirceur des fourrés, dessinent, au milieu de cette admirable promenade, des pelouses ensoleillées dont la vive couleur assombrit encore la teinte foncée du restant de la colline.

Le Mercure est un pic aussi trompeur que capricieux. De loin, il apparait comme un cône uniforme et lisse, dont la moelleuse fourrure ne forme pas un pli; de près, on lui découvre des ravins, des crevasses, des troncs, des déchirures, mille misères que notre route doit contourner ou franchir. Aussi fait-elle bien des tours, bien des sauts et des soubresauts avant d'arriver à Neuhaus.

Neuhaus n'est point un hameau, mais une simple demeure de paysans, une baraque hospitalière pour les charretiers, les cochers et les bûcherons. Elle est située au sortir de la forêt, au plus haut point du passage. Sa mine est triste, ses murs sont froids et lourds, et son toit, autant que je me le rappelle, n'est pas même de ces vives tuiles rouges, dont l'éclat anime si fort la campagne badoise.

Et cependant, quiconque a vu Neuhaus aime Neuhaus, car il y a admiré un tableau dont la grâce a doucement ému son âme. Un vallon redescend du Mercure vers la Murg. Dans ce vallon reposent deux villages, avec leurs blanches maisons à pignons découpés par leurs brunes ossatures, Ober- et Unter-Staufenberg, l'un, groupé autour de son église comme le troupeau autour de son berger, l'autre, s'allongeant entre les deux collines ainsi qu'un large ruban de maçonnerie. Sur chacun des coteaux fleurissent de riches potagers, au milieu de champs de fraisiers, dont les fruits parfumés sont connus de toute la contrée. Et parmi ces champs, mille arbres croissant dans un aimable désordre, comme autant de houppes de verdure sur un tapis multicolore.

A gauche, vers la hauteur, une plantation de pins maritimes, rabougris et moroses à l'exemple de tous les pins maritimes, avec des têtes tordues, grisonnantes, grimaçant au-dessus de leur lit schisteux et avide. Dans le lointain, Gernsbach et son temple. Puis, comme toile de fond, la verte chaîne de la Murgthal.

Un sentier escarpé dégringole de la route jusqu'au second de ces villages. Dès que j'y aborde, un jeune chat m'y salue, un chat noir comme le chat d'une sorcière et portant des yeux d'or. Il cabriole auprès de moi, fait un bond quand je fais un pas, se couche si je m'arrête, s'élance lorsque je me remets en route. Puis, je rencontre, à mi-pente, trois enfants, deux petites filles et un garçon. Le garçon a une chemise et un pantalon de bure à travers lequel passe la chemise; ses yeux sont bleus, sa tête blonde, — sinon ce ne serait point un fils de la blonde Germanie. Les deux filles laissent à peine sortir d'un bonnet bien collant de frais minois de cinq à six ans; leur costume se compose d'un jupon que le temps a fait dentelle, fixé au milieu de la poitrine, et d'une taille si courte qu'on a peine à la voir. Tous trois étaient plongés dans les délices d'une tartine de fromage. Ma présence les effaroucha: ils interrompirent leur festin et se dissimulèrent derrière leurs tartines. Ce fut là chose aisée, car celles-ci étaient si grandes, que je les prenais de loin pour de blancs paravents.

Staufenberg est un coquet hameau, dont les pittoresques maisons se pressent entre des guirlandes de fleurs, étouffent dans les replis de belles vignes, aux grains vermeils et veloutés, ou s'abritent modestement à l'ombre d'abricotiers malheureusement dépouillés à présent de leurs baies crottées et savoureuses. Le village tout entier est lui-même écrasé entre des coteaux mamelonnés, où le caprice des habitants a tracé d'énormes éventails aux branches faites de plans de

choux, de betteraves, de laitues, de petits-pois,..... éventails dont les saines paysannes réjouissent leurs estomacs teutons avec plus d'ardeur qu'elles n'en mettraient à rafraîchir leurs joues hâlées et cramoisies.

Un si beau lieu ne devait-il point avoir ses ruines et sa légende? Le château a entièrement disparu : on ignore même s'il était situé auprès du village ou s'il s'accrochait aux flancs du Mercure. Tout ce qu'on se rappelle, c'est qu'il appartenait, au XI^me^ siècle, aux comtes de Staufenberg, une branche puissante de la famille des seigneurs de Calw-Eberstein. Mais la légende est encore présente à toutes les mémoires. D'autres l'ont écrite : je me dispenserai donc de te la raconter.

J'arrive bientôt à Gernsbach, où des vols d'hirondelles mêlent leurs cris à la voix argentine des cloches branlant à toute volée. Les portes de la maison du Seigneur sont grandes ouvertes ; j'y contemple à la hâte un vieux tombeau du comte Bernard d'Eberstein mort en 1574.

L'Eglise de Gernsbach couronne la partie la plus élevée de la ville. En redescendant vers la rivière, je passe auprès de la charmante maison commune, l'ancienne demeure d'un puissant flotteur de la Murg, le Strasbourgeois Kast, qui mourut si riche, si riche, que l'on mesura son argent au boisseau. On l'appelle aussi la « Maison rose » à cause de la couleur de ses chairs. Mignonne et coquette dans son beau style de la Renaissance, elle a de jolies sculptures, un élégant balcon de coin en forme de tourelle polygonale, et un haut pignon surmonté de fines pyramides.

Un peu plus bas, est le centre de la commerçante cité. A ma droite, surgit un temple évangélique, juché sur un monticule, à l'exemple de son rival dont il semble

envier la situation. Il renferme les tombeaux des membres protestants de la famille d'Eberstein.

A deux pas, un pont enjambe la Murg. Si l'on s'y arrête, on voit les eaux brunâtres de la rivière franchir en murmurant les digues dont on a coupé leur lit; on voit un quai moderne, celui de la rive droite, fier de son parapet maçonné et de ses constructions de pierre; une rangée de vieilles et pittoresques maisons de bois, roses, bistres, jaunes ou vertes, avec des toits s'abaissant autour de leurs têtes comme des parapluies de tuiles ou de chaume, et se baignant les pieds dans les flots tumultueux de la rive gauche; puis, au milieu du fleuve, un bouquet de verdure, d'où jaillissent deux arcs de fer, deux passerelles reliant l'îlot à la terre ferme; et, partout, des montagnes, des forêts et des pavillons pointus poussant comme de grands champignons sur le manteau des collines voisines. Ces constructions attestent la vieillesse de Gernsbach et ces luxuriantes forêts, les trésors de la société des flotteurs de la Murg.

C'est qu'elle n'est plus jeune cette jolie reine de la vallée. On en faisait déjà mention en 1219; ce n'était, toutefois, qu'une malheureuse servante de la paroisse de Rothenfels. Mais la pauvrette avait trop de fierté pour vivre plus longtemps soumise, et, dès 1248, elle rejeta ses haillons d'esclave et s'habilla de murs. Cette transformation hardie attira l'attention sur elle : on admira son audace, et, pour l'en récompenser, on l'appela ville dès 1272. Alors, habile cité, elle n'eut plus pour but que de développer son commerce. En 1400, on connaissait déjà ses flotteurs. Ils passaient pour de rudes et braves bûcherons, avec lesquels il fallait compter. Aussi leurs richesses s'accrurent-elles en même temps que leur réputation. Ils s'unirent au XVI^me^ siècle et leur corporation devint si formidable, qu'elle constituait presqu'un état dans l'état. Elle possédait, en effet, plus de vingt-trois

mille arpents de forêts, dont les beaux arbres, courant au Rhin, suivaient majestueusement le grand fleuve jusque dans les plaines de la Hollande.

C'était un rude travail, que celui de flotteur! Ne fallait-il pas joindre ses efforts à ceux de la rivière pour l'aider à porter au loin la fortune qu'on lui confiait? Heureux encore si le courage et l'audace ne venaient se briser contre l'apathie des flots. La neige avait-elle manqué durant l'hiver, les pluies du printemps n'avaient-elles point alimenté les sources de la montagne, les ruisseaux altérés ne trouvaient pas la force d'emporter leur proie, et celle-ci dormait improductive sur son lit de mort. Puis, c'étaient de continuels voyages en lointain pays, pendant lesquels l'épouse et les enfants restaient seuls au foyer : on créa des routes le long de la vallée, on sillonna les collines d'artères où défileraient, à toute époque, les géants des bois, les bœufs patients du pays furent dressés au métier de bêtes de trait, et la forêt prit bientôt le chemin de l'étranger sur d'incommensurables chariots, au lieu de s'abandonner aux plaisirs des capricieuses rivières.

Mais chacun naît charretier et non point flotteur : la mâle population de Gernsbach trouva des rivaux dans les vallons voisins, si bien que les forces de la corporation s'affaiblirent de jour en jour. La maladie de langueur dont elle souffre ne l'a cependant point encore emportée, et son commerce d'aujourd'hui atteint, malgré tout, le chiffre respectable d'un million.

Gernsbach a 2900 habitants, des tanneries, des scieries et un établissement de bains de bourgeons de sapins. Tout cela est charmant : ce n'est, toutefois, pas assez pour m'y retenir davantage. Je traverse la rivière et gagne la partie moderne de la ville, celle qui fut reconstruite après le siège de 1849, dont les soldats de la Confédération, commandés par le prince royal de Prusse, furent

les héros, tandis que les bandes badoises en étaient les malheureuses victimes.

La gare est à l'extrémité de ce nouveau quartier, car Gernsbach a aussi son chemin de fer, chargé du soin d'exporter ses richesses et de ramener dans ses murs des citadins amants de cures d'air ou d'immersions balsamiques.

Auprès de la gare, s'élève une autre ville, blanche, fraîche, tendre, délicate, peuplée d'innombrables palais, faits de planches superposées et alignées avec symétrie, dessinant des rues ou découpant des places. Ces énormes provisions de bois n'attendent que leur tour pour prendre la voie de la plaine.

Puis, la vallée s'élargit subitement. La rivière coule entre de grasses prairies, étend ses ondes sur leur moelleux tapis ou égrène ses perles sous les aulnes et les saules de ses cent îlots ; ou bien elle glisse le long de la barrière posée là pour arrêter sa course, et ses flots courroucés se brisent en écume vaporeuse sur la roue qu'ils ont charge de mouvoir. Et tandis que la Murg roucoule ou gronde, l'arbre craque, la scie grince. Des deux côtés de la rivière, des collines richement cultivées s'y regardent avec fadeur, des ruisseaux échappés des vallons latéraux y viennent payer leur faible tribut et de hautes montagnes s'élèvent vers le ciel.

Voici Hœrdten, couché au pied du Galgenberg enveloppé dans ses vignobles. De rustiques attelages s'y reposent ; leurs beaux bœufs y dînent avec le calme de philosophes ; de frais parfums s'échappent de jardinets fleuris et touffus, et de grands choux, aux têtes merveilleusement frisées, se balancent sur des tiges hautes d'un mètre. Là est la synagogue, car ce hameau compte des juifs parmi ses habitants ; ici, une vieille maison de 1589, satisfaite de son grand âge et grimaçant au nez du

voyageur par l'intermédiaire d'un masque de diable et d'une face de singe, dont elle a décoré sa devanture.

Au delà d'Hœrdten, la route et le railway se coudoient en frères, comme si l'un n'était pas le vainqueur de l'autre. Mais les routes ne connaissent point la jalousie! Çà et là, le maïs alterne avec les autres produits de la campagne, pendant que ses panaches d'or ondulent au gré de la brise. Le long de ces champs, surgissent mille croix, gages de la piété des habitants d'autrefois et d'à présent, car il en est de bien vieilles comme il en est de toutes neuves. Derrière moi, Gernsbach et son église estompent leurs joyeux profils sur un fond de sombre verdure. La route frôle ensuite le rocher qu'elle dut entailler avant de poursuivre son cours : la colonne tronquée qui lui fait face rappelle la date de cette amputation : 1786.

Je touche à Ottenau, étirant ses deux longs bras de coquettes maisonnettes sur les bords de la rivière. Un léger pont de bois les relie. Il est midi : le village est tout au repos. Seuls, quelques enfants chassent devant eux le bétail jusqu'à l'abreuvoir ; les chèvres font sonner leurs grelots, les vaches beuglent et les porcs, que l'on a oubliés, poussent à travers les fissures de leurs palais leurs groins humides et leurs sourds grognements. Des guirlandes de maïs sèchent sous les toits saillants des chalets, d'énormes concombres, de vrais turbans d'or, étincellent au milieu de la végétation des jardins, et la vigne folâtre sur les murs des heureux paysans.

Quand j'ai dépassé le hameau, la Murg coule au pied d'un roc, dont la tête brillamment parée porte des raisins, des prairies et des arbres. C'est l'Amalienberg, cette aride colline fertilisée par les soins du tyrolien Rindeschwender, actuellement la propriété de monsieur Wichelhausen. Elle n'était, au commencement du siècle, qu'un rocher inculte et désert, sur lequel florissaient la ronce et les sauvages graminées ; elle forme, aujour-

d'hui, une ferme modèle, dans laquelle les admirateurs du grand agriculteur viennent faire leur apprentissage de colon. Cet obélisque, élevé à la gauche de la route, rappelle aux habitants de la vallée ce que peuvent le savoir et la persévérance : c'est l'emblème de la reconnaissance que le grand-duc Frédéric témoigna à l'habile agronome tyrolien.

Alors on atteint Gaggenau, ce gros bourg marchand qui étale pompeusement sur son hôtel de ville son titre de « *Marktflecken* ». Ses deux files interminables de gracieuses demeures tournent leurs faces aiguës vers la rivière et se pressent si fort les unes contre les autres, qu'elles s'écrasent presque. Mais cette presse n'enlève rien à leur coquetterie, car toutes ont leur parure de fleurs et de feuillage.

Puis, la vallée s'élargit de toutes parts ; les montagnes de la rive gauche s'abaissent tandis que celles de la rive droite s'efforcent de garder leur taille. Les campagnes disparaissent sous les plans de légumes et les arbres fruitiers, la rivière coule, calme et silencieuse, entre deux digues élevées contre les caprices de ses fougueuses inondations, et les poiriers, les pommiers et les christs en croix s'unissent pour ombrager la route.

Rothenfels touche pour ainsi dire à Gaggenau et se déploye, autour de sa vieille église, avec l'orgueil d'un hameau qui a conscience de son antique origine. C'est que Rothenfels sait qu'on parlait déjà de lui en 1046, alors qu'il appartenait aux comtes de Calw ; c'est qu'il se rappelle qu'il fut ensuite aux mains des seigneurs de Spire et que Bade le désira longtemps, mais ne l'obtint qu'en 1368. Son cimetière renferme la tombe du célèbre Rindeschwender.

Au delà du hameau, un pont saute la Murg et dépose le promeneur dans un frais bosquet sillonné de sentiers ombreux. Ces sentiers conduisent aux bains Elisabeth,

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

du nom de leur marraine, l'épouse du margrave Guillaume. Une belle construction à deux étages, avec un perron, une terrasse latérale, une ceinture de gazon, un cercle de gloriettes, de tables et de bancs, tel m'apparaît l'hôtel réservé aux baigneurs. Derrière cet hôtel est l'établissement de bains proprement dit, six misérables cabines flanquant une plus misérable « Trinkhalle », où un maigre tube de verre laisse échapper, dans une vasque zébrée d'or, les eaux ferrugineuses et sulfureuse de la source. Celle-ci fut découverte il y a quelque dix ans, tandis que l'on cherchait du charbon au pied du Klingelberg. Le peuple demandait à la montagne de quoi se chauffer, et la plaisante lui donna ce qu'il faut pour se rafraîchir !

A quelques minutes des bains, dort la modeste maison de plaisance du margrave Guillaume, un long bâtiment aussi bas qu'étroit, auquel la colonnade d'un portique romain a suffi pour tout décor. Le prince de Lippe-Detmold, son propriétaire d'aujourd'hui, en a fait une ferme modèle, dont les riches cultures rayonnent à la base du vert Schanzenberg.

Le château du margrave Guillaume est la limite de ma promenade dans la vallée de la Murg.

De ce château, j'ai regagné Bade à travers la forêt. Le chemin est charmant. Rampant sur les versants mamelonnés de la Murgthal, il en suit scrupuleusement les ondulations, monte, descend, remonte, redescend et glisse toujours sous bois, se faufilant entre de magnifiques plantations de hêtres, de sapins et de chênes. Tantôt, il s'unit à maintes autres artères convergeant dans tous les sens, se déroulant vers le Rhin ou gravissant les montagnes d'Ebersteinburg ; tantôt, il laisse entrevoir de longues bandes de gazon où gazouillent les oiseaux et les ruisseaux, décrivant mille courbes capricieuses

dans le sombre manteau des collines ; tantôt, il rencontre des îlots de prairies peuplés de belles vaches et de génisses vagabondes, confiées aux soins d'une jeune paysanne qui tricote ses bas tandis qu'elle veille à ses bêtes. Le long de son parcours sont échelonnés des bancs rustiques ou des sièges grotesques : là, quelque tronc à peine équarri ; ici, quelqu'assiette de bois clouée sur le moignon d'un arbre décapité ; plus loin, une planche mal rabotée avec un buisson de rameaux écorcés pour dossier.

J'arrive ainsi à une modeste pépinière, qui s'est découpé dans la forêt un champ rectangulaire. Auprès de cette pépinière. il y a un pavillon, et, en face de ce pavillon, un pilier de pierre, dont la base porte des armoiries et le front une chapelle lilliputienne. Ce monument est ce que l'on est convenu d'appeler « l'Image de Keller ».

Mais quel est ce mystérieux personnage auquel le Battert sert de champ de repos? Faisons quelques pas encore, par cette route escaladant la pente du vieux Château, et la légende nous répondra.

Là, nous verrons, à l'ombre d'une luxuriante végétation, entre quatre sapinettes décharnées et moribondes, une croix de pierre profondément enfoncée dans la terre et tout aussi profondément courbée. Les siècles l'ont enveloppée d'une patine noirâtre ; néanmoins, on reconnait, à travers son vêtement de deuil, une clef et le nom de Burkard Keller.

Burkard Keller était un bel et élégant chevalier de la cour du comte Herrmann ou du margrave Christophe, — les historiens n'ont pu jusqu'à présent s'entendre à ce sujet. De mœurs dissolues, grand amant de la belle nature, adorateur passionné de l'art, il regardait avec indifférence ses compagnons prier à l'église ou marcher

au combat. Aussi sa conduite lui avait-elle suscité de nombreux ennemis.

Cependant le margrave Herrmann, — ou le margrave Christophe — l'aimait sincèrement, car il l'avait vu naître, l'avait vu grandir et l'avait élevé comme un fils. Longtemps, il répondit aux accusations dirigées contre son favori par l'insouciance et le dédain. Mais quand elles devinrent générales et qu'un murmure de réprobation s'éleva de toutes parts, il lui fallut chercher le moyen de sauver Burkard. Et quel moyen plus sûr de le laver du péché d'irréligion, que de le fiancer à la fille du prévôt de Kuppenheim, le sire de Tiefenau, l'homme le plus vertueux de la contrée ?

Le pauvre chevalier comprit que son salut était à ce prix, et il consentit. Chaque jour, il se rendait auprès de la pieuse Clara et, chaque soir, il traversait la forêt pour rentrer au château.

Une nuit, il vit, à l'endroit où gît la petite chapelle que nous rencontrâmes tout à l'heure, une superbe jeune fille appuyée contre le tronc d'un arbre, serrée dans une blanche tunique et le visage d'une pâleur diaphane. Cette jeune fille était adorable : Burkard Keller voulut s'en approcher, mais elle s'abima dans la terre. Ce n'était là, sans doute, qu'une hallucination de son imagination enthousiaste, et il poursuivit sa route.

Mais le lendemain la jeune fille se trouvait à la même place, dans la même position, dardant toujours ses beaux yeux langoureux sur le jeune seigneur. Cependant, lorsqu'il voulut l'aborder, le fantôme disparut comme il avait disparu la veille.

Keller ne peut douter plus longtemps ; ce n'est plus un rêve, une chimère, une création de son cerveau de poète en délire ! Il a vu cette femme s'enfoncer dans le sol : il fouillera le sol pour y découvrir sa retraite. Et ses hommes se mettent aussitôt à l'œuvre.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Le travail venait de commencer, quand leurs pioches heurtèrent une muraille voûtée. La voûte fut percée et Burkardt Keller reconnut une jolie construction, dont l'intérieur lui parut fort bien conservé. Il s'y fit descendre : c'était un temple romain, avec la statue de la déesse à laquelle il était consacré.

Cette statue formait l'un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art antique. Jamais notre brillant seigneur n'avait admiré de traits plus purs, de bouche plus suave, de regards plus poétiques, d'épaules mieux modelées ou de bras si bien sculptés. Le marbre parlait à l'artiste, et l'artiste écouta sa voix. Il fit relever l'autel, y plaça l'image de la divinité et vint, chaque nuit, la prier, en amant passionné.

Mais un jour qu'il s'en approche, il voit la statue remuer : elle se lève lentement de son siège, descend du piédestal et marche vers lui. Oh ! bonheur. L'idole de ses rêves est en vie ! Elle avance, ses yeux l'appellent, elle lui ouvre les bras! ... Keller s'y précipite, mais il râle aussitôt sur le sol, car ces bras de marbre l'ont étouffé contre un sein de marbre !...

La croix auprès de laquelle nous nous trouvons a été plantée là où mourut l'amant infortuné ; quant à la chapelle, on l'a bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple romain. La première est connue sous le nom de « Kellerskreuz » et la seconde, sous celui de « Kellersbild ».

Une demi-heure à peine sépare « l'Image de Keller » de Bade. On y descend par le petit hameau de Dollen et le beau village d'Oberscheuern. Cette route de Rothenfels à notre ville d'eau est une des promenades les plus recommandables aux âmes amoureuses des bois et de la solitude.

LETTRE X.

Lichtenthal. — Son couvent ; la légende de la Vierge et de la sœur cuisinière. — Comment je faillis pénétrer dans la pieuse retraite des bonnes sœurs. — L'ancienne église paroissiale. — Deux squelettes en costume de hussards. — La chapelle des morts et les mausolées des margraves de Baden-Durlach. — Un tailleur créé comte d'Ortenberg. — Le village. — Le val du Grobach. — Geroldsau et ses payses. — La cascade. — Le Liersthal. — Le noir Steinberg.— Un pensionnat en vacance. — Gaisbach et son établissement de pisciculture. — Ober-Beuern et l'auberge du père Willibald Ihlé.

Je partis un matin pour Lichtenthal, le 20 août, je crois. Le temps était superbe. Une douce fraîcheur emplissait la vallée et l'on voyait la rosée monter vers le ciel en brouillard lumineux. Les buveurs retardataires pressaient le pas vers Bade, à l'ombre des érables et des chênes de la belle avenue. Auprès du village, on entendait une vivante rumeur sortir des bosquets ou des gloriettes, le bruit que mamans et bébés faisaient en déjeunant dans leurs salons de verdure.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

A peine avais-je dépassé l'hôtel de l'Ours, que je trouvais, à ma gauche, un obélisque où vingt noms s'étalent en lettres d'or, le monument élevé en l'honneur des héros morts pour la patrie, et, à ma droite, le vieux et vénérable couvent de Lichtenthal, au seuil duquel je m'arrêtai.

Je pénétrai d'abord dans une grande cour, fermée par trois corps de bâtiments et le haut mur sous lequel je passai. De ces bâtiments surgissent deux églises. La première servit longtemps de paroisse, jusqu'au jour où sa nef trop étroite ne put loger toute la pieuse population du village; la seconde fut bien des ans la demeure dernière des margraves de Baden-Durlach. Quant aux bâtiments, ils sont habités par vingt sœurs de l'ordre de Cîteaux, chargées de l'instruction des enfants ou du soin des malades. Ces sœurs sont cloîtrées et renouvellent leurs vœux de trois ans en trois ans, quand elles ne préfèrent point rentrer dans le monde.

Il y a trente-sept ans, en 1843, le couvent de Lichtenthal célébrait son six-centième anniversaire. Ce fut, en effet, en l'an de grâce 1243 qu'Irmengard, la petite fille d'Henri le Lion et la veuve du margrave Herrmann, ordonna la construction de cette retraite. La pieuse princesse voulait ainsi complaire aux vœux du grand Saint-Bernard, l'abbé de Clairvaux, qui, passant par la vallée un siècle auparavant, avait témoigné le désir de voir fonder en cet endroit un couvent de femmes. Et, pour honorer le saint, elle donna le nom de son abbaye à la nouvelle maison : Lichtenthal n'est, en effet, que la traduction allemande du mot Clairvaux, qui signifie lui-même en français : clair vallon ou vallon des lumières.

Le couvent, une fois créé, ne tarda pas à s'enrichir, grâce aux libéralités de la généreuse famille margraviale. Celle-ci alla même jusqu'à lui sacrifier quelques-

unes de ses plus gracieuses représentantes, ainsi que le constate ce singulier tableau accroché au mur de l'église et représentant la fondatrice suivie de tout un cortège de nonnes, dont les têtes sont ornées de banderoles portant les noms de nombreuses princesses badoises.

Le couvent était riche, et le couvent, comme tout le monde, tenait à ses richesses. Aussi les chastes religieuses firent-elles l'impossible pour échapper aux désastres, dont la guerre les menaçait à tous moments. Il paraît même qu'elles y réussirent bien des fois Mais arrivent 1689 et les armées victorieuses du Roi-Soleil. Les Français aiment à rire ; les bonnes sœurs ont même entendu raconter des choses effrayantes sur les mœurs libertines de ces galants soldats, et leur pudeur s'en est effarouchée. Mieux vaut livrer son couvent que sa réputation de chasteté ! Les nonnes se retirent dans la montagne, après avoir confié la clef de l'établissement à la garde de la Vierge. L'ennemi arrive : les haches sifflent dans l'air, grincent dans le bois qu'elles zèbrent de profondes blessures ; la porte vole en éclats, les premiers soudarts bondissent dans la cour !... Mais Marie avance vers eux dans un cercle éblouissant de clarté et leur remet la clef de la maison assiégée. L'ennemi effrayé prend la fuite : le couvent est sauvé !

Voilà du moins ce que rapporte l'une des peintures du portique de la Trinkhalle. Les méchantes langues, moins crédules à ce sujet, affirment au contraire que les saintes femmes crurent plus prudent de s'en rapporter à leur finesse qu'à la protection de la mère du Christ, et qu'elles commencèrent par dépêcher à certain commandant l'une de leurs belles novices. Or, la novice avait été jadis la cuisinière du commandant et le commandant, qui avait aimé la cuisinière ou sa cuisine, ne put lui refuser la faveur qu'elle sollicitait. Au surplus,

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

on répandit dans toute la contrée le bruit que la retraite avait été pillée déjà, et l'on défonça les toits, afin de donner le change aux envahisseurs. Qui faut-il croire? Les méchantes langues ou la légende? J'aime mieux ne me point prononcer.

Quoiqu'il en soit, le couvent de Lichtenthal n'eut plus le même bonheur, lorsque la nouvelle législation déclara la guerre aux corporations religieuses. Il était cependant l'œuvre de la famille grand-ducale de Bade, et, à ce titre, il avait droit à des égards. Sa noble origine lui valut l'existence, mais une existence chétive et malheureuse, car il ne put arracher au naufrage qu'une minime partie de ses membres, tandis qu'il voyait sa fortune s'y engloutir. Le nombre des religieuses fut, en effet, réduit et leurs biens acquis de droit à l'Etat.

La cour du couvent était en ce moment déserte. J'essayai de pénétrer dans l'une ou l'autre église: je les trouvai toutes deux également fermées. J'avisai alors l'entrée du bâtiment occupé par les nonnes. Je sonnai: personne ne vint m'ouvrir. J'ouvris moi-même et je fus dans une grande salle dallée de pierres,qui avait pour tout ornement un christ, une trappe, pratiquée dans le mur comme l'oreille d'un confessionnal,et un paysan qui croquait du pain noir et buvait du vin blanc. Je lui demandai où j'étais: il croqua un nouveau morceau de pain noir, but un second verre de vin blanc, mais ne répondit pas. Je gravis alors l'escalier du saint lieu. Sur le palier, je frappai à une petite porte carrée, qui me parut être le judas de la sœur portière; mais la sœur portière ne se montra pas encore. J'avançai toujours. Je vis une autre porte: c'était le seuil de la clôture. Je portai la main au verrou, un peu inquiet, je te l'avouerai. Qu'allais-je voir dans cette mystérieuse retraite, inaccessible aux profanes regards?....Je ne vis rien du tout, car une petite vieille me tira par le pan de

l'habit d'un air fort courroucé, me demandant où j'allais. « Chez la sœur portière, afin de visiter l'église. » « La portière, c'est moi ! » Et la portière tourna sur le talon gauche, prit par le flanc droit et partit d'un pas militaire. Et je la suivis du même pas jusqu'à la chapelle du couvent.

Là, j'ai offert mes hommages à la douce Irmengard, couchée sur son lit de mort, auprès du tableau qui la représente au milieu des membres de sa famille dévoués à son œuvre. Puis, je me suis beaucoup amusé à dévisager les élégants squelettes de Saint-Benedict et de Saint-Pie, dans leur sarcophahe de cristal, avec leurs côtes habillées, semblables à des brandebourgs de velours rouge, leurs jambes et leurs bras emmitouffés et leurs crânes brillants comme des escarboucles.

Je suis ensuite redescendu dans la chapelle des morts, presqu'aussi vieille que la pieuse maison, puisqu'elle vit le jour en 1288, cependant fraîche et pimpante comme une toute jeune église, car le badigeon répara, il y a quelques années, de ses ans le réparable outrage. Au-dessus de la porte, brille l'écusson de la famille grand-ducale, un ruban d'argent sur fond de gueules. Au pied de l'autel, le tombeau grotesque de Rodolphe IV le Long, étendu sur son lit de parade, que portent quatre lions écrasés par le poids du monument. Le héros est revêtu de son armure de combat et repose la tête entre les armes et le casque de ses ancêtres, d'où jaillissent deux puissantes cornes de bouquetin. Il tient un poignard de la main gauche, une épée de la main droite et appuie les pieds sur un lion docile, tandis qu'un chien dort auprès de lui. A la gauche du choeur, une antique pierre tombale du comte Berthold d'Eberstein, mort en 1355. Comme rétable principal, de curieuses sculptures en bois doré et peinturé ; comme décor d'autel, de fort beaux tableaux habilement restaurés de Hans Baldung, dit le

« Grun ». Ensuite, des peintures sur bois et sur cuivre, des pièces ouvragées, des vitraux anciens et modernes et maintes autres curiosités de tous les genres et de tous les âges.

A cette chapelle touche la maison des orphelins, une charitable institution dont le père fut un pauvre tailleur de Kuppenheim, qui partit pour Londres, y exerça son métier et fit fortune. Ce tailleur s'appelait Georges Stulz. Il fonda l'orphelinat en 1835 et reçut en récompense du grand-duc Léopold le titre de seigneur d'Ortenberg. C'est comme tel qu'il mourut, il y a quelques années, à Hyères, à l'ombre des palmiers, sur les rives embaumées de la Méditerrannée.

Au sortir du couvent, je poursuis mon chemin vers le haut de la vallée, et j'arrive aussitôt au centre du village, là où le Grobach unit ses eaux à la petite rivière de l'Oos. Je suis entouré de toutes parts de blanches et roses maisons, aux contrevents verts ou jaunes, contre lesquels la brise agite mille écriteaux conviant l'étranger à franchir le seuil du nid qu'ils annoncent. Lichtenthal n'est-il pas en effet le séjour chéri des âmes amantes de la solitude, ennemies de l'éclat et du brouhaha de la foule? Ici c'est un hôtel, là c'est une auberge, plus loin un joli chalet, une proprette maisonnette de paysans : tous vous sourient et vous ouvrent leurs portes. Les jardinets débordent de parfums, les pelouses scintillent aux rayons du soleil et les montagnes conservent sous leur fourrure une éternelle fraîcheur.

Je remonte alors le vallon du Grobach, qui murmure au milieu de prairies émaillées de fleurs, entre deux haies de collines noircissant sous leur duvet de sapins. Tantôt, celles-ci s'éloignent, tantôt, elles se rapprochent, et la vallée s'élargit, s'étrangle ou se boursoufle. Mais

quel que soit l'aspect sous lequel elle se présente, elle est toujours pleine de grâce, de vie et de lumière.

Voici Geroldsau, un coquet hameau, dont les fraîches maisons à pignons sont disséminées dans les prés. Les tuiles écarlates de leurs toits les animent, et les auvents, qui ombragent chacune de leurs fenêtres, y accrochent cent plaques brunâtres faisant d'autant mieux ressortir leur proprette gentillesse. Çà et là, on voit les femmes faucher ou faner; leurs courts jupons découvrent la nudité de leurs jambes, et, de leurs tailles épaisses, sortent deux manches retroussées d'un tissu plus blanc que la neige. Leurs cheveux, admirablement lissés, s'enroulent sur la nuque, pour y dessiner un élégant chignon fait d'un fouillis de tresses délicates. — Tantôt, le grincement des scieries agace les montagnes, et les planches échappées de leurs dents dessinent dans les airs des milliers d'angles audacieux; tantôt, de longues pièces de toile nouvellement tissée rayent le vert tapis du vallon de bandes de blouissantes, que les enfants arrosent avec de grandes louches de bois. Tous ces bambins m'ont aperçu: ils accourent, se rangent sur le bord du chemin comme de vrais soldats, et, lorsque je passe devant eux, me saluent de leurs bonjours et de leurs sourires. « *Tag, mein heer!* » voilà le cri qui m'accueille, ainsi qu'un feu de peloton. Ils redescendent ensuite le talus, s'ébattent dans la prairie, reprennent leurs louches immenses et s'efforcent d'exécuter l'importante mission que leurs mères leur ont confiée.

Au delà du hameau, la route se rapproche de la montagne, côtoyant lentement le cours du ruisseau, jusqu'au moment où elle abandonne brusquement la vivante et lumineuse vallée de Geroldsau, pour pénétrer dans le sombre et poétique couloir de collines entre lesquelles le Grobach égrène ses perles de cristal. Je l'entends déjà barboter contre les mille cailloux aigus qui le blessent dans sa

course ; je l'entrevois, à travers le feuillage, fuyant de toute la vitesse de ses flots, si vite, si vite, qu'il se brise au contact du rocher, s'abime contre la rive ou s'écrase sous le tronc vermoulu qui entrave sa marche. C'est que son onde est glacée et qu'il veut au plus tôt la réchauffer aux flèches de Phébus, sur sa couche de moelleux gravier, parmi les prés verdoyants de la vallée.

Et cependant le bois à travers lequel il dégringole est admirable avec ses arbres géants, ses sapins jumeaux, ses épais taillis. La brise, glissant du haut des montagnes, arrache aux jeunes conifères leurs pures senteurs balsamiques et les porte sur ses ailes d'un bout du vallon à l'autre. Les oiseaux, effrayés de la chaleur, se retirent dans la forêt, tandis que les bosquets odoriférants redisent leurs gazouillements et leurs chants. Quelques laiteuses cascatelles babillent au fond des crevasses de la colline, le zéphyr susurre dans les rameaux des plus hauts arbres et le ruisseau jacasse, jacasse toujours.

Mais la route n'a point cessé de monter. Elle se suspend aux parois de la montagne, en suit les contours capricieux, s'élève hardiment au-dessus du ravin. Parfois, apparaissent, à travers les pins, quelque plaque de gazon, quelqu'effrayant rocher, quelque diamant étincelant.

On atteint ainsi la cascade, distante à peine d'une demi-heure du village de Geroldsau. Le promeneur y descend par un sentier sinueux, se tortillant le long des flancs du ravin. Sur cette pente, il rencontre bientôt un premier pavillon, d'où il voit la rivière accourir, scintillant sous sa voûte de feuillage. Ses flots d'argent se bousculent, fols et rapides, entre les blocs qui dérangent leur course, sautent et ressautent au-dessus de l'écumeux obstacle. Puis, ils franchissent un premier degré, et, encore étourdis de leur chute, s'élancent en deux nappes d'azur sur un roc pelé contre lequel ils se

brisent, blanchissent, mugissent, et retombent vaincus, frémissants, dans le bassin où ils décrivent une mousseuse auréole, dont les cercles vaporeux s'élargissent sans cesse.

Elle est pourtant bien faible, bien délicate, cette cascade tant vantée, tant aimée des touristes badois. Mais sa petitesse fait sa grâce, et sa grâce l'embellit plus que je ne saurais dire. Je ne me suis jamais autrement figuré le séjour d'une naïade. Ces deux murs de rochers, auxquels se balancent de longues barbes de mousse et entre lesquels le Grobach se précipite; ces fougères finement découpées, s'échappant des fissures de la roche et courbant leurs palmes au-dessus des flots; cette grotte de verdure, où les sapins marient leurs sombres aiguilles aux toisons colorées des hêtres et des bouleaux; cette rivière audacieuse, qui se faufile entre des collines semblant toujours prêtes à se refermer sur elle, dans un cadre si pittoresque et si varié, tout cela m'a paru charmant, frais, délicieux, plein de poétique rêverie.

Au retour, je suivis le Liersthal, un vallon ombreux, qui met dans les montagnes une capricieuse lézarde. A peine m'y étais-je engagé, que je m'aperçus que je faisais fausse route. Si je poursuivais mon chemin, j'allais rejoindre la vallée du Grobach, que je venais d'abandonner, tandis que le but de ma promenade était Gaisbach, dont les chalets se contemplent au pur miroir de l'Oos. Je m'engageai donc dans la forêt, sous la conduite de ma boussole.

L'escalade était raide, et il me fallut plus d'une fois implorer le secours des genêts, des buissons et des arbrisseaux. Ces pauvres aides, hélas! n'étaient pas bien solides, et, pendant que, sous mon étreinte, ils criaient de douleur, je les entraînais impitoyablement avec moi.

Je reculais ainsi de deux pas quand j'en faisais un. Le mieux était de contourner cette colline malveillante, puisque je ne pouvais l'aborder de front.

Je vagabondai longtemps. Enfin, après trois quarts d'heure d'ascension aventureuse, je découvris, dans la profondeur du bois, une mince éclaircie fuyant à travers les arbres. Je m'y engageai et arrivai en peu d'instants à un chemin d'exploitation, que je gravis courageusement jusqu'aux plateaux les plus élevés de la chaîne. Là, je rencontrai un premier carrefour. Six routes couraient à tous les points cardinaux : je consultai ma boussole. Cinq cents mètres plus loin, six nouvelles routes convergeaient encore dans toutes les directions, et je reconsultai ma boussole. Je n'étais plus un touriste, mais un marin terrestre. Enfin, je vis s'élever devant moi une cime colossale. Plus j'en approchais, plus son sombre cône me semblait monter audacieusement vers le ciel. C'était le Steinberg, l'une des montagnes les plus hautes des environs de Bade; et j'ajouterai, l'une des plus calmes, des plus silencieuses, des plus obscures et des plus sauvages de la contrée. C'est en vain que je levai la tête : je ne pus découvrir un atome d'azur; c'est vainement que je dressai l'oreille : je n'entendis que le froissement des feuilles mortes sous mes pieds. Le soleil éclatant resplendissait au-dessus de moi, la crête des géants de la colline grésillait aux feux de ses rayons, et la forêt restait plongée dans une éternelle pénombre !

Je courus longtemps ainsi sur le flanc de la montagne, jusqu'au moment où je rencontrai un troisième carrefour. L'une de ses branches s'enfonçait à mes pieds : je la suivis et quittai subitement la forêt. La lumière éclatante du grand jour m'éblouit tout d'abord : je fermai un instant les yeux. Quand je les rouvris, le ciel était bleu comme les vagues de la Méditerranée, les montagnes portaient un manteau de velours d'un vert si

foncé qu'il semblait presque noir, et les prairies, qui enfonçaient les lambeaux de leur tapis verdoyant dans ce riche vêtement de forêts, avaient l'éclat et la couleur de l'émeraude. L'Oos, à peine sortie de sa source, sautillait, pétulente et babillarde, sur cette moelleuse couche de gazon ; des chalets, semés çà et là, y crevaient sous les efforts de l'abondante récolte qu'on leur avait confiée, et leurs déchirures laissaient échapper des touffes de foin grisonnant ; partout, de forts et vigoureux montagnards tondaient la colline de leurs faux éblouissantes, ou entassaient sa toison desséchée dans des chars primitifs, traînés par des bœufs blancs et bruns.

En moins d'une demi-heure, j'avais atteint le petit hameau de Gaisbach, quatre maisonnettes éparpillées autour du confluent du Raubach et de l'Oos. Je continuai à redescendre le cours de cette dernière rivière. Les montagnes se rapprochèrent, des rochers passèrent la tête à travers les fougères et la mousse et les cris perçants de jeunes filles en fête se joignirent aux notes métalliques du ruisseau. C'était un pensionnat en promenade, qui prenait son repas à l'ombre des sapins, se contentant du feuillage doré pour divan et du roc pour porter son festin. Les rires cessèrent aussitôt qu'on m'aperçut ; toutes les bouches devinrent muettes et l'on me regarda comme avec stupeur. J'étais un trouble-fête : je m'éloignai bien vite. C'est égal, j'eus préféré un autre accueil, car il y avait de fort jolis minois parmi cet essaim de jeunes vierges.

Je fus alors en quelques minutes au « Fischculturanstalt », un mot bien difficile à prononcer pour des lèvres gauloises, et que je te conseille d'appeler tout bonnement « l'Etablissement de pisciculture ».

J'y rencontrai d'abord de nombreux bassins, enfermés dans la verdure, ornés de plantes aquatiques, décorés

de rochers, bordés de rocailles, — des canaux sinueux et barbus, débordant de joncs et de roseaux, des cascades frémissantes, de longs conduits de bois, divisés en innombrables compartiments où coule sans cesse quelque mince filet d'eau. Et parmi ces bassins, aux pieds de ces cascades, dans ces étroits réservoirs, je vis miroiter au soleil les carapaces argentées des saumons du Rhin ; je vis les truites agiles s'élancer après quelque insecte et étaler, à mes yeux, leurs beaux dos bleus, saupoudrés de taches écarlates ; je vis la carpe, dont les lèvres gloutonnes happent la proie qu'on lui jette; je vis de grands poissons rouges, qui montaient orgueilleusement à fleur d'eau, afin d'exhiber leurs brillantes couleurs ; je vis l'anguille paresseuse et somnolente, ennemie de la lumière, ramper vers les roseaux dès que les rayons de Phœbus avaient éclairé sa retraite ; je vis enfin cent autres poissons, vivants, frétillants, des tanches, des barbeaux, des truites saumonées, des brochets, et que sais-je encore ? Puis, j'entrai dans l'établissement proprement dit, une longue salle encombrée de cuves de marbre, assises symétriquement à environ un mètre du sol et dont l'eau, toujours renouvelée, n'a guère plus de dix centimètres de profondeur, Là, fourmillent cent mille poissons de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les espèces. Ici, c'est le bassin des nouveaux-nés : les saumons n'ont pas la grosseur d'une allumette, les anguilles, aussi délicates qu'un fil de soie, y sont imperceptibles, et les brochets y semblent un mince brin d'herbe agité par le mouvement de l'eau. Plus loin, ce sont les réservoirs des adultes de deux mois, de six mois, d'un an même, âge auquel les truites voient avec bonheur apparaître leurs premières taches rouges, — car la truite est fière de cette parure comme l'enfant l'est du premier duvet qui noircit sa lèvre. Sur des étagères, de vastes aquariums enferment des sujets

énormes, que leurs belles proportions ont sauvés jusqu'à présent de la marmite ou de la poêle. Dans ces bocaux pleins d'alcool, ce sont des poissons éventrés, dont les flancs portent des milliers d'œufs pressés les uns contre les autres. Dans ces tubes de verre, ce sont les œufs eux-mêmes aux diverses périodes de l'incubation, au début opaques et gros comme la tête d'une épingle, gonflant ensuite peu à peu leur membrane rougeâtre et transparente, puis, se dilatant encore, se dilatant toujours, au point de devenir diaphanes et de laisser entrevoir un sombre fil tourné sur lui-même en forme de cercle et terminé par une tête prodigieuse de grosseur, d'où jaillissent deux yeux noirs encore plus monstrueux. Au fur et à mesure que le fil grossit, la tête augmente, se développe. Elle est si grosse, si grosse, qu'elle a peine à se retourner dans sa prison. On suppose l'enfant un monstre, on le croit déjà mort, mais il s'agite subitement, se remue, se tortille : l'œuf se brise, et le voilà dans l'eau, fuyant de toute la vitesse de ses nageoires. Sa tête a diminué comme par enchantement ; elle a même tant diminué, qu'il est presque impossible de le découvrir au milieu du bassin où il s'est sauvé. L'établissement de pisciculture élève chaque année huit cent mille de ces intéressants petits êtres.

A l'établissement confine le restaurant, un joli chalet entouré de vérandas, sous lesquelles le gourmet savoure les pauvres bêtes que l'on pêche à son intention. J'ai fait comme le gourmet. J'ai mangé des truites, j'ai mangé du jeune saumon, j'ai mangé des écrevisses !.... Je crois que j'aurais mangé tous les poissons du bassin, tant je les trouvais bons, frais, délicats, savoureux... Ils étaient si bien préparés ! Ils étaient si proprement servis sur ce beau linge d'une irréprochable blancheur et finement marqué aux armes de l'établissement ! Et le vin dont je les arrosai était si généreux ! Ah ! le Fisch...,

le Fischcult....., mais ce n'était plus le moment de prononcer ces noms-là! et je repris lentement le chemin de Bade.

La distance qui m'en séparait n'est pas bien longue : une heure de promenade, tout au plus, dans la charmante vallée de l'Oos, au milieu de prairies où les enfants poursuivaient les papillons, à la lisière des rochers s'affaissant dans les fossés qui emprisonnent la route. La plus grande animation régnait le long de cette belle voie. C'étaient les équipages redescendant du Nouvel-Eberstein; c'étaient les flâneurs repus et paresseux, qui s'étaient décidés à quitter les délices de Gaisbach; c'étaient les chars des montagnards, qui transportaient à la ville la provision de bois de l'hiver; c'étaient de saines paysannes lavant leur linge au ruisseau, à grand renfort de tours de bras et au son de refrains joyeux, — car j'avais atteint déjà les premières maisons d'Ober-Beuern.

Le monde s'arrêta devant l'une d'elles. Je la regardai : elle avait pour appât une face grimaçante émergeant d'un cor de chasse. Je suivis la foule qui y entrait, m'installai dans l'une des gloriettes du jardin et demandai l'explication de l'enseigne.

C'est un souvenir de France, pas trop vieux, puisqu'il ne remonte qu'à 1854. A cette époque, le jeune Dantan passait les plus beaux mois de son existence sous les rameaux séculaires de l'avenue de Lichtenthal. Il aimait Bade, ses vallons, ses forêts, mais il aimait avant tout la patriarcale auberge du père Willibald Ihlé. Ce bon père Willibald, que de fritures n'avait-il pas fait sauter à son intention, et que son Margraefler était doux au palais! Dantan ne voulut pas qu'un hôte si précieux mourut sans laisser à la postérité quelque souvenir de sa bonne face rubiconde. Et Dantan dessina cette face sur l'un des murs de l'auberge. L'excellent

père Willibald en fut émerveillé ; ce portrait l'enchantait ; il aurait voulu seulement le posséder d'une façon plus durable. L'artiste était bon enfant : il modela la tête de son hôte sur un cor de chasse. L'aubergiste fit sculpter cette tête dans la pierre et la donna pour enseigne à sa maison. Le bonhomme est mort : la renommée de la guinguette lui a heureusement survecu.

J'avais à peine laissé derrière moi les dernières maisons d'Ober-Beuern, que je touchais aux premiers chalets d'Unter-Beuern, je veux dire de Lichtenthal, car ces deux noms ne désignent qu'un seul et même village, afin de complaire aux caprices du grand-duc Frédéric. Ce prince se dit un jour qu'Unter-Beuern ne pouvait, sous peine d'impiété, refuser plus longtemps le titre de son couvent, et le hameau reçut aussitôt le nom de Lichtenthal.

Mais tu connais Lichtenthal et je t'y abandonne, du moins dans ma correspondance.

LETTRE XI.

Un proverbe menteur. — Le chemin des écoliers. — Le Leusberg — Retour à mon point de départ. — L'Yberg et les ruines du château d'Yburg. — Une querelle entre pédagogues et vieilles femmes. — Ce qu'étaient les Kobolds. — Leur capture par les moines. — Chim au château d'Yburg. — Sa disparition au commencement du siècle. — Une route capricieuse. — L'ancien couvent du Froemersberg. — Comment le margrave Jacques prit les bons moines pour ses chiens de chasse. — Le Froemersberg et le Jagdhaus. — Retour à Bade par le Katzenstein et le Beutig.

Que de promenades, ma chère sœur, n'ai-je point faites déjà à travers la montagne, parmi les vallons badois, et que de fois ne t'ai-je pas ennuyée en prenant chacune d'elles pour prétexte d'une lettre pleine d'enthousiasme ! Lorsque je te racontai ma dernière excursion à la cascade de Geroldsau et mon déjeuner à l'établissement de pisciculture, je m'étais promis de te faire grâce de mes autres courses par monts et par vaux. Mais voilà que je mens encore à ma promesse ! Hélas ! que veux-tu ? Je ne sais garder longtemps dans l'âme

l'impression que je ressens en présence d'une aussi belle nature. Je suis comme l'enfant qu'étouffent son chagrin et ses sanglots et que les larmes soulagent ; mon cœur, débordant d'admiration, a besoin d'épanchements pour ne point éclater ! Et peut-il mieux s'épancher, qu'en babillant avec toi ? Veuille donc prêter ta bienveillance habituelle à son fol bavardage : il va te parler d'Yburg.

Mais quel est le chemin qui doit nous conduire à ce château ruiné ? Celui-ci, sans doute, puisque ce poteau porte son nom ? Que nenni ! c'est celui-là : vois plutôt cette flèche et ce mot pompeusement écrit en grandes lettres noires. Je me trompe, car cet indicateur me montre du doigt la route du vieux donjon. Et celui-ci s'y dirige encore ! Et celui-là parvient au même but !.... Tous les chemins conduisent à Rome ! Non, le proverbe a menti : tous les chemins vont à Yburg.

Pour ma part, j'ai pris celui des écoliers. J'ai suivi l'avenue de Lichtenthal jusqu'à la villa Dittler, et me suis engagé dans le vallon fleuri de Gunzenbach, où les chalets s'efforcent vainement de crever le filet de vigne-vierge qui les enlace, où les arbres fléchissent sous le poids de leurs fruits, où les sapins enveloppent les brillantes maisons de plaisance de leur sombre rideau de verdure. Quelques fraîches maisonnettes y reposent aux pieds des collines, aussi coquettes, aussi pimpantes que les plus riches domaines ; le ruisseau, mignon comme le vallon et le hameau, a des flots de cristal et des notes joyeuses ; les prairies sont bien peignées, les routes admirablement ratissées, les pommiers et les poiriers symétriquement taillés. Tout cela constitue un charmant décor d'opéra comique.

Je gravis le versant du mamelon où s'étale la belle villa de la princesse Gagarine. Chemin faisant, je découvris à la noble châtelaine une innocente passion pour les concombres. Elle en a de toutes les espèces, et

leurs globes d'or s'illuminent au soleil sous la forme de turbans monstrueux ou allongent contre les murs leurs profils de calebasses et de citrouilles. Puis, j'entrai dans la forêt, escaladant les flancs boisés et silencieux du Leusberg. Pas un être vivant n'animait cette immense solitude, dont le calme augmentait encore l'imposante majesté. Je croyais la forêt sans limite, les conifères prenaient à mes yeux des proportions gigantesques et la nature me paraissait plus grande qu'elle ne m'avait jamais semblé.

Je parcourus longtemps la partie de la colline qui forme l'un des versants de la vallée de Geroldsau. Tantôt, d'énormes crevasses, tapissées de gazon, fendaient la montagne, et le sentier les contournait avec hardiesse ; tantôt, quelqu'arête rocheuse avançait témérairement son échine déchiquetée jusqu'au milieu des campagnes, et le chemin s'accrochait à ses vertèbres de granit. Mais, le plus souvent, j'abandonnai chemin et sentier pour courir à travers bois, m'enfoncer dans la mousse ou me coucher sur les feuilles mortes. Je voyais alors le soleil scintiller sur les aiguilles les plus élevées des sapins et les mille taches d'ombre et de lumière, dont le mort feuillage était semé, courir les unes après les autres, au gré du vent qui balançait lentement les arbres.

Je montai ainsi jusqu'au faite du Leusberg. Son épaisse chevelure de forêts me cachant le paysage, je n'eus pour horizon que la barbe des pins, la toison des hêtres et les régiments en désordre de leurs troncs lisses et gris. Je redescendis. Et comme le cours desséché d'un torrent bondissait à mes pieds, je dégringolai avec lui. La dégringolade terminée, je me retrouvai presqu'à mon point de départ, à l'extrémité du hameau de Gunzenbach. Je voyais de plus en plus que j'avais pris le chemin des écoliers. Mais j'avais rejoint la grand'route qui conduit

à Yburg, le long des flancs boisés du Katzenkopf et du Waldeneckopf, et, cette fois, je ne l'abandonnai plus.

Quand j'eus atteint le sommet du passage, je découvris bientôt devant moi un cône effilé, dissimulé sous un voile de verdure accroché à une grise couronne de pierre. Ce cône était l'Yberg, et cette couronne, les débris du château d'Yburg. J'y grimpai par le rapide sentier qui se détache, au pied de la montagne, de la voie carrossable.

Lorsque je fus à la crête du pain de sucre, j'y trouvai une double porte ogivale, l'ancienne entrée du manoir, un mur d'enceinte ébréché, lézardé, fendillé, et le vieux donjon d'Yburg abattu par la foudre ; en fait de constructions modernes, une haute tour, élevée comme belvèdère, et une maison de paysans, bâtie pour servir d'auberge. Dans celle-ci, j'ai mangé une omelette, grignoté du fromage de chèvre et bu de la bonne bière allemande ; du plateau de la tour, j'ai contemplé le tableau suivant, ou plutôt un tableau dont ma courte description ne sera qu'une ébauche, que tu embelliras autant que possible, sans cependant parvenir jamais à te représenter l'incomparable séduction du modèle ; car la nature est parfois si belle, que ni le pinceau, ni la plume, ni l'imagination ne peuvent en retracer les charmes. Ici, des villages émergent d'un océan de verdure, comme des navires écarlates dont on ne voit que les ponts de tuiles enflammées tandis que leurs flancs baignent dans les flots : c'est Neuweier, c'est Gallenbach, c'est Nægelfœrst,.... ce sont tous ces hameaux, qui enserrent leurs rustiques maisonnettes dans les vallons et les forêts. Là, de gros bourgs s'épanouissent au milieu de champs cultivés, divisés en pièces innombrables diversement teintées et s'allongeant jusqu'aux ondes argentées du Rhin : Sinzhein, Steinbach, Varnhalt, Umweg,. .. tous ces heureux favoris de Cérès et de Bacchus. Et plus loin, la plaine et le ciel se confondent en un même horizon de vapeur. Ici, est le

Froemersberg ; là, le Battert ; puis, c'est le Mercure, le roi des cimes environnantes ; puis, c'est l'Iwerst et son dôme capitonné ; puis, ce sont les collines de la vallée de Geroldsau ; puis, c'est une autre chaîne, et encore une autre chaîne, et toujours des montagnes aux vagues onduleuses, vaporeuses, veloutées, noyées dans un bain d'azur que nulle palette n'a jamais su copier.

Mais veux-tu savoir l'histoire de ce château délabré ? Elle n'est pas bien longue, et encore le serait-elle moins, si les antiquaires n'avaient voulu découvrir quelques bribes de maçonnerie romaine à la base du mur d'enceinte, d'où ils ont tiré la conclusion que l'Yberg avait, au temps jadis, sa tour de garde.

Quoiqu'il en soit, Yburg appartint longtemps aux seigneurs de Bade, et la tradition rapporte souvent à son propos le nom du margrave Bernhard I. Toutefois, ce que la tradition ne dit point, c'est si ce prince occupa lui-même le château ou s'il le donna en fief à quelque fidèle serviteur. Cette dernière opinion est cependant la plus probable, car on sait qu'une riche famille du même nom possédait à Ottenweier des biens importants dès l'an 1424, et, à en croire la légende, un sire d'Yburg aurait détruit le manoir de Bernstein pour se venger du chevalier qui lui avait ravi sa fille.

Les premières années de notre château sont donc assez mystérieuses ; ses dernières le sont moins, heureusement. Il périt d'abord en 1525, lors de la guerre des paysans. Puis, il fut réédifié, durant celle de 30 ans, par le margrave Georges-Frédéric, qui croyait ne jamais avoir assez de forteresses à opposer à ses ennemis. Mais sa résurrection fut presqu'aussitôt suivie d'une seconde mort, car les armées victorieuses du maréchal de Duras le rasèrent sans pitié. Cependant, le donjon était encore debout : son orgueil déplut au ciel et la foudre abattit sa tête audacieuse.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Voilà, tout au moins, la version des graves pédagogues germains. Mais, à côté des pédagogues, il y a les vieilles femmes, qui ne sont pas du tout d'accord avec eux et qui racontent sur Yburg des choses épouvantables. Pour elles, ce fut la demeure maudite de ce prince Fortunat, dont le laboratoire d'alchimie effrayait la contrée et qui y pratiquait son art de faux monnayeur en compagnie de l'italien Pestalozzi ; pour elles, ce fut là retraite de ce seigneur libertin, impie, qui viola la tombe de ses ancêtres, afin d'y trouver l'or qu'il y voyait en rêve, et saccagea sans pudeur leurs poudreux ossements ; pour elles, ce fut encore le séjour préféré des Kobolds, qui s'y livraient, chaque nuit, à leur jeu favori, au jeu de boules, avec des billes d'or. Et sur ce dernier point, je voudrais que les vieilles femmes eussent raison en dépit de la science, car j'aime ces nains bienveillants, ces dévoués serviteurs du foyer domestique, que les sots préjugés, que les grossières insolences des anciens habitants ont chassés dans les montagnes et dans les cavernes les plus sauvages de l'antique Germanie.

Cet aimable compagnon de nos aïeux est pour toi, peut-être, un personnage inconnu ? Je vais te le présenter, tel que je le connais moi-même par les confidences d'un vieil auteur allemand, Praetorius, qui ne fit, de son côté, que reproduire les indiscrétions d'une cuisinière sienne amie.

Le Kobold a la taille d'un enfant, mais ses épaules sont trapues, son corps est ramassé, sa tête grosse et lourde, et il porte, au bas du dos, une queue courte, fine, tranchante, légèrement courbée ainsi que la lame d'un cimeterre. Cette queue rappelle, dit-on, le couteau qui servit à massacrer sa pauvre race, avant qu'elle ne devint esprit. Il se vêt, presque toujours, d'une blouse grise, d'un bonnet rouge, et Chim est son nom générique.

D'un caractère cordial, sociable, le Kobold habite

particulièrement les écuries et les cuisines. Il assiste les valets de ferme dans leurs travaux, fait la besogne des servantes et ne dédaigne pas de mettre parfois la main aux fourneaux. En échange de ces services, il ne demande qu'un peu de panade ou un peu de soupe au beurre. Aussi dois-tu comprendre combien les domestiques paresseuses prisaient jadis son utile société. Une servante devait-elle choisir un nouveau maître, elle interrogeait bien vite celle qu'elle allait remplacer sur les habitudes de l'esprit de la maison, sur sa bonté, sur son habileté, sur son courage. Telle famille était servie presque pour rien, tant le Kobold y était actif et complaisant; telle autre, veuve de son zélé gobelin, passait des mois sans trouver quelque fille qui voulût entrer à son service.

Ce serait, toutefois, de l'ingratitude envers le Kobold de ne lui accorder que le rôle de valet ou de marmiton, car la légende nous le montre tour à tour chevalier galant, sentinelle loyale, partisan convaincu. Un jour, un bon bourgeois saxon dit à l'esprit familier de sa demeure, au moment de se mettre en voyage : « Hudeken, — c'était le nom du Kobold — Hudeken, mon ami, je te confie ma femme; garde-la bien. » Et Hudeken fit bonne garde, si bonne garde, qu'il préserva l'épouse du péché d'infidélité. Cette mission, à dire vrai, lui coûta beaucoup de peine; aussi, dès que le mari fut de retour, le pria-t-il de désigner à l'avenir un autre gardien : « J'aimerais mieux, dit-il, surveiller tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amants. » — Hudeken avait la parole un peu mordante. — Une autre fois, au dire de l'abbé Tritheim, l'auteur de la chronique du cloître de Hirschau, Chim embrassa chaleureusement la cause de l'évêque Bernhard de Hildesheim, lors de ses démêlés avec le comte Herrmann de Wissembourg. Il vint trouver le

saint homme dans son sommeil et lui cria : « Lève-toi, tête chauve, — Chim n'a jamais fait partie de l'Académie — le comté de Wissembourg est vacant et tu pourras facilement l'occuper. » Ce que l'évêque fit au plus tôt.

Je n'en finirais point, s'il me fallait citer toutes les vertus inhérentes à la petite race des Kobolds. Mais le monde est ainsi fait, que le protégé bafoue son bienfaiteur, lorsque celui-ci refuse de se soumettre à ses caprices. On voulut convertir les Kobolds au christianisme, et les Kobolds, en braves et honnêtes esprits attachés à leur antique religion, refusèrent d'embrasser la nouvelle doctrine. Le clergé leur fit alors une guerre sans trêve et sans merci, guerre dans laquelle les moines de la vallée de l'Oos se distinguèrent par leur acharnement et leur finesse. Je ne pourrais te dire la ruse à laquelle ils eurent recours ; toujours est-il qu'ils parvinrent à réunir dans leurs pièges tous les Kobolds de la contrée. Puis, ils les enfermèrent dans un sac et les transportèrent au château d'Yburg.

Chim, en sa qualité d'esprit, eut pu facilement délaisser sa prison afin de jouer quelques bonnes farces à ses persécuteurs. Chim est philosophe : il monta au sommet de la tour du manoir, regarda le pays rayonnant autour de lui et plaignit le pauvre peuple, qui l'avait si ingratement chassé de ses foyers. On dit même que, nouveau Jérémie, il pleura longtemps, à la cime du donjon, sur les malheurs de ses anciennes compagnes de cuisine. Et quand il eut essuyé cette larme magnanime, il redescendit dans les noirs souterrains du château, où, dès lors, la petite bande prit chaque nuit ses ébats. Tous les soirs, celui qui gravissait la colline pouvait entendre, au milieu des ruines, un son métallique se mêler aux cris stridents de rieurs invisibles : c'étaient les Kobolds du château d'Yburg, qui s'adonnaient bruyamment au jeu de billes, leur plaisir favori.

Mais voilà la vieille forteresse habitée. La spéculation y plante son auberge, la curiosité y élève sa tour et le scepticisme se rit des esprits de la montagne ! On pourchassait impitoyablement les malheureux Kobolds ; au lieu de se défendre, ils se retirèrent devant leurs nouveaux ennemis. Depuis ce moment, on ignore ce qu'ils sont devenus. Quelques-uns de leurs anciens amis prétendent qu'ils ont quitté l'Allemagne et ont émigré dans un pays plus hospitalier, où ils ont retrouvé la bonne panade, qu'ils avaient bien un peu regrettée pendant leur séjour à Yburg. D'autres soutiennent, au contraire, qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes les plus solitaires de la Forêt-Noire, et que l'on en voit encore, par les belles nuits d'été, le long des ruisseaux où ils viennent se baigner et secouer la poussière dont ils se sont couverts dans leurs expéditions souterraines. Puissent ces derniers ne se point tromper ! Puissè-je surtout avoir le bonheur de rencontrer quelques Kobolds sur mon chemin !

L'heure avance, et je redescends promptement la colline, m'abandonnant aux fantaisies d'une route plus capricieuse que la plus capricieuse des jolies femmes. Elle descend, elle remonte, tourne et retourne sur elle-même, se tord et se retord, saute les ravins, se mouille à l'eau des torrents, franchit les mamelons ou frôle les rochers. Quelques attelages y trottent en cadence ; des touristes la suivent, le chapeau à la main, l'habit suspendu à la canne appuyée sur l'épaule, car la chaleur est suffocante et Borée, qui craint de se roussir les ailes, se tient blotti dans ses cavernes d'Eolie. Les chevaux tirent la langue : leurs flancs, blanchissant d'écume, battent bruyamment ; les piétons sont cramoisis, ruisselants de sueur, muets comme des carpes : on n'entend que leur souffle rauque et les soupirs prolon-

gés s'exhalant de leurs poitrines haletantes. Tous ces pauvres marcheurs me font vraiment pitié !

Je poursuis ma promenade au milieu de l'immense forêt. Les sapins y prennent des aspects grandioses et vénérables. Quelques vieux conifères, échappés aux derniers massacres de la montagne, déploient leurs rameaux puissants au-dessus de jeunes et vertes plantations, comme la poule qui recouvre de ses ailes tous ses poussins chéris. Puis, le jour se fait au milieu des bois ; un tapis de prairies se déroule entre deux murailles de sombre verdure ; quelques blanches maisonnettes reposent sur ce moelleux duvet et des paysans y sommeillent, mêlant leurs ronflements au murmure rocailleux du ruisseau. Nous sommes à Seighof, une métairie perdue dans la solitude des collines, et n'ayant pour vue que l'éternelle forêt, la voûte azurée du ciel et la couronne argentée du Battert.

Un poteau me montre, à ma gauche, le chemin du couvent de Froemersberg. J'y suis en moins d'une demi-heure. Le couvent a disparu, et je ne trouve, comme dernières traces de son existence, qu'un mur ruiné, enserré dans la trame d'un lierre plusieurs fois séculaire, et quelques sarments étagés sur le coteau, sans doute en souvenir des anciens vignobles de la sainte demeure.

Ce fut une riche retraite que le Froemersbergkloster, qui fleurit bien des ans sous la princière protection des margraves de Bade, auxquels il devait, d'ailleurs, son titre d'abbaye, — car le couvent ne fut, d'abord, qu'un pauvre ermitage, où quelques anachorètes s'étaient réfugiés loin du monde, loin de ses turpitudes et de ses viles séductions.

Un jour, le margrave Jacques s'égare à la chasse. Abandonné de ses serviteurs, il sonne du cor : personne ne répond. Le soir approche, la pluie tombe fine et

serrée : il ne veut point passer la nuit dans la montagne, et l'écho redit les fiévreux accords de son instrument. Puis, il écoute. Il croit distinguer un bruit dans le feuillage. Il tend l'oreille : le bruit approche. Ce sont ses chiens. Il les appelle, les injurie déjà, leur reproche en grossier langage leur infidèle abandon.... Tom! Duc! Holà! vilaines bêtes!!... Mais les chiens sont des moines qui ont entendu son appel! Les voilà, débouchant précipitamment du taillis.... Il faisait noir et le prince put dissimuler la rougeur, que sa sotte méprise lui avait fait monter au front : il prit, sans mot dire, le chemin de l'ermitage, où il reçut une simple, mais cordiale hospitalité.

De retour à Bade, il voulut réparer son erreur, en payant royalement le franc accueil des bons religieux : un pli, scellé de sa main, les autorisa à transformer leur retraite en abbaye.

Le couvent de Froemersberg tint bonne tête aux guerres et aux révolutions qui grondèrent autour de lui ; il résista même à la peine de mort prononcée contre tous ses semblables au commencement de ce siècle, et ses enfants d'alors purent s'endormir pour l'éternité dans la maison à laquelle ils avaient consacré leur existence. Mais, quand la mort eut fauché le dernier d'entre eux, il lui fallut courber le front devant la loi commune, à telle enseigne, qu'en 1824, la pioche abattit ses saints murs. Le grand duc Léopold a voulu, toutefois, en perpétuer le souvenir, et il y a fait élever une croix, là où était le maître-autel, tandis que les pieux habitants des villages voisins y ont religieusement apporté une simple pierre, qui rappelle la naissance et la mort du vieil ermitage.

Le Froemersberg est l'une des plus hautes montagnes des environs de Bade : elle a en effet 585 mètres de

taille. Un impénétrable manteau de forêts recouvre ses flancs déchiquetés. Ce manteau est fait de diverses étoffes : de sapins, de hêtres, de bouleaux, d'érables, d'ormes, de chênes,... en un mot, de tous les éclatants et riches produits, dont la contrée me présente, à chaque instant, quelque échantillon. Si l'on pouvait s'élever au sommet de la colline, elle apparaîtrait comme un géant du pays des Highlanders vêtu de son plaid écossais. Mais cette ascension est impossible, ou tout au moins inutile, car le manteau est si épais, ses mailles sont si serrées, son tissu est si robuste, que les bûcherons n'ont pu y faire encore un assez grand trou, pour permettre de découvrir, par la déchirure, son étoffe bariolée ou le tableau qui l'entoure.

J'ai donc marché, pendant une grande heure, dans la pénombre de la forêt, jusqu'au moment où, sortant du bois, je sentis subitement la chaleur du soleil, ardente comme une fournaise incandescente. Les campagnes enflammées me semblaient d'or, le Rhin chatoyait parmi la plaine et les Vosges s'ombrageaient sous un voile d'azur. Rien n'est beau comme le contraste des lumières !

Un bâtiment lourd, massif, avec un cerf couché auprès d'un chien ami pour couronne, reposait devant moi sur l'une des saillies de la montagne, à 243 mètres d'altitude : c'est la Maison de Chasse, le « Jagdhaus », un pavillon dont les quatre ailes ont la forme des branches de la croix de Saint-Hubert. A l'intérieur, une fresque rappelle la conversion du vénérable chasseur : il laisse tomber ses armes d'épouvante et se jette à genoux aux pieds de la biche miraculeuse. Cette fantasque construction est l'œuvre du margrave Louis-Georges, qui voulut, en l'érigeant, honorer son bien-aimé patron, en même temps que se bâtir un lieu de repos pour ses chasses journalières.

Du Jagdhaus à Bade, il n'y a guère plus d'une heure

par la grand'route qui serpente sur le versant septentrional du Froemersberg. A chaque pas, quelques sentiers s'en échappent pour se sauver, sous la verdure, vers l'Oosthal. L'un d'eux escalade l'arête d'un rocher, le « Katzenstein » ou la « Pierre des Chats », d'où l'œil regarde avec commisération les blessures et le vêtement rapiécé de vignes de l'Hardtberg, assis à l'entrée de la vallée comme un mendiant qui montre sa défroque et ses ulcères, afin d'implorer la pitié de l'étranger. Au delà de ce rocher, la voie atteint rapidement le sommet du sentier, d'où je vis les premiers feux de la mondaine cité scintiller aux glaces de ses hôtels et de ses palais. Quelques minutes me suffirent alors à regagner mes pénates.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg